

MAGASIN

DES

ADOLESCENTES,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE,

ET

plusieurs de ses ÉLÈVES de la première
DISTINCTION.

PAR

M^{de} LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME III.



A LONDRES,

Se vend chez J. NOURSE, dans le Strand, vis-à-vis
Catherine-Street. 1760.



M

J

elle
vou
dun
libe
ou
été
C'e
par



LE
MAGASIN
DES
ADOLESCENTES.

XVII. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

JE vais commencer, Mesdames, par l'histoire que je vous ai promise, elle est tirée de l'Adventurer, mais je vous avertis qu'elle n'est pas traduite très exactement. J'ai laissé la liberté à Lady *Sensée* d'augmenter ou de diminuer selon son goût, & j'ai été contente de ce qu'elle a fait. C'est l'héroïne de l'histoire qui va parler elle même.

Histoire de Fidelia.

Je suis fille d'un gentil-homme cadet de sa maison, & qui avoit une fortune médiocre ; dans sa jeunesse, le goût qu'il avoit pour les plaisirs, l'empêcha de penser à augmenter son bien en s'appliquant à quelque profession honnête. Dans un âge plus avancé, il dépensa ce qui lui restoit de sa légitime à acheter un emploi dans le gouvernement, & cet emploi suffisoit pour lui donner le moyen de vivre avec aisance. Il se maria en même tems, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Je perdis ma mère à l'âge de douze ans, & mon père qui m'aimoit beaucoup, ne voulut confier qu'à lui même, le soin de la culture de mon esprit ; son affection pour moi qui l'aveugloit sans doute, lui persuada que mon génie surpassoit celui qu'on découvre ordinairement dans les personnes du sexe ; & pour répondre aux vues de la nature, comme il s'exprimoit, il crut devoir me donner une éducation différente



de celle que reçoivent ordinairement les filles. Il avoit fait d'assez bonnes études & ne manquoit pas d'esprit ; ainsi il eut été bien capable de remplir l'emploi de mon gouverneur ; mais malheureusement pour moi, il n'avoit aucune religion, & croyoit que l'ame étoit mortelle comme le corps ; c'étoit cette idée pernicieuse qui avoit gâté ses mœurs & l'avoit rendu fort libertin. Il n'eut pas voulu pour tout au monde prendre un shilling dans la poche d'un homme, & n'avoit aucun scrupule de lui enlever sa femme, parce que les honnêtes gens selon le monde, disent qu'une homme peut avoir des maîtresses sans être deshonoré. Ces mêmes gens disent qu'une femme qui n'est pas sage, doit être méprisée. Mon père étoit convaincu que c'étoit une folie de dire que ce qui est mal pour une femme, n'est pas un mal pour un homme : cependant comme il ne vouloit pas que je fusse méprisée, il résolut de me faire prendre ses propres

idées sur la religion, & les idées de tout le monde sur la morale. Il me répétoit sans cesse, que la vertu étoit si douce, si satisfaisante, que la pratique faisoit la récompense de ceux qui s'attachoient à elle.

Dans le tems que mon père me donnoit des idées si sages par rapport aux mœurs, quoiqu'elles fussent contradictoires à ses principes, il n'oubloit rien pour m'inculquer ces mêmes principes, sans penser que deux choses si contraires, ne pourroient pas s'accorder longtems dans une tête qu'il accoutumoit à réfléchir. Il traitoit toute sorte de religion révélée de superstition, propre seulement à asservir les ames vulgaires, & mettoit tous ses soins à en vuidier mon esprit. Quoiqu'il m'exhorta sans cesse à fuir le vice & à pratiquer la vertu, c'étoit par des raisons qui n'avoient nul rapport à l'immortalité de l'ame dont il ne m'avoit jamais dit un seul mot. Malgré son silence sur cet important ar-

ticle, un sentiment intime dont la cause m'étoit inconnue, m'empêchoit de regarder le moment de ma mort, comme celui d'un anéantissement total; je ne pouvois penser à ce qui suivroit ma mort, sans être touchée d'espérance ou de crainte. J'interrogeois quelquefois mon père sur ce sujet, & il me répondoit toujours que la doctrine de l'immortalité de l'ame, soit qu'elle fut vraie ou fausse, ne devoit influer en rien sur ma conduite, ni troubler ma paix; puisque la vertu qui pouvoit assurer mon bonheur en cette vie, suffisoit aussi sans doute pour l'assurer en l'autre, supposé qu'il y en eût une

Miss FRIVOLE.

Permettez moi de vous interrompre. J'ai toujours regardé cette maxime là comme infaillible, & on me l'a souvent répétée; est ce qu'elle seroit mauvaise?

Lady TEMPETE.

Il me semble aussi, ma Bonne, que vous nous avez souvent dit la même chose.

Madem. BONNE.

Je l'avoue, Mesdames, mais pas tout à fait dans le même sens. Si par impossible, nous eussions été créés pour être anéanties au moment de notre mort, il est certain que nous serions très misérables, parce que la situation la plus heureuse en cette vie, est toujours semée de mille chagrins que la seule idée de l'immortalité de l'ame peut adoucir. Une personne sage en pareille rencontre, examineroit avec soin entre toutes les façons d'être malheureuse, celle qui feroit la moins insupportable. La raison lui découvreroit que la peine qu'il faut prendre pour régler ses passions, étant moindre que celle qu'il faudroit prendre pour les satisfaire, elle ne devoit pas balancer à pren-

dre ce premier parti. Je fais qu'elle tenteroit en vain de les soumettre absolument ; cet ouvrage est au dessus des forces humaines, & ne peut être conduit à sa perfection que par le secours de la religion ; mais si elle n'y réussissoit pas tout à fait, elle parviendroit au moins à diminuer ses peines, & ce seroit toujours beaucoup. Une vertu payenne est préférable à un abandon total aux inclinations vicieuses : voilà tout ce qu'on en peut dire de plus avantageux ; mais elle n'est pas suffisante pour procurer le bonheur que ce gentil-homme promettoit à sa fille, & vous verrez par la suite de son histoire, où la conduisit la perte des espérances qu'il lui avoit données à ce sujet.

Fidelia continue.

J'ai dit que j'avois dans mes premières années de raison, une impression vive de l'immortalité de l'ame ; elle s'affoiblit imperceptiblement, &

s'évanouit enfin tout à fait. Quoique mon père ne m'eût point expressément expliqué son sentiment à ce sujet, il m'étoit aisé de le deviner. Je ne doutois point qu'il ne crût son existence bornée au terme de sa vie, & je pensois que s'il ne me le disoit point ouvertement, c'est qu'il manquoit de termes assez clairs pour me rendre sa pensée. J'avois une haute opinion de ses lumières, un grand respect, & un tendre amour pour lui; en faisoit-il d'avantage, pour m'obliger à adopter ses sentimens; d'ailleurs, il m'avoit remis entre les mains les ouvrages de tous les auteurs qui ont écrit contre le christianisme; cela étoit plus que suffisant pour renverser la cervelle d'une fille de dix-huit ans dépourvue de tout secours contre l'autorité d'un père chéri. Je le perdis à vingt ans, ce père aveugle, dont les pernicieuses leçons devoient bientôt me devenir si funeste. Sa mort me mit dans une situation où j'eus besoin de faire usage

de toute ma philosophie. L'emploi qui nous avoit fait subsister jusqu'alors, étoit à vie, & en perdant mon père, je perdois non seulement le superflu, l'aisance, mais encore le nécessaire. Un de mes oncles ne me laissa pas longtems dans la crainte d'en manquer, il me prit chez lui, & protesta qu'il me regarderoit comme sa fille.

Cet oncle qui étoit frère de ma mère, étoit fort riche & avoit amassé son bien par le commerce auquel il s'étoit uniquement appliqué. Il n'avoit que cette sorte d'esprit, ou plutôt d'instinct nécessaire pour faire fortune par le trafic, & d'ailleurs son éducation avoit été fort négligée. Il vit donc avec une sorte de peine, que j'employois la plus grande partie de mon tems à la lecture, & son chagrin augmenta lorsqu'il eut examiné mes livres, ou du moins les titres de mes livres qui lui paroissent des blasphèmes. Il me disoit que ces sortes de livres n'étoient bons qu'à faire de

moi un Athée. D'abord je voulus lui expliquer mes sentimens, parce que les regardant comme justes & vertueux, j'aurois cru commettre un crime, en cherchant à les déguiser; mais la portée de son esprit n'alloit pas jusqu'à pouvoir comprendre la différence qu'il y a entre un Athée & un Déiste. Mes argumens ne servirent qu'à le convaincre que j'étois une scélérate qui, comme il le disoit, ne croyoit ni à Dieu ni à diable. Comme il étoit véritablement honnête homme & zélé chrétien, quoique ce fut par habitude & préjugé, & non par raison, mes principes le pénétrèrent d'une véritable affliction. Je lui devois déjà beaucoup, je dépendois absolument de lui: cependant, je fus moins sensible à la crainte de perdre son secours, qu'à la douleur dont j'affigeois son bon cœur. Je me consolai pourtant par le témoignage de ma conscience qui ne me reprochoit rien: étoit-ce un crime, d'être au dessus des erreurs du vul-

gaire ? Chaque jour les principes de mon père s'imprimoient plus fortement dans mon ame ; non pas tant par la force des argumens avec lesquels il me les avoit dictés, que par la conduite de mon oncle. Voilà donc, me disois-je en moi même, ce que l'on appelle un bon chrétien ; bientôt je serai l'objet de la haine de mon oncle ; son bon caractère m'eut préservé de ce danger ; la superstition à triomphé de ses heureuses dispositions ; elle parviendra à étouffer chés lui la voix de la nature & de l'humanité, je serai abandonnée.

Je passai plusieurs mois dans la plus pénible de toutes les situations, car il n'y a rien de si insupportable à l'amour propre, que d'être forcée à recevoir de continuels bienfaits des personnes dont on a perdu l'amitié & l'estime, & qu'on ne peut s'empêcher de mépriser soi-même. Un jour mon oncle entra dans ma chambre avec un air plus guai que de coutume, & après quelques discours gé-

néraux qui sembloient m'annoncer une bonne fortune, il me dit qu'il avoit un mariage avantageux à me proposer, & qu'il me croyoit trop raisonnable pour y avoir de la répugnance. Il étoit question d'un marchand que j'avois vû quelquefois à sa table; il n'étoit ni jeune ni vieux; son bien étoit considérable, & il avoit un fort bon caractère. Avec de telles qualités, mon oncle sembloit autorisé à espérer mon consentement, d'autant plus que je convenois de ces bonnes qualités; mais elles ne me paroissoient pas suffisantes pour un homme destiné à devenir le compagnon de ma vie, le maître & le guide de mes actions; pour un homme auquel je devrois, non seulement de l'obéissance, mais encore de l'amour; & je sentoie bien qu'il n'étoit pas capable d'exciter chez moi ce sentiment, parce que son esprit étoit borné, ses sentimens sans délicatesse, & ses manières grossières & impolies. Mon oncle pensa tomber

de son haut lorsque je lui eus expliqué les motifs qui m'engageoient à refuser le parti qu'il m'offroit. Que voulez vous dire, reprit-il en m'interrompant ? Avec votre délicatesse de sentimens, & vos manières impolies ? Ah, mon enfant ! si vous n'aviez lu que des livres capables de vous inspirer de la modération & de la prudence, vous raisonneriez avec plus de bon sens. Mais malheureusement vos lectures chéries sont seulement propres à renverser votre tête, & peut être à perdre votre pauvre ame. Je crains en vérité d'agir un peu contre ma conscience, en acceptant les offres de mon ami à votre égard, & en lui procurant pour femme une folle & presque payenne : mais je me rassure en pensant que le mari fidèle, peut sanctifier la femme infidèle. Vos objections contre ce mariage sont si ridicules que je ne puis vous croire assez stupide pour me les avoir faites sérieusement. Prétendez vous en imposer à un

homme qui a vécu aussi longtems que moi dans le monde ? Non, ma nièce, ne l'espérez pas : je découvre le vrai motif de vos refus ; quelque libertin sans doute vous a donné dans la vue, & vous prétendez vous unir avec lui pour courir ensemble sans contrainte, dans le chemin de la perdition ; mais si par mes conseils je ne puis vous arracher à ce malheur, je saurai du moins me décharger du soin de répondre de votre personne & de votre ame. Ou je disposerai de vous en faveur d'un honnête homme qui répondra de vos actions, ou vous disposerez de vous même à votre fantaisie sans que je m'en mêle, car je ne veux pas avoir d'embarras à votre égard. Je vous laisse : faites de sérieuses réflexions sur le bonheur que la Providence vous envoie : rappelez vous la tendresse avec laquelle je vous ai reçue chez moi, cela doit me donner quelque pouvoir sur votre esprit, & vous engager à suivre mes conseils.

Mon oncle me quitta après cette harangue, & je m'occupai très sérieusement à considérer les deux partis qu'il me proposoit. Il me sembloit que c'étoit une espèce de prostitution, que de me livrer à un homme auquel je ne pouvois donner mon cœur ; les sermens que j'aurois faits de l'aimer, auroient été des parjures. D'un autre côté, si je refusois le mariage qui m'étoit offert, je m'exposois à toutes les horreurs de la pauvreté ; je restois sans protection, sans amis, sans secours. Après quelques heures de délibération, je me déterminai à refuser, & ce fut en vérité, plus par principe de conscience que par inclination. Il est vrai que ma délicatesse auroit souffert, en acceptant un époux pour lequel j'avois la plus froide indifférence : cependant comme mon cœur n'étoit point engagé, & que mon caractère étoit doux, je pensois qu'assurément je serois moins malheureuse en suivant les conseils de mon oncle qu'en m'expo-

sant à être abandonnée de lui ; mais je pensois en même tems que je serois cruellement tourmentée par les remords, en faisant une action que je ne pourrois justifier dans mon esprit. J'avois été élevée comme je l'ai dit, dans la pensée que la seule vertu peut faire le bonheur de l'homme, & que les choses qui sont généralement regardées comme des maux, ne peuvent altérer la félicité d'une âme gouvernée par le devoir, & vraiment amoureuse des charmes de la droiture. Ces principes étoient vrais sans doute, mais il s'agissoit d'une vertu réelle, & non de celle dont je m'étois fait de fausses idées. Je me résolus donc de courir toutes sortes de risques, plutôt que d'agir contre des principes si louables & si glorieux, je me réjouis même d'avoir trouvé l'occasion de montrer mon mépris pour les faveurs ou les injustices de la fortune ; mon orgueil s'applaudissoit de ma fermeté : ainsi c'étoit à une passion que je sacrifiois les commodités de la

vie ; mais j'étois vraiment dupe de moi-même, & je croyois fermement que je n'avois d'autre but que d'enseigner aux hommes par mon exemple, qu'une vertu stoicienne suffisoit pour soutenir l'ame dans les circonstances les plus fâcheuses.

Je fis part de ma résolution à mon oncle, & je l'assurai en même tems, qu'elle ne m'empêchoit pas d'avoir pour lui, les sentimens de la plus parfaite reconnoissance & du plus parfait respect. Je lui protestai que ma désobéissance n'avoit point pour principe un fol amour, mais la crainte de blesser ma conscience, en faisant une action qu'elle désapprouvoit. Qu'à la vérité le mariage qu'il me proposoit, me rendroit riche, mais que je n'estimois pas assez les richesses pour les préférer à la vertu, & sacrifier cette dernière à leur acquisition. Qu'un vœu prononcé des lèvres & non du cœur, étoit certainement criminel, & que je ne pouvois sans commettre une injustice, con-

trafter un engagement si solennel dans le tems même que je me sentoís incapable d'en remplir les devoirs ; que mes affections ne dépendoient pas de moi ; en un mot, qu'aucun homme n'auroit ma main avant d'avoir obtenu la première place dans mon cœur.

Je fus surprise que l'impatience de mon oncle m'eût permis de faire un si long discours ; mais en considérant son visage, il me fut aisé d'appercevoir que la colère avoit retenu sa langue. Il rompit le silence pour m'accabler de reproches ; mes raisons furent condamnées comme des absurdités romanesques que je ne croyois pas moi même ; il ajoûta que je ne cherchois à le tromper, que pour avoir le tems & la facilité de faire quelque mauvais mariage. J'eus beau protester que je ne voulois alors épouser ni cet homme ni aucun autre. Il resta dans l'opinion qu'une fille de mon âge ne pouvoit refuser si opiniâtrement un mari qui lui faisoit sa

fort
ven
le c
colè
dése
bill
ster
de
de
dit
yeu
pou
fait
rév
Je
gar
je
av
&
Le
un
frè
ph
m
m
rie

fortune, que parce qu'elle étoit prévenue en faveur d'un autre. Il prit le ciel à témoin de la justice de sa colère, de mon ingratitude & de ma désobéissance ; & m'ayant donné un billet de banque de cinquante livres sterling, comme une dernière marque de sa compassion, il me commanda de sortir de sa maison, & me défendit de me présenter jamais devant ses yeux. Je rappelai toute ma fermeté pour le remercier de tous ses bienfaits, & lui ayant fait une profonde révérence, je sortis de sa chambre. Je me hâtai de rassembler ma petite garde-robe, & au bout d'une heure, je me rendis chez une personne qui avoit été domestique de mon père, & qui louoit des chambres garnies. Le lendemain, je fus rendre visite à un de mes cousins : il étoit fils du frère aîné de mon père, il avoit eu la plus grande partie du bien de la famille, & avoit considérablement augmenté sa fortune, en épousant une riche héritière ; comme nous avions

été fort unis du vivant de mon père, & que je savois qu'il avoit été nourri dans les mêmes principes que moi ; je me flattai de trouver en lui de la consolation & de l'amitié, si je n'en pouvois obtenir du secours. Je lui détaillai mon histoire, & je m'attendois à ses applaudissemens ; mais l'air de mépris qui se peignit sur son visage à mesure que je parlois, me fit voir que je m'étois grossièrement trompée. Eh quel diable, me dit-il, en m'interrompant, à pû faire de ma chère cousine une idiote, elle que j'avois toujours prise pour une femme de bon sens ? Quelle sottise d'avoir perdu les bonnes grâces de votre oncle, & de vous être réduite à l'aumône en refusant un mariage si avantageux : & pourquoi, s'il vous plaît ? Parce que vous n'aviez pas d'amour pour le futur époux. Quelles sont, je vous prie, les personnes qui consultent leur goût en se mariant ? Je jouïs de quinze cents livres sterling par année, & cela sembloit

*

me l
clina
fède
tant
dup
mes
égar
ma
seul
son
don
j'ai
son
féra
got
qu'
ma
de
Vo
une
qu
pro
qu
au
n'e
au

me laisser la liberté de suivre mon inclination plutôt que vous qui ne possédez pas un shelin. N'allez pourtant pas croire que j'aye été assez dupe pour consulter mon cœur & mes yeux en me mariant, je n'ai eu égard qu'aux treize mille pièces que ma femme m'a apportées, & n'ai pas seulement pensé à son visage ni à son génie. Croyez vous que j'eusse donné deux sols de la femme que j'ai épousée ? non ma foi ; mais avec son argent je puis me procurer un sérail de beautés, & satisfaire mon goût pour les plaisirs. Qu'importe qu'un époux ou une épouse soient aimables quand on peut suppléer avec de l'argent à ce qui leur manque. Vous, ma chère cousine, vous aviez une occasion de devenir aussi riche que moi, & par conséquent de vous procurer tout ce qui vous auroit manqué. Croyez vous, parce que vous auriez été mariée, qu'un homme n'eut osé vous offrir son cœur ? tout au contraire : aujourd'hui que vous

êtes fille, vous auriez peut-être beaucoup de peine à trouver un amant, & quand vous serez mariée vous en trouverez vingt, parce qu'ils ne craindront plus de s'engager au delà de ce qu'ils voudroient. Vous auriez fait une grosse figure dans le monde, & choisi un amant tel qu'on le trouve dans les romans; car je ne crois pas qu'il vous eut été difficile de ménager le bon homme *Jean Trott* qui vous étoit destiné.

Mon indignation en écoutant un tel discours, ne put se contenir plus longtems. Je me levai d'un air dédaigneux, & me préparois à sortir; mais cet indigne parent me prenant par le bras, me dit : ma jolie petite cousine, quittez ces airs dédaigneux; je vous connois, & j'en ai connu bien d'autres. Laissez à celles qui sont élevées par les prêtres & par les nourrices, la crainte d'un feu éternel, & la peur d'être emportées du diable, si elles écoutoient la voix de la nature qui leur indique de chercher à mener

une

une vie agréable. Laissez, dis-je, à ces sortes de femmes, la liberté d'être sottement vertueuses ; vous avez trop de bons sens pour suivre leur exemple. Vous savez que le terme de votre existence est très court ; il est donc raisonnable d'en tirer parti en vous divertissant sans scrupule.

Il eut sans doute continué ; mais ma colère & mon indignation étant à leur comble , je me débarrassai de ses mains & fortis en disant que je ne lui donneroie pas occasion une seconde fois d'insulter à ma misère, & de sâler mes oreilles ; en effet, j'étois bien résolue de n'approcher jamais de sa maison, & je fus fidèle à garder cette résolution.

Lady LOUISE.

Avouez, ma Bonne, que voilà un indigne homme ; comment *Fidelia* ne lui sauta-t-elle pas au visage ? je crois que je l'aurois battu.

Madem. BONNE.

J'en aurois été tentée. Le reste de cette histoire est trop long, Mesdames, pour entreprendre de la finir aujourd'hui ; nous la continuerons la première fois.

Lady LUCIE.

Vous êtes bien cruelle, ma Bonne. J'ai l'impatience la plus vive de voir ce que deviendra la pauvre *Fidelia*. Jusqu'à présent je la trouve parfaite si vous en excepté un peu d'orgueil ; j'avoue qu'elle avoit de mauvais sentimens sur la religion, mais ce n'étoit pas sa faute, c'étoit celle de son père.

Miss FRIVOLE.

Pour moi j'approuve beaucoup la résistance qu'elle a apportée aux volontés de son oncle ; je trouve que c'est la plus terrible chose du monde que d'épouser un homme pour lequel on n'a point d'amour. N'êtes vous pas de mon sentiment, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Il s'en faut de beaucoup, ma chère, je suis persuadée au contraire, que celles qui se marient par amour risquent d'être fort malheureuses.

Lady LUCIE.

Comment, ma Bonne, est ce que vous voudriez qu'on épousât un homme que l'on n'aimeroit pas, & pour lequel on auroit du dégoût ?

Madem. BONNE.

Ne confondez pas, ma chère ; il y a bien de la différence entre ne pas être amoureuse d'une personne, & avoir du dégoût pour elle. Je conseillerois à une fille de demander plutôt l'aumône que d'épouser un homme pour lequel elle auroit de la haine & du dégoût ; mais si elle a pour lui une estime fondée sur la connoissance d'un bon caractère, cela est suffisant pour l'engager à lui donner la main ; & l'expérience a prouvé qu'il y a

beaucoup plus de ces mariages qui réussissent, que de ceux qui se font par-inclination.

Miss FRIVOLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne me marierai jamais à moins que je n'aime beaucoup celui que j'épouserai.

Lady LUCIE.

Je suis dans le même sentiment, & je dirai comme *Fidelia*; en se mariant on fait vœu d'aimer son mari; c'est un compagnon qu'on choisit, un maître, un guide que l'on se donne; cette fugétion seroit insupportable si on n'aimoit pas celui à qui l'on consent d'accorder ces qualités.

Madem. BONNE.

Oui, Mesdames, le mariage seroit une chaîne insupportable si on n'aimoit pas son mari, mais je soutiens qu'une fille raisonnable, qui a examiné celui qu'elle épouse, & chez la-

quelle cet examen à fait naître l'estime, l'aimera infailliblement. Je ne vous dis pas qu'elle en deviendra amoureuse ; non, cela n'est pas nécessaire pour rendre un mariage heureux ; elle l'aimera comme un ami digne de sa confiance, & elle fera son bonheur de lui obéir & de rendre sa félicité parfaite autant que cela dépendra d'elle. *Miss Frivole*, trouvez vous à la conversation particulière que j'aurai demain avec ces dames nous y traiterons cette matière plus à fond.



XVIII. DIALOGUE.

Lady LOUISE, Lady LUCIE, Miss ZINA, Miss FRIVOLE, Madem. BONNE, Lady SINCE'RE.

Madem. BONNE.

J'E n'ai pas jugé à propos, Mesdames, de parler plus au long des dispositions nécessaires pour rendre

un mariage heureux. Nos enfans de longtems n'auront besoin d'être instruites sur cette matière ; mais vous touchez pour la plupart au moment d'être mariées ; il y en a même deux de vous qui le seront incessamment ; ainsi je suis charmée d'avoir occasion de vous dire là dessus ce que je pense.

Miss FRIVOLE.

Vous m'avez regardée, ma Bonne, est-ce qu'on vous a dit que j'allois me marier ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. Je fais des premières tout ce qui vous regarde toutes tant que vous êtes. Comme on fait que je vous aime, & que je m'intéresse à vous, on n'a rien de si pressé que de me faire vos confessions générales ; je fais le matin tout ce que vous avez fait de bien & de mal la veille.

Miss FRIVOLE.

Et qu'est-ce qu'on vous a dit de moi, je vous prie ne me le cachez pas ?

Madem. BONNE.

Mais qui m'assurera que vous ne vous fâcherez pas contre moi, si j'ai par hazard quelque chose de désagréable à vous dire, surtout devant ces dames ?

Miss FRIVOLE.

Elles sont toutes mes intimes amies, du moins je m'en flatte, ainsi vous pouvez parler devant elles. D'ailleurs, si c'est le public qui vous à instruite sur mon compte, il y a beaucoup d'apparence qu'elles savent ce que vous avez à me dire.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; il n'y a peut-être que vous dans la ville

de Londres qui ne sache pas les choses dont je veux vous avertir.

Miss FRIVOLE.

En vérité vous me faites trembler ; cela est donc bien public ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère amie ; & parmi le grand nombre de personnes qui vous aiment, il n'y en a pas une qui ait eu le courage de vous en avertir. Apparemment que je vous aime plus que les autres, puisque je prens sur moi cette corvée, & que je m'expose à perdre votre amitié par la chose même qui m'en rend la plus digne.

Miss FRIVOLE.

Non, ma Bonne, vous ne perdrez point mon amitié ; j'ai bien des défauts, mais au moins je n'ai pas celui de me fâcher contre les personnes qui m'avertissent de mes fautes, quand j'ai lieu de croire qu'elles ne le font que par amitié.

Madem. BONNE.

Je suis persuadée que vous me rendrez la justice de croire que ce n'est que par ce motif que je m'expose à vous dire des choses disgracieuses.

A peine a-t-on fû dans le monde, que vous me faisiez l'honneur de prendre de mes leçons, qu'on s'est empressé à me faire votre portrait. Il n'étoit pas flatté, & il n'a tenu qu'à moi de concevoir une très mauvaise opinion de vous ; mais comme je connois la malignité du monde, j'ai suspendu mon jugement, & je vous ai examinée avec beaucoup de soin pour savoir à quoi m'en tenir.

Miss FRIVOLE.

Eh bien, qu'avez vous découvert ?

Madem. BONNE.

Que vous étiez innocente de la plupart des choses qu'on vous attribuoit ; mais qu'avec cela on avoit

raison de vous en accuser, parce que vous donniez lieu à ces faux jugemens par vos imprudences & votre mauvaise conduite. Le mot est lâché, ma chère amie; il faut que je le justifie, écoutez moi bien attentivement.

Vous êtes belle & vous ne l'ignorez pas; vous serez très riche, & tout le monde le fait; en voilà assez pour déchaîner contre vous une foule de jalouses & pour les engager à éplucher votre conduite, pour tâcher à vous décrier. Si vous aviez un peu réfléchi, vous auriez conçu que les avantages que vous avez, devoient produire cet effet, & cela vous eut engagée à vous conduire avec mille fois plus de ménagement que les autres, pour ne point donner de prise à la malignité; point du tout, il semble que vous soyez d'accord avec vos ennemies, & que vous ayez gagé de leur donner occasion à tout moment de vous décrier.

Miss FRIVOLE.

Mais mon Dieu, ma Bonne, qu'est-ce donc que je fais de si extraordinaire ?

Madem. BONNE.

Je vais vous le dire. D'abord vous êtes fort étourdie ; ensuite passablement coquette. Vous vous êtes remplies la tête de romans dangereux ; j'en ai souvent remarqué parmi vos livres. L'esprit farci d'aventures amoureuses, vous avez cru que tous les hommes devoient être épris de vos charmes. Je dirai plus, vous l'avez souhaité, & vous avez eu l'imprudence de le leur laisser pénétrer. Vous étiez l'été passé dans un lieu où il y avoit beaucoup d'officiers étrangers ; ces Messieurs sont galans de profession ; c'étoit à qui vous conteroit le mieux fleurette ; vous croyez sincères les démonstrations qu'ils vous prodiguoient ; & bien, ma chère, quand ils n'étoient plus en votre pré-

sence, ils s'amusoient à se moquer de votre crédulité, à vous tourner en ridicule. Je me trouvai il y a quinze jours dans un lieu où il y en avoit deux de ceux-là, je vous nommai comme une fille d'esprit & de mérite, j'excitai de grandes huées, comme si jeusse dit la chose la plus extravagante. Vraiment, me dit une dame, vous avez un furieux foible pour vos écolières; & il faut que vous soyez bien prévenue, pour trouver de l'esprit à celle-là. J'étois l'autre jour chez une demoiselle de mérite, qui aime beaucoup la lecture, & qui a une bonne bibliothèque; Miss *Frivole* y entra, & à la vue de ces livres, elle se mit à rire comme une folle en demandant à cette demoiselle ce qu'elle pouvoit faire de tant de volumes. Je les lis, lui répondit l'autre avec plaisir; alors les éclats de rire redoublèrent, & cette pécore protesta que la vue d'une telle bibliothèque suffisoit pour lui donner la migraine.

Miss FRIVOLE.

Est-il possible qu'on ait relevé cela ? Il est vrai, ma Bonne que j'ai fait cette sottise. Vous savez pourtant que j'aime la lecture, mais j'étois avec une dame qui tourne en ridicule les femmes qui savent autre chose que de se coëffer, & de médire ; c'étoit pour l'imiter que j'agissois ainsi.

Madem. BONNE.

Voilà ce que c'est que la mauvaise compagnie ; il faut avouer que c'est à elle qu'il faut attribuer la moitié de vos fautes, mais j'en reviens à la conversation dont vous fûtes le sujet.

Je fais bien qu'elle est sotte, dit un de ces officiers ; mais malgré cela, je m'en accommoderois fort bien ; elle est belle, & de plus elle est fort riche, cela conviendrait merveilleusement bien à mes affaires.

Mais, lui dit son camarade, tu es bien hardi de penser à une telle fille ;

elle est coquette à dix sept ans, on ne se corrige guère de cela, & apparemment que tu n'es pas jaloux.

Ecoute, lui dit l'autre; elle est sage dans le fond; il est vrai qu'il ne faudroit pas s'y fier si elle continue; femme qui veut plaire, trouve à la fin quelqu'un qui lui plaît; je n'épargnerois rien pour lui inculquer cet apophetegme; & si je ne pouvois y réussir, j'aurois bientôt pris mon parti; je la laisserois coquetter tout à son aise avec la plus modique pension qu'il me seroit possible de lui donner, & je me divertirois avec sa dotte.

Miss FRIVOLE.

J'en pleure de rage, ma Bonne; je devine à peu près celui qui a tenu ce discours: le traître! il applaudissoit à toutes mes folies, & on eut cru qu'il étoit passionnément amoureux de moi.

Madem. BONNE.

Peut-être l'étoit-il, ma chère; les hommes tous les jours ont de l'amour pour des femmes qu'ils méprisent; ces deux sentimens là s'accordent fort bien ensemble; il est vrai que le premier ne dure guère. Mais finissons ce qui vous regarde. J'ai soutenu que vous aviez de l'esprit, & cela est vrai. Vous en avez reçu beaucoup de la nature, qui ne vous à servi de rien jusqu'à ce jour. Vous êtes d'une ignorance crasse; vous dites que vous aimez la lecture, oui, de livres frivoles. Vous n'avez jamais voulu vous appliquer à rien; pourvû que vous courriez depuis le matin jusqu'au soir, & que vous vous trouviez avec des dames de votre caractère, à parler de vos amans, vous êtes contente. Frémissez, ma chère; ces femmes méprisables qui sont le sujet de toutes les mauvaises plaisanteries de la plus vile canaille malgré leur rang; ces femmes dis-je,

n'ont point commencé autrement que vous.

Miss FRIVOLE.

J'aimerois mieux mourir tout à l'heure, que de leur ressembler jamais.

Madem. BONNE.

J'en suis persuadée, ma chère: vous le voulez sincèrement, & par conséquent vous prendrez tous les moyens que je vous indiquerai pour éviter un si grand malheur. La première chose & la plus importante, est de renoncer aux mauvaises compagnies.

Miss FRIVOLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne connois pas une seule dame qui ne soit fort sage, & qui n'ait une bonne réputation.

Madem. BONNE.

Vous vous trompez assurément ; les dames que vous voyez sont sages, du moins je le crois ainsi ; mais elles n'ont pas une bonne réputation ; ce sont comme vous, des filles dissipées qui n'ont dans la tête que le plaisir & le désir de plaire, & cela est suffisant pour ruiner la réputation de la femme la plus sage. D'ailleurs examinez vous : de quoi vous entretenez vous quand vous êtes ensemble ? De vos parures, des cavaliers de votre connoissance, des intrigues de celle-ci, de l'amant de celle-là. Toutes ces frivoles conversations entretiennent & nourrissent le penchant que vous avez pour la bagatelle, dont il faut absolument vous dépouiller. La providence vous en présente un moyen aisé ; elle vous a procuré la connoissance & l'amitié de ces dames, vous les avez négligées depuis quelque tems ; elles vous le pardonneront j'en suis sûre. Hâtez-vous de

rompre sans affectation avec les autres. Je dis qu'il faut vous hâter ; vous n'avez pas une minute à perdre ; vous touchez au moment de perdre votre réputation, & bientôt malgré l'amitié que j'ai pour vous, je serois obligée en conscience de conseiller à ces dames de rompre tout commerce avec vous.

Miss FRIVOLE.

J'ai entendu tout le reste avec patience, mais je ne puis supporter ce dernier trait ; il sembleroit à vous entendre que je fusse une fille de mauvaise vie ?

Madem. BONNE.

Ce seroit vous trahir que de vous déguiser la vérité. Non, ma chère, vous n'êtes point une fille de mauvaise vie ; vous avez horreur du crime ; mais je vous le répète, vous êtes dans le chemin qui y conduit. Je pourrois vous nommer dix dames du premier rang qui, en suivant ce

même chemin, se sont rendues infâmes. La coquetterie conduit là aussi bien que la dissipation ; celles qui échappent à ces périls, n'y échappent que par miracle. Parlons franchement, ma chère, je fais tout. Vous avez à peine dix-huit ans, & vous avez déjà eu deux inclinations. Heureusement pour vous, vous avez d'abord eu du goût pour un honnête homme, & qui n'a jamais eu la pensée d'abuser du penchant que vous lui aviez inspiré ; aujourd'hui vous avez une autre inclination ; il est vrai qu'il est question d'un mariage qui est sortable ; mais vous savez aussi bien que moi, que votre père n'a pas beaucoup de goût pour ce parti, & qu'il pourroit fort bien arriver qu'il n'y donnât pas son consentement, & alors vous seriez exposée à mille discours désagréables.

Miss FRIVOLE.

Puisque nous parlons à cœur ouvert, ma Bonne, il n'est pas question

de vous rien dissimuler. J'ai envie de me marier, & j'ai de bonnes raisons pour cela. Je n'ai plus de mère, & mon père qui n'est pas en état de me conduire dans le monde, est obligé par conséquent de me confier tantôt à une dame, tantôt à une autre, & elles ne me conviennent pas également. Il faudroit moins sortir, direz vous, cela est à merveille, mais j'ai de grands chagrins à la maison; ma sœur eadette est l'idole de mon père, & cette sœur est du commerce le plus pénible; voilà ce qui me fait souhaiter un établissement, & ce désir est la source de ma coquetterie, car je ne veux me marier qu'à un homme qui m'aime & que je puisse aimer aussi.

Madem. B O N N E.

Fort bien, il convient que vous preniez un mari que vous puissiez aimer, mais il n'est pas nécessaire que vous l'aimiez d'avance, & cela même est fort dangereux. Je vous crois trop

bien née pour vous marier malgré votre père ; que deviendrez vous si votre goût ne s'accorde pas avec sa volonté. Vous voyez tous les étourdis de la ville ; parmi ces gens il y en aura un capable d'amuser votre cœur, de le toucher même. Alors il faudra de deux choses l'une, ou que vous l'épousiez malgré votre père s'il ne veut pas vous donner son consentement, ou que vous l'arrachiez tôt ou tard de votre cœur, avec des peines infinies. Je suppose qu'à force d'importunités, vous puissiez obtenir de votre père la permission de vous marier à votre fantaisie ; vous prendrez un mari sans le connoître. Il faut du sang froid pour examiner un homme, & on n'en a pas quand on aime ; vous croirez votre amant la huitième merveille du monde ; vous lui supposerez des perfections ; vous excuserez ses défauts. Il ne paroîtra devant vous que passionné, soumis ; vous vous persuaderez que cela doit être éternel, & je pourrois jurér que

cela disparaîtra bientôt après votre mariage. Il est sûr qu'il n'y a que les sentimens fondés sur l'estime, qui puissent durer toujours; vous êtes d'une figure à inspirer de l'amour; mais votre conduite n'a pas été propre jusqu'à présent à inspirer beaucoup d'estime, par conséquent je jurerois que vous ne pouvez fixer qu'un étourdi, un homme frivole, qui ne réfléchit point; & quel fond pouvez vous faire sur un pareil caractère ?

J'avois une amie de seize ans extrêmement aimable. Un jeune homme qui la vit par hasard, en devint amoureux dès la première vue, & elle sentit pour lui les mêmes sentimens. Comme il étoit beaucoup plus riche qu'elle, & qu'il savoit que son père étoit fort avare; le désespoir fut le premier & l'unique remède qu'il trouva à son malheur. Il s'enferma dans un cabinet reculé, & il passa trois jours sans boire & sans manger; on le trouva par hasard sans connoissance, & on eut bien de la peine à le

fauver : vous voyez qu'il étoit amoureux bien sérieusement. Son père croyant le guérir de sa passion, le fit voyager pendant deux ans, & voyant qu'il étoit revenu plus amoureux que jamais, il obtint un ordre pour le faire passer dans les Indes. Il trouva le moyen de voir sa maîtresse avant son départ, lui jura un amour éternel, & la conjura de ne pas disposer d'elle avant trois ans, lui disant que si dans ce tems elle n'avoit pas reçu de ses nouvelles, ce seroit un signe certain qu'il n'existeroit plus. Cinq années se passèrent sans que cette demoiselle qu'on nommoit la belle *Fanchon*, entendît parler de lui. Pendant ce tems un honnête homme s'attacha à elle, & tourmentée par sa famille, on lui arracha un consentement pour l'épouser. Elle ne l'aimoit pas, mais elle l'estimoit beaucoup, & elle ne pouvoit s'empêcher d'avouer qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour la rendre heureuse. La veille de son mariage elle reçut une lettre de son

amant qui lui en avoit écrit plusieurs qu'elle n'avoit pas reçues. Il n'en falut pas d'avantage pour lui tourner la tête ; elle rompit son mariage, & deux ans après, son amant ayant trouvé le moyen de repasser en Europe l'épousa. Ils s'adornoient, mais ils ne se connoissoient pas. Six mois de mariage furent suffisans pour leur ouvrir les yeux. La belle *Fanchon* avoit compté que son mari seroit toujours son amant ; elle le crut fort injuste, quand elle vit disparoître les transports auxquels il l'avoit accoutumée ; elle s'en plaignit, pleura : la première fois il essuya ses larmes & promit de reprendre ses premiers feux. Mais je vous l'ai dit, l'amour est un sentiment passager, trop vis pour être éternel ; & ce qui peut arriver de plus heureux pour des amans devenus époux, est de voir renaître de ses cendres une tendre amitié. Cela arrive toujours lorsque l'estime à prévenu l'amour, & presque jamais lorsqu'elle n'a pas été sa compagne. Le mari

mari eut beau promettre & beau s'exciter ; il se rebuta de l'inutilité de ses efforts, & s'ennuya des plaintes de sa femme. Elle parvint à lui devenir odieuse ; il lui donna des rivales qu'il aima avec le même emportement qu'il l'avoit aimée. Cette conduite eut l'effet qu'on devoit en attendre ; elle parvint à le haïr à son tour, & elle regarda le jour de la mort de son époux comme le plus beau jour de sa vie. Quelques années après le hasard lui fit rencontrer l'amant, ou plutôt l'ami qu'elle avoit été sur le point d'épouser, & qu'elle avoit regretté plus d'une fois ; c'étoit alors un homme de quarante ans qui, revenu des plaisirs bruyans, cherchoit une compagne raisonnable avec laquelle il pût doucement passer sa vie. *Fanchon* n'étoit plus la belle *Fanchon* ; ses chagrins l'avoient tellement changée qu'elle n'étoit plus connoissable. Elle fut bien surprise lorsque son ancien amant lui proposa de renouer le mariage qu'elle avoit

rompu. Mademoiselle, lui dit-il, je ne veux pas vous tromper ; je ne suis point amoureux, & probablement je ne le deviendrai pas. Je vous offre mon amitié, mon estime, ma confiance ; si ces choses peuvent suffire à votre bonheur, & que vous soyez en état de m'en offrir autant, j'espère vous dédommager de tout ce que vous avez souffert. *Fanchon* rebutée de l'amour, voulut essayer de l'amitié, elle donna la main à son ami, & actuellement ils éprouvent un bonheur au dessus de l'expression. Ce bonheur n'a jamais été troublé par aucun nuage ; leurs sentimens s'augmentent chaque jour, & leur vœu continuel est de mourir le même jour pour n'avoir point à supporter une vie qui leur seroit insupportable s'ils étoient séparés.

Miss FRIVOLE.

Voilà ce que je ne conçois point, ma Bonne, qu'une fille puisse être

heureuse avec un mari beaucoup plus
vieux qu'elle ?

Madem. BONNE.

Un mari qui n'a que huit ans plus
que sa femme, n'est point plus vieux
qu'elle, & il seroit à souhaiter que
cela fut toujours ainsi. Si j'avois
une amie qui me demandât conseil,
je lui dirois toujours de se défier d'un
homme qui n'a pas vingt huit à tren-
te ans. Avant cela, le caractère d'un
homme n'est pas formé, ses passions
sont dans toute leur fougue, & on ne
fait ce que l'on en peut espérer pour
l'avenir.

Lady LUCIE.

Je pense comme vous, ma Bonne.
Quand je disois que je ne voudrois
pas me marier sans amour, c'est que
je n'avois pas de terme clairs pour
exprimer mes idées. J'entendois par
de l'amour de l'amitié fondée sur
l'estime, & pour me servir des paro-
les de *Fidelia*, je ne donnerai jamais

ma main qu'à celui qui aura la première place dans mon cœur. Je suis aussi de son avis sur la délicatesse des sentimens, & sur les manières impolies. La grossièreté me paroît insupportable dans une personne avec laquelle on doit passer ses jours. Ce défaut se fait sentir à toutes les minutes, & je ne puis blâmer *Fidelia*, d'avoir refusé un mari qui étoit grossier.

Madem. B O N N E.

Remarquez, *Miss Frivole*, la différence que les lectures diverses ont mise dans vos esprits. *Lady Lucie* qui n'a jamais lû que des livres sérieux, n'a pas même l'idée de cette passion folle dont vous êtes incessamment occupée, parce que dans les romans, vous la voyez peinte d'une manière agréable, & non telle qu'elle est en effet. Une fille sage & prudente, loin de chercher les occasions d'y livrer son cœur, les suit avec soin, & n'épargne rien pour se conserver

libr
fan
de
J
Luc
vou
rier
bon
qui
qu'a
vou
pres
tem
ferez
qu'a
réun
qual
Prov
te pe
vous
mille
bien
impe
de no
tuati
pouv

libre, afin d'être en état de recevoir sans répugnance un époux de la main de ses parens.

Je vais répondre à présent à Lady *Lucie*. La Providence, ma chère, vous a mise en situation de vous marier à votre gré. Vous êtes dans l'abondance, sous les yeux de parens qui vous aiment, & qui ne cherchent qu'à vous rendre heureuse. Rien ne vous oblige par conséquent à vous presser de vous marier : vous avez le tems de choisir à votre aise, & vous ferez fort bien de ne vous engager qu'au moment où vous trouverez réunis dans une seule personne, les qualités estimables & aimables. La Providence semble vous donner cette permission, par la position où elle vous a mise. Celle de *Fidelia* & de mille autres est bien différente. Combien de filles à qui les circonstances imposent d'autres loix ? & sans sortir de notre exemple, la prudence, la situation, la certitude où elle étoit de pouvoir vivre en paix avec un hom-

me auquel il ne manquoit que de l'agrément, devoient l'avertir que la Providence vouloit ce mariage. On ne doit jamais se passer des qualités estimables ; il vaudroit mieux mourir de faim que d'épouser un malhonnête homme ; mais quand il a de la probité, il faut en bien des occasions passer sur le reste.

Croyez vous de bonne foi, ma chère, trouver un mari parfait, & avec lequel vous n'aurez rien à souffrir ? Vous vous abuseriez beaucoup si vous l'espériez. Les mariages les mieux assortis, les plus heureux, ont encore des peines, & leur tranquillité ne subsiste que par le sacrifice de ses goûts mutuels, & une patience réciproque. *Fidelia* devoit penser que Dieu lui dictoit la loi de prendre le parti qu'on lui proposoit, puisqu'elle ne lui offroit aucune autre ressource, elle eut évité par-là les malheurs qu'elle éprouva dans la suite. Je vous dis ceci en général ; on ne peut décider rien en particulier, parce

qu'une infinité de circonstances changent la nature des choses.

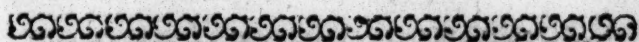
Il est tems de finir. J'espère que *Miss Frivole* tirera quelque fruit de cet entretien, & que le public m'apprendra qu'elle est changée.

Miss FRIVOLE.

Le public aura grand soin de vous répéter mes sottises ; mais je deviendrois une sainte, qu'il n'en diroit pas un mot.

Madem. BONNE.

Pardonnez moi, ma chère, je dis avec *Madame de Sevigni* : le public n'est ni fol ni injuste. Il diminue le bien, il est en habitude d'augmenter le mal ; mais il est aisé à une personne qui le connoit, de faire un calcul exact ; pour le fond, ses jugemens sont sûrs, il n'y a que quelques petites choses à augmenter ou diminuer.



XIX. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

VOUS savez, Mesdames, que nous n'eumes pas le tems de rien dire sur la Géographie la dernière fois, il faut reparer cela aujourd'hui. Commencez, *Lady Sensée.*

Lady SENSE'E.

Il me reste à parler du païs des Amazones. L'air y est plus chaud qu'en aucune autre partie de l'Amérique; cependant on y trouve de fertiles prairies, surtout aux environs des rivières. On croit qu'il y a des mines d'or, parce que les sauvages en apportent; mais jusqu'à présent on n'a pû pénétrer dans l'intérieur du païs. On n'y voit point de villes. Le fleuve des Amazones traverse ce païs dont les habitans vivent sans chef & sans loi, ils sont Antrophages.

Pour l'Amérique septentrionale, on ne fait pas bien encore si c'est une grande presqu'île ou un continent, parce qu'on n'a point été jusqu'au bout. Voici ses bornes connues. Au Nord elle est bornée par le détroit de Hudson, & par une baie de même nom, ou la mer Chrétienne; on ne fait pas ce qu'il y a au de-là. A l'Est, par la mer du Nord, & par l'isthme de Panama. Au Sud, par le golfe du Mexique & la mer du Sud. Cette mer la borne aussi à l'Ouest.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, pourquoi n'avance-t-on pas dans ce pays, puisqu'on y est ?

Madem. BONNE.

On l'a essayé plusieurs fois, ma chère, & on prétend que, ou l'Amérique tient à l'Asie, ou qu'elle n'en est séparée que par un détroit. Plusieurs personnes ont cherché ce passage par la baie de Hudson, mais

elles ont été arrêtées par des montagnes de glaces. Il n'est pas plus aisé de trouver ce chemin par terre ; l'extrémité de l'Amérique septentrionale étant situé dans la Zone glaciale.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai lu quand j'étois bien petite un livre dont j'ai oublié le nom, je crois pourtant que c'étoit un voyage des Hollandois. Ils voyageoient au Nord de l'Europe, je crois que c'étoit aux environs du détroit de Weigatz. Tout d'un coup leur vaisseau se trouva environné de glace, il y en avoit de grandes montagnes, ensorte qu'il n'étoit plus possible d'avancer ou de reculer. Il falut donc prendre le parti d'en sortir, ils vinrent dans la nouvelle Zemble, & ôtèrent du vaisseau tout ce qu'ils purent emporter ; ils le coupèrent même en morceaux, & en portèrent les planches à terre. Il y a dans ce païs une grande quantité de grands ours blancs. Un de ces terribles animaux empor-

ta un des Hollandois & le déchira en présence de ses compagnons sans qu'ils pussent le défendre. Comme ces pauvres gens virent qu'il falloit attendre dans cet endroit que les glaces fussent fondues, ils firent une cabane dans la terre & la couvrirent de planches à peu près comme une maison. Comme il faisoit un froid excessif, ils allumèrent un feu de charbon qui manqua les étouffer, & ils furent obligés de sortir bien vite pour prendre l'air ; ils firent ensuite une grande cheminée, & passèrent plusieurs mois sous terre. Ils tuèrent des ours & des renards, ils en mangeoient la chair, & se firent des habits & des bonnets avec la peau, en mettant le poil en dedans. Ils furent quelque tems sans voir d'ours, parce que les animaux passaient la mer sur la glace pour aller apparemment dans un autre pays. Ce qu'il y eut de plus terrible, c'est que pendant le tems qu'ils restèrent là, il fit toujours nuit, car le Soleil étoit de l'autre côté, ils avoient seu-

lement quelques heures de crepuscule, c'est-à-dire qu'il y faisoit une petite clarté comme celle que nous appelons le point du jour. Sur la fin de l'hyver, les ours revinrent & ils vouloient descendre par leur cheminée; en sorte qu'ils furent obligés de placer plusieurs fusils sur cette cheminée, de façon que les ours les faisoient tirer en descendant & se tuoient eux mêmes. Enfin quand le jour revint, ils sortirent de leur trou, & avec les planches de leur vaisseau, ils firent un grand bateau. Avant de partir de ce misérable lieu, ils écrivirent sur un poteau de bois ce qui leur étoit arrivé afin que cela pût servir à ceux qui auroient le malheur de venir dans ce país. Puis ils s'embarquèrent aussi-tôt que les glaces furent rompues; plusieurs moururent en chemin à force de fatigue; le reste arriva heureusement, je crois, à Amsterdam où ils entrèrent revêtus de leurs habits de peaux.

Lady MARY.

Cela fait trembler, ma Bonne. Croyez vous qu'il y ait aucune créature humaine dans ce païs ?

Madem. BONNE.

Peut-être bien, ma chère. Autrefois on ne croyoit pas qu'il y eût d'habitans dans la Zonne Torride parce qu'il y faisoit trop chaud ; cependant ce païs est très peuplé. Si Dieu à voulu mettre des habitans sous les poles, il leur aura sans doute donné des corps capables de résister au froid. Mais il faut remettre à la première fois l'explication de l'Amérique septentrionale, & dire nos histoires ; commencez, *Lady Mari.*

Lady MARY.

Cyrus s'étant rendu maître de Babylone, gouverna ce païs avec son oncle *Giaxare* qui prit beaucoup de confiance en *Daniel.* Ce dernier fit

voir à Cyrus, une prophétie de Daniel, qui étoit conçue en ces termes.

L'Eternel a dit à son oint Cyrus : je t'ai pris par la main droite afin de te conduire & de rendre ton chemin facile & aisé. J'ai ôté la force des rois, afin que les portes de leurs villes s'ouvrent à ton approche. J'irai devant toi pour redresser les chemins tortus ; je romprai les portes d'airain, & je mettrai en pièce les barres de fer. Je te donnerai les trésors cachez, & ceux qui étoient les plus soigneusement gardés, afin que tu sache que je suis l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui t'appelle par ton nom, pour l'amour de mon serviteur Jacob.

Cyrus fut bien surpris de voir que le prophète avoit prédit tout ce qui lui étoit arrivé, ainsi il publia un édit en ces termes.

L'Eternel, le roi des cieux, m'a donné les royaumes de la terre ; & il m'a commandé lui-même de lui bâtir une maison dans Jérusalem qui est en Judée. Que ce Dieu soit avec tous ceux des Juifs qui voudront s'occuper à bâtir cette mai-

son.
qui
le n
mes
qu'
ge ;
ma
fam
nor
dée
tem
pas
dra
un
me
mis
nist
ron
tra
rius
fon
pou
rele
les
ten

son. Je veux qu'on leur rende tout ce qui a été enlevé dans le temple; que tous le monde les aide dans leur dessein, & que mes trésoriers leurs fournissent tout ce qu'ils demanderont pour finir cet ouvrage; ils y sacrifieront au Seigneur pour ma prospérité, & pour celle de toute ma famille.

Aussi-tôt après cet édit, un grand nombre de Juifs se rendirent en Judée, & y jetterent les fondemens du temple; mais l'ouvrage n'avançoit pas beaucoup malgré les soins d'Esdras qui étoit un Scribe, c'est-à-dire un écrivain, & de plus un saint homme; parce que les Samaritains ennemis des Juifs, avoient gagné les ministres de Cyrus; il fut même interrompu, & on ne recommença à y travailler, que sous le règne de Darius fils d'Hisdaspe. Nébémie qui étoit son échançon, obtint un nouvel ordre pour l'achever, aussi bien que pour relever les murailles de Jérusalem & les portes de cette ville. Quand le temple fut achevé, il assembla le peu-

ple pour en faire la dédicasse. Les uns pleuroient de joye, de voir le temple rétabli : les autres qui avoient vû la magnificence du temple de Salomon, & qui lui comparoient ce dernier, pleuroient de douleur ; mais le prophète Aggée leur dit pour les consoler.

La gloire de cette dernière maison sera plus grande que la première, dit l'Eternel, le Dieu des armées ; car je mettrai ma gloire dans celui ci.

Lady SPIRITUELLE.

Je ne comprends pas cette prophétie, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Voici l'explication qu'on peut leur donner, ma chère, & il n'est pas même possible de lui en donner une autre. Quelle est la paix de Dieu envers les hommes ? c'est Jésus Christ ; c'est lui qui nous a réconcilié avec son père. Le prophète vou-

loi
rol
la
n'é
qui
Ma
hon

clar
ne
son
le v
racc
lent
Dan

I
dès
les
Nab
choi
capt
faits
les n

loit donc nous marquer par ces paroles que quelque grande qu'eut été la gloire du temple de *Salomon*, elle n'égalerait jamais celle de ce dernier, qui seroit honoré de la présence du *Messie* promis & d'un Dieu fait homme.

Admirons, Mesdames, avec quelle clarté, Dieu avoit annoncé *Cyrus*. Il ne se contente pas de le nommer par son nom, il désigne ses actions. Vous le verrez lorsque *Lady Spirituelle* vous racontera la vie de *Cyrus*. *Lady Violente*, racontez nous ce qui regarde *Daniel*.

Lady VIOLENTE.

Daniel fut un grand prophète qui dès son enfance, garda fidèlement les commandemens du Seigneur. *Nabuchodonosor* avoit commandé qu'on choisît parmi les enfans des Juifs captifs, ceux qui étoient les mieux faits, afin qu'ils le servissent. On les mettoit sous le soin d'un gouver-

neur, qui leur apprenoit à s'acquitter des emplois qu'ils devoient avoir chez le roi. Pendant le tems de leur apprentissage on leur fournissoit des viandes de la maison du roi, afin qu'ils fussent gras & qu'ils eussent bonne mine. *Daniel* & trois autres enfans Juifs qui, comme lui craignoient le Seigneur, dirent à leur gouverneur : La loi de Dieu nous défend de manger de vos viandes ; c'est pourquoi permettez nous de nous nourrir de légumes. Le gouverneur leur répondit : Je voudrois pouvoir vous accorder votre demande ; mais si vous ne mangez que des légumes, vous deviendrez pâles & maigres & le roi me punira. Essayez pendant dix jours dit *Daniel*, & si nous devenons maigres pendant ce tems, vous serez le maître de faire ce que vous voudrez. Le gouverneur eut cette complaisance, & comme il vit que ces jeunes gens avoient meilleure mine que les autres, il les laissa vivre à leur gré. Quand

on présenta tous ces esclaves à *Nabuchodonosor*, il s'attacha sur tout à regarder ces quatre qui lui plurent d'avantage que les autres.

Quelque tems après, ce prince eut un rêve qui lui donna beaucoup d'inquiétude ; il y pensa une partie de la nuit & se rendormit ensuite. Le lendemain quand il se réveilla, il eut beau chercher à se rappeler son rêve, il ne put jamais s'en souvenir. Alors il fit assembler tous les savans & tous les devins, & leur demanda l'explication d'un rêve qu'il ne pouvoit leur dire. Ils eurent beau lui dire qu'ils ne pouvoient lui expliquer une chose qu'ils ne savoient pas, il ne voulut point recevoir leurs excuses, & les menaça de les faire mourir, s'ils ne dévoient son songe, & ce qu'il signifioit. La sentence qu'il avoit portée contre eux alloit être exécutée, & *Daniel* & ses compagnons étoient compris dans cette sentence. Ils se mirent en prières, & ensuite il fut trouver le roi & lui déclara son rêve,

puis lui en donna l'explication, ce qui le surprit si fort qu'il tomba la face contre terre, & commanda qu'on donnât à *Daniel* de quoi faire un sacrifice à son Dieu qui étoit le Dieu des dieux.

Lady CHARLOTTE.

Ce *Nabuchodonosor* étoit un extravagant de vouloir une chose impossible, & de condamner les gens à mort pour un tel fujer.

Madem. BONNE.

C'est un des pernicioeux effets de l'éducation qu'on donne aux princes & aux grands, & qui étoit encore plus mauvaise en ce tems-là qu'en celui-ci, quoiqu'elle ne le soit pas mal. Leurs flatteurs leur persuadent que toutes les créatures sont faites pour leur obéir; que c'est un crime irrémissible que de leur résister. Ils s'accoutument si bien à n'être jamais contredits qu'ils veulent qu'on leur

obéissent dans les choses les plus ridicules ; les parens ont là dessus des foibleffes qu'on ne peut leur pardonner, & ils ne voyent pas qu'ils perdent leurs enfans en les accoutumant ainsi à voir tout ployer au gré de leur caprice. Il faut que je vous fasse rire d'une petite aventure que j'ai vû arriver.

Il y avoit une dame qui avoit beaucoup d'esprit, mais qui n'étoit pas raisonnable sur cet article. Elle n'avoit qu'un fils, & craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, & entroit en fureur à la moindre résistance qu'on ôsoit faire à ses volontés les plus bisarres ; le mari de cette dame, ses parens, ses amis, lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri, tout étoit inutile. Une aventure ridicule fit plus que toutes les raisons qu'on lui avoit alléguées.

Elle étoit un jour dans sa chambre & entendit son fils qui pleuroit dans la cour ; il s'égratignoit le visage de

rage, parce qu'un domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il demande, obéissez lui tout à l'heure : par ma foi, Madame, répondit le valet, il pourroit crier jusqu'à demain qu'il ne l'auroit pas. A ces mots la dame devint furieuse, & prête à tomber en convulsion ; elle court & passant dans une salle où étoit son mari avec quelques uns de ses amis, elle le prie de la suivre & de mettre dehors l'impudent qui lui résistoit ; le mari qui étoit aussi foible pour sa femme qu'elle l'étoit pour son fils, la suit en levant les épaules, & les convives se mirent à la fenêtre pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il au valet, comment avez vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande. En vérité, Mr. dit le valet, Madame n'a qu'à le lui donner elle même ; il y a un quart d'heure qu'il a vu la lune dans un

seau d'eau, & il veut que je la lui donne. A ces paroles le mari & & toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire; la dame elle même quoiqu'elle fût enragée, ne put s'empêcher de rire aussi, & ensuite elle fut si honteuse de cette scène qu'elle se corrigea, & parvint à faire un joli garçon de l'enfant du monde le plus maussade. Combien de mère auroient besoin d'une aventure pareille, pour apprendre à ne pas accoutumer leurs enfans à vouloir absolument ce qu'ils veulent.

Lady MARY.

Je commence à croire ce que vous me disiez il y a deux ans, que la vie dure conserve la santé, car *Daniel* & ses compagnons se portoient mieux en mangeant des légumes, que ceux qui faisoient bonne chère.

Miss CHAMPETRE.

Aviez vous besoin de cet exemple pour croire ma Bonne; pour moi je

suis si persuadée qu'elle ne voudroit pas me tromper, que je crois sans examen ce qu'elle me dit.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, mais vous avez oublié que nous sommes convenues de ne croire personne sur sa parole à moins qu'il ne donne des preuves de ce qu'il dit.

Lady MARY.

Est-ce qu'il est possible de prouver par de bonnes raisons qu'on se porte mieux en vivant sobrement, durement même, qu'en faisant des repas magnifiques?

Madem. BONNE.

Très possible, ma chère. Supposez que le roi nous fit présent à chacune d'un chariot de charbon, & qu'il nous dit : ménagez bien ce charbon, car vous n'en aurez point d'autres le reste de votre vie pour faire cuire

cuire ce que vous mangerez, & il ne vous sera pas permis de manger aucune chose qui ne soit cuite. Que feriez vous, Lady *Mari*, pour ménager votre charbon ?

Lady *MARY*.

Je choisirois pour vivre les choses les plus faciles à cuire, & qui useroient le moins de charbon ; mais, ma Bonne, quel rapport y a-t-il entre ce charbon qu'il faudroit ménager, & la vie dure ?

Madame. *BONNE*.

Le voici, ma chère. Dieu nous donne quand nous venons au monde à chacune une portion de feu. C'est ce feu qui est dans notre estomac qui cuit les choses que nous mangeons, c'est-à-dire, qui les digère. Les personnes qui mènent une vie sotte, ménagent ce feu, car, vous sentez qu'il en faut moins pour cuire & digérer des légumes, que pour un morceau de bœuf. D'ailleurs, non seule-

ment une personne sobre ne mange que des alimens de facile digestion, mais encore elle en mange peu, & seulement autant qu'il en faut pour soutenir sa vie. Les gourmands au contraire se dépêchent d'user leur feu; ils y mettent cuire de trop grosses pièces; ils y en mettent à tout moment: or, il faut mourir quand ce feu est éteint, & chez les gourmands il ne dure guère. Il est rare que ceux qui font un dieu de leur ventre, vivent longtems; & il est certain que s'il y en a parmi ceux-là qui parviennent à la vieillesse, ils eussent vécu beaucoup plus longtems, s'ils eussent été modérés. Le plus grand nombre est vieux à quarante ans, & ne passe pas soixante, s'ils vont au de-là, vous les voyez malades, pesants, & insupportables à eux-mêmes & aux autres. Voilà la première raison qui prouve que la vie sobre est bonne pour conserver la santé & la vie.

Miss CHAMPETRE.

Je vous assure, ma Bonne, que naturellement je ne suis pas gourmande, & que je vivrois fort bien de légumes ; si je l'étois, ce que vous venez de dire m'engageroit à me corriger pour conserver ma santé ; mais si on pouvoit mourir tout d'un coup sans être malade, l'avantage de vivre jusqu'à la vieillesse, ne mériteroit pas de se contraindre. La vie est déjà si longue !

Madem. BONNE.

Je pensois comme vous à quatorze ans. Soixante ans me paroissent si éloignés que je ne croyois jamais y parvenir ; cependant j'en approche, & ce grand nombre d'années que j'ai déjà vécu, ne me paroît que comme un songe, dont il ne me reste que le peu de bien que j'ai fait, & le regret du tems que j'ai perdu. Il devient précieux ce tems, à mesure qu'il nous échappe, & l'on est plus attaché à la vie à cinquante ans, qu'à quinze.

Miss CHAMPETRE.

Voilà ce que je ne conçois pas. Si avant de venir au monde, on m'eût fait le détail de la vie qu'il y faut mener, & qu'on eût laissé à mon choix d'y venir, je crois que je n'aurois pas été tentée d'exister.

Miss FRIVOLE.

Voilà la plus singulière chose que j'aye jamais entendu dire. Vous êtes donc bien malheureuse, Mademoiselle, puisqu'il vous ennuye si fort dans ce monde ?

Miss CHAMPETRE.

Je ne crois pas qu'il y ait personne dans le monde aussi heureuse que moi. Mon père & ma mère ont mille bontés pour moi ; ils vont au devant de tous mes desirs raisonnables, & Dieu me fait la grace de n'en avoir pas d'autres. Je n'ai pas d'assez grandes richesses pour craindre les embarras, je n'ai pas lieu non plus de crain-

dre la pauvreté ; je fais qu'on ne me forcera jamais à me marier contre mon inclination , & que si j'ai envie de me marier on ne m'en empêchera pas non plus. Voilà ma situation, & cependant je ne crois pas qu'elle vaille la peine de m'attacher à la vie.

Lady LOUISE.

Mais enfin, ma chère, qu'est-ce qui peut vous en dégouter ?

Miss CHAMPETRE.

Je vous demanderois volontiers, Madame, qu'est-ce qui peut vous y attacher ? Au reste, n'allez pas croire que je haïsse la vie ; non, elle m'est seulement fort indifférente ; & je ne donnerois pas une épingle pour mourir à un âge plutôt qu'à un autre.

Madem. BONNE.

Pour remplir nos conventions, ma chère, il faut nous dire les raisons

que vous avez de penser d'une manière si extraordinaire.

Miss CHAMPETRE.

Cela n'est pas bien difficile, ma Bonne. Je suppose qu'un homme à vécu cent ans. Qu'est-ce qu'il a fait pendant ce tems ? Il a dormi au moins pendant trente ans. S'il a été obligé seulement une heure par jour de voir des indifférens, c'est quatre années où il s'est ennuyé par bien-séance, quatre autres années ont été employées à se lever & à se coucher : voilà déjà trente huit années de cette vie perdue. Quelque bonne qu'ait été sa santé en rassemblant tous les momens dans lesquels il aura souffert quelque chose, cela fera bien deux années, & en voilà cinquante. Vous ne pouvez disconvenir, ma Bonne, qu'il n'y ait des embarras dans la vie, des affaires pénibles ; je tiens que l'homme le plus indépendant, le plus heureux, a du moins deux heures par jour l'une portant l'autre, où

il s'occupe autrement qu'il ne voudroit; cela fait huit années passées dans le trouble, ce qui fait cinquante huit ans. Ajoutez y les six premières années de sa vie, cela fera soixante & deux. A moins d'être gourmand, c'est une chose fort ennuyeuse d'être obligé à recommencer à manger plusieurs fois le jour, on y employe au moins deux heures; c'est encore huit années de perdues qui font soixante & dix ans: ainsi l'homme qui auroit vécu cent ans le plus heureusement du monde, n'auroit eu que trente ans dont il auroit pû disposer à sa fantaisie. Que dire s'il avoit eu des maladies, des malheurs, lui, ou les personnes auxquelles il auroit pris quelque intérêt.

Madem. BONNE.

Qu'avez vous à répondre à cela, Mesdames. Ne pensez vous pas que Mademoiselle à raison?

D

Lady LUCIE.

Non, ma Bonne, je lui demande pardon de la liberté que je vais prendre de la contredire. On ne perd point son tems en mangeant, en dormant, en faisant ses affaires, & en souffrant même. Ce sont des devoirs que la Providence nous a chargé de remplir, & on ne doit point s'ennuyer en remplissant ses devoirs même les plus pénibles. Je trouve que cette pensée, j'obéis à Dieu, j'exécute sa sainte volonté, est capable de nous faire goûter du plaisir dans les occupations les plus insipides.

Madem. BONNE.

Mifs *Champêtre* à décidé en philosophe Payenne, & *Lady Lucie* en philosophe Chrétienne. Retenez, ma chère, que la vie est un présent du Créateur, & qu'il y a de l'ingratitude à le recevoir avec dégoût, ou même avec indifférence. Si nous pensions qu'elle nous est donnée pour gagner

le Ciel ; tous les momens nous en paroîtroient précieux. Cette indifférence pour la vie qui paroît louable du premier coup d'œil, ne l'est donc pas dans le fond. Il faut en jouir avec plaisir parce que Dieu nous la donne ; alors comme on n'y est attaché que parce qu'elle vient de lui ; on la quitte sans répugnance, lorsqu'il juge à propos de nous en priver.

Lady CHARLOTTE.

Vous nous avez donné une raison qui nous prouve que la sobriété prolonge la vie. Y a-t-il encore d'autres preuves de cette vérité ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, mais j'ai peur d'ennuyer ces dames en parlant si longtems de la physique.

Lady VIOLENTE.

Je suis la plus petite de la compagnie, & je dois avoir le moins d'es-

prit ; cependant cela ne m'ennuie pas : par conséquent cela ne doit pas ennuyer les autres.

Madem. BONNE.

Comment donc, Lady *Violente*, vous parlez déjà géométriquement ? Vous posez un principe, vous en tirez une conséquence ; vous prenez là une excellente habitude.

Lady VIOLENTE.

Cela est fort drôle, ma Bonne ; j'ai fait tout cela sans le savoir ; ayez la bonté de m'expliquer ce que j'ai fait.

Madem. BONNE.

Vous supposez d'abord qu'une personne d'esprit ne peut s'ennuyer en s'instruisant, & cette supposition est juste. Vous supposez ensuite, que l'esprit doit être proportionné aux années ; cela n'est pas toujours vrai, mais enfin, cela devrait l'être. C'est

sur ces deux suppositions que vous posez votre principe ; je suis la plus jeune, donc je dois avoir le moins d'esprit. Voilà la conséquence de votre supposition qui devient le principe d'une autre conséquence que voici. Je ne m'ennuie pas moi qui ai moins d'esprit que les autres ; les autres qui ont plus d'esprit que moi, ne doivent donc pas s'ennuyer, puisqu'il est vrai que c'est l'esprit qui empêche que l'on ne s'ennuie en s'instruisant.

Miss FRIVOLE.

Donc je n'ai eu guère d'esprit jusqu'à présent, car ces belles choses m'ont toujours fort ennuyées : donc l'esprit commence à me venir, car elles commencent à m'amuser.

Madem. BONNE.

A merveille, Mesdames, Si nous continuons sur ce ton, il sera bien difficile de vous tromper dans la suite. Puisque cela doit vous amuser,

Mesdames, selon le principe supposé par Lady *Violente*, je vais vous donner une autre preuve physique, que la sobriété prolonge les jours.

Remarquez, Mesdames, que vous grandissez tous les jours ; non seulement vous grandissez, mais vous devenez aussi plus grasses. Vos os grossissent & s'allongent, & cela augmentera tous les jours jusqu'à un certain tems. Vos petits bras qui sont si foibles aujourd'hui, Lady *Violente*, deviendront avec les années de bons gros bras comme les miens. Vous savez toutes que cet accroissement vient de la nourriture que vous prenez. Tout ce que vous mangez & buvez descend dans l'estomac après quelques préparations qui se font dans la bouche.

Miss BELOTTE.

Et qu'elles sont ces préparations s'il vous plaît ?

Madem. BONNE.

Vous mangez plusieurs fois par jour, mes enfans, sans avoir jamais réfléchi sur la quantité d'outils dont la providence vous a pourvues pour pouvoir vous nourrir. D'abord, elle vous a donné de deux sortes de dents les unes faites comme des couteaux, & les autres comme des mortiers. Ne croyez pas qu'elle ait fait cela par hazard. Vous aviez besoin des dents incisives, c'est-à-dire des dents tranchantes pour couper d'abord votre nourriture en gros morceaux; mais si vous n'eussiez eu que celles-là, vous eussiez été fort embarrassées. Ces gros morceaux n'auroient pû passer par votre gosier, & vous eussiez été en risque de vous étrangler. D'ailleurs s'ils arrivoient si gros dans votre estomac, vous auriez dépensé une trop grande quantité de feu pour les cuire. Pour prévenir cet inconvénient, Dieu vous a donné les dents molaires, c'est-à-dire celles qui

son faites comme des mortiers, qui écrasent vos alimens, & les réduisent en poudre. Mais faites une remarque, Mesdames. Si cette poudre étoit sèche, vous vous étoufferiez encore en l'avalant; pour le faire avec facilité, il falloit que cette poudre fut pétrie avec de l'eau, & devint une pâte claire & molle; Dieu pour ce sujet vous a mis plusieurs réservoirs d'eau dans la bouche. Cette eau est renfermée dans les glandes qu'on nomme salivaires. En remuant votre mâchoire pour mettre vos alimens en poudre, vous en faites sortir cette eau qu'on nomme salive. Elle est salée, & sert non seulement à faire une pâte de vos alimens, mais encore à les décomposer & à les corrompre.

Mrs SOPHIE.

Qu'est-ce que cela veut dire, décomposer nos alimens?

Madem. BONNE.

Toutes les parties de ce que nous mangeons ne sont pas propres à nous nourrir, & nos alimens ne produiroient pas cet effet, si nous les avalions tels qu'ils sont. Avalez des noisettes fans les mâcher, des pois & plusieurs autres choses, vous les rendrez comme vous les avez prises, toutes entières, & fans qu'elles ayent produit aucune nourriture pour vous, parceque votre estomac n'aura pas eu une chaleur suffisante pour les couper, les corrompre, & séparer les parties qu'il vous convient de garder, d'avec celles que vous devez rendre parce qu'elles vous sont inutiles. C'est la salive qui commence cet ouvrage qui s'achève dans l'estomac. Mais pour mettre votre nourriture en pâte, vous avez besoin de la tourner & retourner plusieurs fois dans votre bouche, & quand elle est bien préparée, il faut ensuite la conduire proche le gosier.

Pour faire cet ouvrage, Dieu vous a donné une pelle qui est la langue. Ce n'est pas tout. Votre nourriture resteroit à l'entrée de votre gosier, si on ne venoit la chercher. Il y a là un muscle qui est chargé de cet emploi, & qui fait un mouvement qui l'a fait descendre. Dans le chemin que prend la nourriture, il y a un mauvais pas qu'elle doit éviter, il ne faut pas qu'elle se méprenne, sans quoi votre vie seroit en danger.

Remarquez, Mesdames, qu'à tous les instans vous faites deux mouvemens si nécessaires à la conservation de votre vie, qu'il faudroit mourir à l'instant, si vous cessiez de les faire. D'abord vous prenez de l'air, qui entre dans vos poulmons pour les rafraichir, & ensuite vous faites sortir l'air ancien qui étoit dans vos poulmons. Il y a un passage pour cet air qui va & qui vient, & si quelque chose entroit dans ce passage & fermoit le chemin de l'air il faudroit mourir.

Lady MARY.

C'est donc cela qui m'est arrivé l'autre jour en dinant, je bûvois trop vite, tout d'un coup je perdis la respiration, je devins violette, & je crus que j'allois mourir; sans doute qu'il étoit entré de l'eau dans le chemin de l'air. Il faut qu'il soit bien proche du chemin par où doit passer la nourriture; & cela étant, je m'étonne que nous puissions manger sans nous étrangler.

Madem. BONNE.

Dieu à prévenu cet accident. Ce passage où conduit de l'air, a une petite porte que l'air fait ouvrir & fermer à tout moment, & cette porte se ferme quand nous prenons de la nourriture, ou plutôt, quand nous l'avalons. Moyennant cette porte, nos alimens font un bon voyage, & arrivent heureusement à l'estomac, qui est la cuisine de la maison. Là ils trouvent un bon feu

qui achève de les cuire, & les réduit en un espèce de gelée. Ce n'est pourtant pas toute la nourriture qui est ainsi changée, il n'y a que les parties qui sont propres à s'unir avec les parties de notre corps; le reste qui n'est bon à rien, tombe dans nos boyaux, & sort ensuite après avoir pourtant fait bien du chemin.

Lady LOUISE.

Comment pouvez vous dire, ma Bonne que la nourriture fait bien du chemin avant de sortir, il me semble à moi qu'il est bien court?

Madem. BONNE.

Les personnes d'une taille ordinaire ont communément trente verges de boyaux dans le corps, il faut que le superflue de la nourriture passe par ces boyaux, jugez si le chemin est court. Quand on examine le dedans du corps humain, on à peine à comprendre qu'il y puisse tenir une

si grande quantité de machines différentes; mais cela est si bien arangé que chaoune y trouve sa place.

Lady VIOLENTE.

Vous parlez de tout cela comme si vous l'aviez vû, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Aussi l'ai-je vû & examiné très attentivement, ma chère.

Lady LOUISE.

Vous me faite frémir d'y penser seulement, & à quoi je vous prie peut servir la vue d'une chose si horrible?

Madem. BONNE.

Demandez à Lady *Sensée* à quoi cela lui a servi; elle étoit avec moi quand j'ai fait cet examen.

Lady SENSE'E.

Je ne voudrois pas pour de bonnes choses n'avoir pas vû ce spectacle. Je vous avoue pourtant, Mesdames, que d'abord il m'a fait frémir & m'a causé une grande répugnance, parce que j'ai beaucoup d'amour pour moi-même. Je ne pouvois penser sans horreur, que je serois un jour réduite à cette affreuse situation: enfin, petit à petit je repris courage, & j'examinai cette belle machine. Que de ressorts ! peut-on la regarder sans admirer la sagesse de son ouvrier. Tous les hommes du monde s'uniroient ensemble pour me persuader que le corps de l'homme est l'ouvrage du hazard ; on ne parviendroit pas à me le faire croire. J'admirai ensuite comment nous pouvons avoir de la vanité. Je regardois ce visage couvert d'une peau désséchée, & ensuite me regardant dans un miroir je me disois en moi même : prens bien soin d'orner cette tête,

regarde ce visage avec complaisance; souhaite qu'on te loue, qu'on t'admire; tu deviendras en peu fort aimable. Je fis encore une autre réflexion que ma Bonne me suggéra. En considérant la quantité de machines qui sont dans notre corps & leur délicatesse, on ne conçoit pas comment on peut vivre vingt quatre heures. Si la création est un miracle, la conservation en est un bien plus grand, & il est aisé de concevoir que Dieu veille sur nous d'une manière bien particulière, pour qu'à chaque instant il ne se détraque pas quelques uns de nos ressorts; cela est bien plus délicat qu'une montre, & cependant vous savez, Mesdames, combien il est facile de la déranger.

Lady LUCIE.

J'avoue que je n'aurois jamais imaginé qu'on pût tirer tant d'utilité d'un spectacle si triste, & malgré la répugnance naturelle que j'y sens, je

crois que je serois bien aise de le voir.

Madem. BONNE.

Vous pouvez vous épargner une partie de cette répugnance. On montre à Londres des figures d'Anatomie en cire qui sont exactement comme le corps humain ; mais voyons ce que deviennent nos alimens.

Cette gelée en laquelle ils se convertissent, prend divers chemins. Une partie passe dans les veines pour produire le sang ; il est blanc d'abord, & ne prend la couleur rouge qu'en chemin, & en passant par certain endroit dont j'ai oublié le nom. Le reste se distribue avec sagesse dans toutes les autres parties du corps, sans qu'il y en ait aucune qui soit privée de sa portion. Les os, les muscles, les fibres, les nerfs, tous reçoivent la part qui leur est nécessaire.

Il faut remarquer, Mesdames, que toutes ces parties que je viens de vous

nommer sont creux. N'avez vous jamais vu une rue dont on a ôté les pavés ? Vous avez dû remarquer de grands arbres dans la terre qui sont creux par le milieu, & par où passe l'eau qui vient dans toutes les maisons. C'est tout de même dans notre corps, nos os, nos nerfs, nos muscles & nos fibres sont de grands & de petits arbres creux, par où coulent incessamment une liqueur plus ou moins épaisse. Dans la jeunesse, toutes ces parties sont extrêmement molles & tendres, & par conséquent peuvent s'élargir & s'étendre. Les parties de la nourriture vont donc s'y loger & trouvent le moyen de se faire faire place ; mais à force de presser les parties où elles se logent, elle les endurecissent, en sorte qu'elles ne peuvent plus s'étendre, & alors nous ne grandissons plus.

Lady Louisa.

Mais malgré cela nous continuons de manger : que devient alors la nou-

riture qui ne peut plus se loger dans ces parties pour nous faire grandir & grossir ?

Madem. BONNE.

Quand nous ne croissons plus en dehors, nous croissons en dedans ; nos veines par où passent le sang, nos nerfs par où coulent les esprits qui nous donnent le mouvement : toutes ces parties se remplissent, se bouchent petit à petit ; & quand elles sont bouchées tout-à-fait, les plus terribles accidens en arrivent. Si ce sont les veines qui se bouchent, & que le sang ne puisse plus couler, on tombe en apoplexie & l'on meurt ; si ce sont les nerfs de la main, du bras ou de la jambe, on devient paralitique de ces parties, c'est-à-dire que ces membres restent sans mouvement & comme si ils étoient morts.

Vous voyez par là, Mesdames, que nécessairement les gourmands doivent mourir plutôt que les autres, parce qu'ils envoient une plus grande quan-

quantité de nourriture dans ces parties qui doivent rester creuses, & qui par là se remplissent d'autant plus vite, qu'on y foue plus de chose.

Comprenez vous à présent, comment la gourmandise abrège les jours, & donne des maladies ? Comprenez vous combien il est avantageux de s'accoutumer dès la jeunesse à vivre sobrement ?

Miss MOLLY:

Je le comprends si bien, que je vais me corriger de la mauvaise habitude de manger à tout moment. Je prends aussi la résolution de ménager mon feu, & de ne lui pas donner une si grande quantité de viande à cuire ; car je vous avoue, ma Bonne, que je mange beaucoup plus de viande que de pain.

Madem. BONNE,

Vous avez bien raison de promettre que vous ne mangerez plus tant de viande. Si tout le monde prenoit

la même résolution, on ne verroit pas tant de scorbutiques en Angleterre. Cette maladie est bien plus rare en France où l'on mange moins de viande que de pain.

Lady LUCIE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai jamais rien entendu qui m'ait fait autant de plaisir. Que de miracles se passent au dedans de nous, sans que nous y fassions attention !

Madem. BONNE.

Nous avons assez parlé sur cette matière aujourd'hui. Miss *Molly*, dites votre leçon.

Miss MOLLY.

Nabuchodonosor fit faire une très grande statue, & il commanda qu'au moment où l'on sonneroit de la trompette, tout le monde se prosternerait pour l'adorer. Les trois jeunes hommes qui avoient été élevés avec *Da-*

niel, ne voulurent point adorer cette statue, & ils furent conduits devant le roi qui leur demanda, pourquoi ils refusoient de lui obéir. Ils lui répondirent avec une respectueuse fermeté, que leur conscience ne leur permettoit point de servir les dieux. Le roi transporté de colère, commanda qu'on augmenta de beaucoup le feu de la fournaise. C'étoit un grand endroit où l'on allumoit un feu si épouvantable que la flamme montoit à quarante coudées. Pour obéir au roi, on jeta ces trois jeunes hommes dans cet horrible feu. Quelle fut sa surprise de voir qu'ils se promenoient aussi tranquillement dans les flammes que dans un jardin délicieux. Il remarqua même qu'ils étoient quatre, car le Seigneur avoit fait descendre un ange avec eux. Ils composèrent un cantique dans cet épouvantable lieu, & le roi ayant commandé qu'on en ouvrit les portes, ils sortirent sans qu'un seul de

leur cheveux, ni un poil de leurs habits, eussent été endommagés.

Nabuchodonosor ayant vû ce miracle éleva sa voix & dit : béni soit le Dieu de ces jeunes gens qui les a délivré, parce qu'ils avoient choisi de livrer leur corps aux flammes plutôt que de l'offenser. Que si quelqu'un blasphème contre ce Dieu, qu'il soit mis en pièces, & que sa maison soit détruite, car il n'y a que lui qui puisse faire de si grands miracles pour délivrer ses serviteurs. Ensuite il donna de grands emplois à ces jeunes gens, persuadé que ceux qui aiment mieux périr que d'être infidèles à Dieu, ne sont pas capables de trahir leur roi.

Madem. BONNE.

Remarquez cela, Mesdames ; il n'est que trop ordinaire de voir les princes négliger les honnêtes gens ; mais s'ils ont à traiter quelques affaires de conséquence qui demandent de la fidélité, n'ayez pas peur qu'ils

les confient à leurs compagnons de débauche ou de leurs méchancetés : ils s'en gardent bien s'ils ont le sens commun ; ils n'ont ni estime, ni confiance en eux. Ils vont chercher les honnêtes gens dans ces occasions, parce qu'ils savent que quoi qu'ils les aient maltraités, cela ne sera pas capable d'altérer leur fidélité. *Lady Sensée*, parlez nous, s'il vous plaît, de l'Amérique septentrionale.

Lady S E N S E E.

On la divise en neuf parties qui sont, le Mexique, la nouvelle France, la Floride, la nouvelle Angleterre, la Californie, le païs des Christinaux, ceux d'Anian, ceux de Quivira, & la nouvelle Albion. Trois grandes rivières la traversent, qui sont, le Mississipi, le fleuve Saint Laurent, & celui de Del Norte. Il y en a un grand nombre de moins considérables. Outre cela il y a un grand nombre de lacs qui sont connus sous ces noms. Le Michioan ou la mer Douce, le lac

Supérieur, le lac des Hurons, celui appelé Erié, le lac Ontario, que les François nomment Frontenac & plusieurs autres.

Le Mexique se divise en vieux & en nouveau, le premier qui porte le nom de sa capitale, s'appelle aussi nouvelle Espagne. Quoiqu'il soit presque entièrement dans la Zone Torride, l'air y est cependant fort temperé & très sain; & dans les endroits où il y a de l'ombre, il est presque aussi frais qu'en France. La terre y est très fertile. Il y a une prodigieuse quantité d'or & d'argent; cependant on se sert au lieu de monnoye, d'un petit fruit nommé *Cacao*, qui est une espèce d'amande dont on fait le chocolat. La rivière de Del-Norte sépare en partie ce pays de la nouvelle France, & a son embouchure dans le golfe du Mexique sous le nom de Rio-Bravo.

La ville de Mexico passe pour être une des plus belles villes du monde. Un auteur dit qu'elle étoit autrefois

situé
& l'
cinq

F

par

bita

des

fui

des

sci

des

me

pr

lo

ta

vi

q

C

il

é

g

f

n

t

située sur deux lacs, l'un d'eau douce, & l'autre d'eau salée, & qu'il y avoit cinquante villes autour.

Ferdinand Cortez découvrit cette partie du nouveau monde. Les habitans étoient idolâtres, & sacrifioient des hommes qu'ils mangeoient ensuite par dévotion. Ils vivoient dans des villes bien bâties, & avoient leurs sciences & leurs arts. Ils faisoient des tableaux admirables avec des plumes de différentes couleurs, qui représentoient fort bien ce qu'ils vouloient peindre. Ils disent que certains oracles leur avoient prédit qu'il viendrait par la mer des Etrangers qui s'empareroient de leur país. Quand les Espagnols y abordèrent, ils furent extrêmement surpris, & écrivirent à leur empereur que ces gens avoient des maisons flottantes sur les eaux ; qu'ils portoient le tonnerre, & qu'ils montoient des monstres apprivoisés & dociles. Voilà l'idée que leur fit naître la vue des vaisseaux, le canon, & les chevaux.

L'empereur leur fit de grands présens pour les obliger à retourner chez eux ; mais Cortez voulut absolument aller à sa Cour où il fut très bien reçu. L'auteur de sa vie prétend que les Mexiquains cherchoient à faire périr les Espagnols, & il dit cela sans doute pour excuser les horribles cruautés qu'ils commirent en ce païs ; mais en vérité elles sont si grandes, qu'en les lisant on croiroit que ce sont des démons plutôt que des hommes qui les ont exercées. Cela m'a donné une si grande horreur pour les Espagnols que j'aimerois mieux aller vivre dans les déserts, qu'au milieu d'une nation si cruelle.

Madem. B O N N E.

Je pense à peu près comme Lady *Sensée*, & ce qui m'y oblige, c'est que ces pauvres peuples avoient un fort bon caractère. Les cruautés que les Espagnols ont exercé contre eux, ont beaucoup nui à l'avancement de la religion Chrétienne. Ils ne peuvent

croire que des hommes si méchans ayent une bonne religion. J'ai oui dire qu'un naturel de ce païs là étant bien malade, étoit tout prêt de se faire Chrétien ; tout d'un coup il demanda à celui qui alloit le baptiser, si les Espagnols alloient au Ciel. Vraiment oui, leur répondit-il. Si cela est, reprit le mourant, je ne veux pas y aller, & j'aime mieux demeurer en enfer avec tous les diables, qu'avec les Espagnols en Paradis.

Lady LOUISE.

Les Mexiquains d'aujourd'hui ne sont donc pas Chrétiens ?

Madem. BONNE.

Il ne reste plus, ou presque plus aucune des familles originaire du païs, les Espagnols les ont toutes massacrées. Ceux qui naissent aujourd'hui dans le Mexique sont Créoles, c'est à-dire, qu'ils sont nés d'une femme du païs & d'un Espa-

gnol, & ils sont Chrétiens comme leurs pères.

Lady LUCIE.

Est-ce que les Espagnols sont Chrétiens d'une autre manière que les autres ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; ils sont si superstitieux aussi bien que les Portugais, qu'ils deshonnorent le Christianisme, mais nous en parlerons plus amplement quand nous traiterons de l'Espagne.

Lady MARY.

Vous avez l'air d'être en colère en disant cela, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. J'aimerois mieux un voleur, un libertin, un Athée même, qu'un Chrétien superstitieux ou faux dévot. C'est mon araignée. Adieu, Mesdames. Nous commen-

cerons la leçon du matin par la suite de l'histoire de *Fidelia*.



XX. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

VOUS savez bien, Mesdames, que c'est *Fidelia* qui parle, nous en étions à l'endroit où elle sortit de chez son indigne cousin.

Je revins chez moi si abatue, si découragée, que je passai plusieurs jours enfermée dans ma chambre, sans vouloir parler à qui que ce fut. A la fin pourtant, je résolus de faire encore une épreuve pour voir si l'indigence & l'amitié étoient réellement incompatibles.

J'avois une amie qui avoit fait toute la douceur de mes premières années, & ce fut auprès d'elle que je résolus de faire cette seconde tentative. Elle se nommoit *Amanda*, je

lui connoissois un cœur tendre & capable de généreux sentimens. Ce n'étoit pas des secours que j'allois chercher auprès d'elle, c'étoit de la consolation, de l'encouragement à tout sacrifier à la vertu. Mon ancienne amie avoit eu de ses parens une fortune médiocre, sa beauté pouvoit y suppléer & lui faire trouver un parti avantageux; mais elle avoit sacrifié tous ses avantages à l'amour, en épousant un jeune officier qui n'avoit d'autre bien que ses appointemens. Son choix si éloigné en apparence de ce qu'on nomme prudence humaine, sembloit m'assurer son approbation sur le refus que j'avois fait d'un mariage mercenaire; j'y fus donc avec confiance.

Amanda ignoroit encore mes infortunes, parce qu'elle arrivoit de la campagne où elle avoit passé quelques mois, elle m'écouta avec beaucoup d'attention, & me répondit avec assez de politesse; mais à tra-

vers ces dehors polis, je démêlai une froideur qui me glaça le cœur. Vous avez tant d'esprit, ma chère *Fidelia*, me dit-elle, que je n'ai jamais prétendu entrer en comparaison avec vous : je connois l'infériorité de mes lumières aux vôtres, & c'est pourquoy, sans doute, votre façon de penser me paroît fort étrange & fort singulière; & si vous me permettez de vous dire mon avis, je trouve votre conduite tout à fait mauvaise envers un si bon oncle, surtout pour une fille dans la situation où vous êtes. Vous l'avez offensé en soutenant une doctrine qui peut être bonne, mais qui est très contraire aux opinions reçues dans lesquelles on nous a tous élevés. Secondement vous l'avez cruellement offensé en renonçant à son amitié & à sa protection; & en choisissant de vous exposer à la plus grande misère, plutôt que d'épouser un homme dont il avoit fait choix pour vous : un homme pour lequel vous n'aviez point d'antipathie,

& auquel vous ne pouviez reprocher aucun défaut essentiel. Et mon Dieu ! ma chère, lui répondis-je, il y a bien des degrés & une grande différence, entre aimer & honorer un homme préféablement à tout autre, & avoir de l'horreur & de l'aversion pour lui. Le premier est, selon moi, un devoir pour une honnête femme, devoir, auquel elle s'affujétit volontairement en se mariant de la manière du monde la plus solennelle. Je ne me sentoie pas capable de remplir ce devoir ; ma conscience ne me permettoit donc pas de m'en charger. Il est vrai que par là je me trouve exposée à tous les désagréments de la pauvreté ; mais comme ils seront les conséquences d'une action vertueuse, ils ne peuvent être des maux réels, & ne sont pas capables de détruire le bonheur que procure la vertu. Je suis charmée, répondit *Amanda*, que vous ayez trouvé l'art de vous rendre heureuse par la force de l'imagination : je souhaite que votre enthousi-

asme continue, & que vous puissiez toujours être convaincue par votre expérience, que les hommes se trompent en supposant que la pauvreté & le mépris sont des maux réels.

Mon ame fut vraiment blessée de l'inhumanité avec laquelle *Amanda* ôsoit me railler, & j'allois lui reprocher la dureté des avis qu'elle feignoit de me donner par amitié, lorsque son mari rentra. Il étoit accompagné d'un gentil-homme qui s'attira toute mon attention, malgré l'amertume dont mon cœur étoit submergé; mais si ses graces extérieures avoient fixé mes yeux, la politesse de ses manières, & l'agrément de ses discours achevèrent de me prévenir avantageusement en faveur de son esprit. Le capitaine le présenta à son épouse comme un homme de mérite & le meilleur de ses amis; & *George*, (c'étoit son nom) s'efforça de vouloir montrer qu'il méritoit l'éloge qu'on venoit de faire de lui. Il y réussit si bien qu'*Amanda* crut sans doute qu'il

cherchoit à lui plaire, & voulant à son tour lui paroître assez aimable, pour entretenir le goût qu'elle lui supposoit, elle reprit sa belle humeur. Je m'étois levée pour prendre congé d'elle, mais elle me pressa si fortement de rester à diner que je n'aurois pû la refuser sans lui faire croire que je conservois du ressentiment de ses manières dures, ce que je voulois éviter. Je crus du moins agir par ce motif ; mais la vraie raison pour laquelle je cédai à ses empressemens, fut le désir de connoître plus particulièrement cet aimable étranger pour lequel mon cœur s'intéressoit déjà si vivement en secret. La conversation s'anima, je n'oubliai rien pour y faire briller mon esprit sans affectation, & l'attention de *George* m'apprit que j'y avois réussi. Au dessert, *Amanda* trouva occasion de raconter mon histoire, mes sentimens & ma malheureuse situation. *George* écouta ce récit fort attentivement, la pitié & l'admiration se peignoient alterna-

tivement sur son visage, je connus qu'il étoit pénétré. Nous nous séparâmes fort tard, *George* fit les plus grandes instances pour obtenir la permission de me remettre chez moi, & je le refusai absolument ; mais ce fut avec une répugnance qui tenoit plus de la femme que du philosophe. Il est vrai que je condamnois mes sentimens naissans ; hélas ! il n'en existoient pas moins, je ne pouvois me le diffimuler, & ce fut peut-être autant par art que par décence, que je refusai ses offres. Notre connoissance étoit trop nouvelle pour lui procurer de mon aveu la facilité de me revoir, & il en eut peut-être conçu une mauvaise opinion de moi. J'envoyai donc chercher une chaise, & je n'y gagnai rien ; *George* & ses domestiques m'attendoient à quelques pas de la maison. J'eus beau le conjurer de me laisser seule, il s'obstina à m'accompagner avec la suite, ce qui me procura la plus sensible confusion que j'eusse reçue de ma vie.

puisqu'il fallut entrer devant tout ce monde dans une misérable petite chambre où l'on ne pouvoit arriver qu'en traversant une boutique. La vue de mon chétif logement ne l'empêcha pas de prendre congé de moi avec autant de respect que s'il m'eût conduite dans un palais.

Je me couchai aussi-tôt sans qu'il me fut possible de fermer l'œil. Les manières d'*Amanda* avoient fait une profonde blessure dans mon ame; je gémissois de ne pouvoir plus la mettre qu'au nombre de mes connoissances; elle ne méritoit plus le titre d'amie. Mon cœur étoit désolé, abattu. Ma situation augmentoit mon trouble; je ne savois quel parti prendre pour subvenir à ma subsistance. Les tourmens que m'avoient fait souffrir les mépris que j'avois éprouvés, m'annonçoient que chez moi l'orgueil étoit encore bien vif, & que je m'étois abusée moi même, lorsque je m'étois flattée d'avoir soumis les passions humaines au joug de la

philosophie. Que ne me restoit-il pas à souffrir dans l'état d'indigence totale, que j'étois à la veille d'éprouver. Le résultat de mes réflexions fut de travailler à détruire mon orgueil & d'appeler à mon secours l'exemple de tous les anciens sages, qui avoient si généreusement méprisé les honneurs & les richesses, qui avoient conservé la paix de leurs ames au milieu des désagrémens apparans de la pauvreté.

Après m'être excitée au mépris des applaudissemens du vulgaire, & être parvenue, à ce qu'il me sembloit, à regarder avec indifférence les faveurs ou les disgraces de la fortune; je me flattois d'être en situation de prendre quelque repos; mais l'image de *George* vint s'emparer de mon imagination, & y détruire tous mes raisonnemens. Je trouvois qu'à la vérité, j'étois en état de mépriser l'opinion du monde entier; mais je n'étois rien moins qu'indifférente sur sa façon de penser à mon égard, & la

pensée d'en être méprisée m'étoit insupportable. Je me rappellois que ma situation étoit bien différente de celle de ces anciens philosophes, la plupart d'un âge avancé, qui peut être n'avoient sacrifié les plaisirs & les commodités de la vie qu'à l'orgueil & au désir d'être respectés. Je sentoís que mes délirs & mes pensées présentes étoient bien différentes de celles qu'inspirent la philosophie. Je ne pouvois me dissimuler que je n'eusse fait sur le cœur de *George*, la même impression qu'il avoit faite sur le mien ; pourquoi aurois-je cherché à éloigner cette bonne fortune ? Je n'avois point cherché à lui en imposer sur ma situation, il la connoissoit ; si elle ne le rebutoit pas, étoit-ce à moi à chercher à détruire des sentimens qui pouvoient me procurer en même tems, & les douceurs d'une union assortie, & les aïssances de la fortune. Ce fut alors tout ce qui se présenta à mon esprit ; car de penser que je pusse jamais lui appartenir par des voyes

deshonnorantes ; c'étoit assurément ce dont je me croyois incapable.

Je fus surprise par *George* le matin suivant au milieu de mes réflexions. Il commença par les plus respectueuses excuses sur la liberté qu'il prenoit. Il ajouta ensuite, qu'ayant appris les fâcheuses circonstances où la dureté de mon oncle m'avoit réduite, il n'avoit pu supporter l'idée de voir la plus aimable & la plus respectable de toutes les filles dans une telle extrémité. Qu'il avoit conçu le dessein de réparer les injustices de la fortune à mon égard, & que je pouvois disposer à mon gré de tout ce qui lui appartenoit.

Je l'interrompis pour lui dire, qu'il n'y avoit qu'une chose en son pouvoir, que je pusse accepter avec honneur, que je me plaisois à penser que le respect & la compassion qui étoient dues à la fille d'un gentil homme, lui avoient fait oublier les règles ordinaires de la bienfaisance qui ne permettent guère à un étranger d'offrir

de tels secours ; qu'une fille bien née ne pouvoit être autorisée à les accepter que d'un ami éprouvé depuis longtems ; que je n'étois pas en situation à pouvoir lier avec lui un commerce d'amitié, ni à recevoir des visites, qui dans d'autres circonstances, eussent pû contribuer au bonheur de ma vie, & qu'ainsi, je le remerciois de ses offres, & le priois de ne point réitérer ses visites.

A peine eut-il entendu cet arrêt, qu'il se jeta à mes genoux, & avec tout l'art d'un habile séducteur, il imputa la liberté qu'il avoit prise de m'offrir ses services, à la force de la passion que je lui avois inspirée ; il me conjura en versant des larmes, de ne le point punir si sévèrement, puisque le plus grand supplice qu'il pût éprouver, étoit celui d'être privé de ma vue, & de devenir par mes conseils plus digne de mon estime.

Mon foible cœur fut vivement touché par ces artifices ; j'eus pourtant la force de persister à lui refuser la li-

berté de me voir, & je le priai si sérieusement de se retirer, qu'il m'obéit. Il me montra en me quittant tant de douleur, de respect & de tendresse que je fus quelque tems sans pouvoir rappeler ma raison pour examiner ce que je devois penser de sa conduite. Le fruit de mes réflexions fut un doute bien fondé de la pureté de ses intentions ; ses vues me parurent deshonnorantes pour moi, & je me déterminai à ne le revoir jamais. Après avoir donné à mon hôte les ordres les plus positifs pour lui refuser ma porte, je m'enfermai dans ma chambre. Ma raison applaudissoit à cette conduite, mon cœur en étoit déchiré & ne suivoit le parti que lui dictoit la sagesse qu'avec pesanteur & regret. Je me flattois au moins de trouver au dedans de moi la récompense de ce sacrifice ; cette douceur si vantée par mon père, qui naît toujours de la vertu, & qu'elle seule peut produire, j'eus beau la chercher : au lieu de cette satisfaction intérieure que je

de tels secours ; qu'une fille bien née ne pouvoit être autorisée à les accepter que d'un ami éprouvé depuis longtems ; que je n'étois pas en situation à pouvoir lier avec lui un commerce d'amitié, ni à recevoir des visites, qui dans d'autres circonstances, eussent pû contribuer au bonheur de ma vie, & qu'ainsi, je le remerciois de ses offres, & le priois de ne point réitérer ses visites.

A peine eut-il entendu cet arrêt, qu'il se jetta à mes genoux, & avec tout l'art d'un habile séducteur, il imputa la liberté qu'il avoit prise de m'offrir ses services, à la force de la passion que je lui avois inspirée ; il me conjura en versant des larmes, de ne le point punir si sévèrement, puisque le plus grand supplice qu'il pût éprouver, étoit celui d'être privé de ma vue, & de devenir par mes conseils plus digne de mon estime.

Mon foible cœur fut vivement touché par ces artifices ; j'eus pourtant la force de persister à lui refuser la li-

berté de me voir, & je le priai si sérieusement de se retirer, qu'il m'obéit. Il me montra en me quittant tant de douleur, de respect & de tendresse que je fus quelque tems sans pouvoir rappeler ma raison pour examiner ce que je devois penser de sa conduite. Le fruit de mes réflexions fut un doute bien fondé de la pureté de ses intentions ; ses vues me parurent deshonorantes pour moi, & je me déterminai à ne le revoir jamais. Après avoir donné à mon hôte les ordres les plus positifs pour lui refuser ma porte, je m'enfermai dans ma chambre. Ma raison applaudissoit à cette conduite, mon cœur en étoit déchiré & ne suivoit le parti que lui dictoit la sagesse qu'avec pesanteur & regret. Je me flattois au moins de trouver au dedans de moi la récompense de ce sacrifice ; cette douceur si vantée par mon père, qui naît toujours de la vertu, & qu'elle seule peut produire, j'eus beau la chercher : au lieu de cette satisfaction intérieure que je

m'étois promise je trouvai en moi de nouvelles passions, de nouveaux desirs, ou plutôt celle à laquelle mon cœur étoit en proie, réveilleoit toutes les autres pour qu'elles l'aidassent à me terrasser. Les richesses jusqu'alors l'objet de mon mépris, me parurent estimables, puisqu'elles auroient pû me procurer George pour époux. Je me trouvois donc très malheureuse, & j'en étois surprise, parce que je n'avois fait aucune action que je crusse devoir me reprocher, & que ma mauvaise situation au contraire, avoit pour cause mon amour pour la vertu.

Malgré cette expérience, je résolus de ne point m'écarter de la route que mon père m'avoit tracée pour arriver au bonheur, & de l'attendre avec patience jusqu'à ce qu'il plût à la vertu de récompenser mes efforts. J'étois bien dans l'erreur. Je n'avois pas la plus petite idée des violences qu'il eut fallu me faire pour exécuter cette résolution. George qui connois-

soit

soit trop bien mon sexe pour se rebu-
ter de mes premiers refus, faisoit
chaque jour de nouvelles tentatives
pour parvenir à me voir ; il m'écri-
voit des lettres passionnées qui m'é-
toient rendues par des voyes qui ne
pouvoient m'être suspectes ; je les
ouvrais avant de soupçonner la main
qui les avoit écrites, & je ne pouvois
me refuser la satisfaction de les lire.
Je ne pouvois sortir sans le trouver
sur mes pas : Eh ! qu'il étoit éloquent
alors pour me prouver la violence
de son amour !

Tous ses efforts qui n'ébranlèrent
point ma vertu, détruisirent absolu-
ment la paix de mon ame, qui
étoit l'unique fruit que j'attendois de
tous les sacrifices que je faisois au de-
voir. Lorsque *George* trouvoit le
moyen de me parler hors de chez
moi, je rassemblois toutes les forces
de mon ame pour lui montrer l'hor-
reur que me causoit l'indignité de ses
poursuites ; & sans écouter les cris de
mon foible cœur, je faisois passer

dans mes yeux la colère qu'excitoit en moi la connoissance de ma foiblesse ; à peine étois-je seule, que je payois chèrement les apparentes victoires que j'avois remportées. Je détestois mon état, je murmurois contre l'auteur de la nature qui avoit mis en moi des passions si violentes, sans me donner la permission de les satisfaire. Je le trouvois injuste lorsque j'éprouvois des remords. A quoi servent-ils me disois-je ? Pourquoi me les a-t-il donnés ? A-t-il voulu m'affujétir à des tourmens inévitables soit que je résiste aux passions soit que j'y succombe. Je comparois ma situation avec celle de mon cousin, dont les pernicieuses maximes m'avoient donné tant d'horreur. Il donne un libre effort à ses desirs, me disois-je ; sa maison est le rendez-vous des plaisirs ; son visage est toujours riant, & son cœur paroît exempt de soins & de troubles. Il dit qu'il est heureux ; quel est donc le pouvoir de la vertu ? Je lui ai sacrifié ma fortune, mes

amis, le penchant le plus cher à mon cœur, quel dédomagement m'offre-t-elle? Que dois je espérer pour le reste de ma vie? pauvreté, humiliation, souffrance. Il faudra refuser à mon cœur tout ce qu'il pourra souhaiter, combattre avec violence les passions les plus chères à l'humanité sans avoir la force de les vaincre; est ce donc là la bénédiction que le ciel réserve à ses favoris? A-t-il destiné de foibles créatures, ses ouvrages, à être en proie à la douleur? cela seroit indigne d'un Dieu, mon cœur répugne à le croire. Cependant malgré ma répugnance, je ne puis me dissimuler que la condition des honnêtes gens est plus misérable que celle des méchans, j'en fais moi même la triste expérience. L'avenir ne m'offre rien de plus heureux; si mes misères avoient pour borne le tems de ma vie, & qu'une éternité bienheureuse m'offrît un dédomagement, j'aurois patience; mais non,

le terme de tout ceci fera un anéantissement total.

Mais pourquoi dis-je, que l'avenir ne m'offre rien de plus heureux ? l'amour veut me donner tous les biens qui sont à mon usage ; un amant aimable, riche, libéral, qui veut prévenir mes désirs ; il fera mon ami, mon amant, mon protecteur ; & tous ces titres réunis dans un seul homme que j'adore, je refuse d'en profiter ; cet état que je suis, n'est-il donc pas préférable à celui où la vertu ma réduite ? Mais qu'est-ce donc que cette vertu à laquelle j'ai sacrifié jusqu'à présent le bonheur de ma vie ? n'est-ce point un beau phantôme que je me suis forgé ? Quelle doit être la vertu d'une créature qui n'a que quelques années à exister ? c'est sans doute d'être heureuse. Je me plaignois tout à l'heure du Créateur qui m'a donné des passions pour me tourmenter ; si j'en crois mes nouvelles lumières, je suis moi-même l'ouvrière de mes infortunes. Dieu qui ma

mise sur la terre pour si peu de tems, prétend sans doute que je goûte les biens qu'il y a répandus, il ma placée entre le plaisir & la douleur, & ma laissé la liberté du choix. La douleur, voilà le mal, le plaisir, voilà la vertu. Ce que j'ai appelé vertu est le mal pour moi, puisqu'il m'a rendue misérable. Pourquoi craindrois-je les remords, en ais-je après avoir bû & mangé? Non, Dieu qui est l'auteur de mes besoins ne peut-être offensé quand je cherche à les satisfaire, le bonheur est le plus grand de tous mes besoins. Je n'ai pû y arriver en résistant à mes passions, essayons d'y parvenir en cherchant à les satisfaire.

Malgré ces beaux raisonnemens, une voix secrète s'efforçoit de me rappeler aux principes d'honneur que j'étois prête à abandonner; mais la justice de Dieu vouloit punir mon orgueil par une chute honteuse; je n'avois jamais aimé véritablement la vertu, mon amour pour le bien n'é-

toit fondé que sur l'espérance d'être heureuse ; c'étoit moi-même que je cherchois, j'étois mon idole. Une telle idolatrie méritoit le juste châtiment que j'étois sur le point d'éprouver. Mon éducation ne pouvoit me justifier, la raison m'apprenoit que Dieu étant le principe & la dernière fin de toutes choses, je devois lui rapporter mes actions ; cette fidélité m'eut attiré les lumières qui me manquoient.

Lady L U C I E.

Mon Dieu, ma Bonne, n'achevez pas ; elle va sans doute devenir criminelle.

Madem. B O N N E.

Elle vient de vous dire elle-même qu'elle l'avoit toujours été. L'orgueil, l'amour propre, mettent souvent celles qui paroissent les plus sages, au dessous des malheureuses qui s'attirent l'indignation publique ; mais

Mesdames, cette histoire est si longue qu'il ne faut pas espérer de la finir aujourd'hui, ainsi je la remets à une autre fois.

Lady LOUISE.

Je suis bien piquée contre *Amanda*, l'indigne amie.

Madem. BONNE.

Les amies réelles sont bien rares, Mesdames, & cela n'est pas surprenant. On donne ce nom à ses connoissances, & il y a pourtant une grande différence. Vous n'aurez jamais une véritable amie, à moins que la vertu ne vous ait unies. Remarquez pourtant que ce qu'elle dit à *Fidelia* est assez sensé, mais c'est la manière de le dire qui étoit offensante.

Miss ZINA.

Pour moi, je trouve que l'oncle de *Fidelia* étoit bien cruel ; plus il

étoit persuadé que son état étoit dangereux, plus il devoit avoir de compassion pour elle : il la croit sur le bord du précipice, & loin d'employer tous ses soins à l'empêcher d'y tomber, il l'y pousse.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est excellente, ma chère ; remarquez aussi que cette conduite confirme *Fidelia* dans ses malheureuses dispositions. Rien ne fait plus de tort à la religion, à la dévotion, que la mauvaise conduite de ceux qui en font profession. Je suppose, par exemple, que je n'ai jamais cru un seul mot de ce qui est dans l'évangile, en un mot, que je ne suis pas Chétienne ; car vous savez, Mesdames, qu'un Chrétien est un disciple de Jésus-Christ, qui croit fermement tout ce qu'il a dit, & qui pratique ce qu'il a commandé. Vous vous efforcez de me convertir & de me prouver la vérité de

l'évangile, & dans le même tems que vous prenez beaucoup de peine pour cela, vous ne la pratiqués pas vous même. Il est tout naturel que je croye que vous n'avez pas plus de foi à l'évangile que moi; car me dirois-je à moi-même, si vous étiez convaincu que Jésus-Christ est Dieu, & qu'il a dit ce qui est contenu dans ce livre que vous croyez sacré, assurément vous pratiqueriez cette doctrine que vous croiriez vraie.

Nous voyons dans l'évangile que Jésus-Christ avoit une grande compassion des pauvres pécheurs; il n'a pas voulu condamner une femme adultère, il a parlé à la Samaritaine, il mangeoit, conversoit avec des personnes de mauvaise vie.

Miss FRIVOLE.

Et vous m'avez expressément recommandé de ne point voir les personnes qui ont une mauvaise réputation.

Madem. BONNE.

C'est une remarque que j'allois vous faire, Mademoiselle; toutes les vertus ont chacune leur place, & ne se nuisent point. Une jeune dame doit être charitable, mais elle doit aussi être prudente. Or la prudence lui défend de se mettre dans l'occasion de gâter ses mœurs ou de détruire sa réputation, en se liant avec des personnes vicieuses. Comment doit-elle donc pratiquer la charité envers ces personnes, & imiter Jésus-Christ. En priant pour elles, en ne parlant jamais avec aucune personne de leurs mauvaises actions; en se gardant bien de les mépriser. En un mot, ma chère, il faut haïr & détester leurs crimes, & avoir une grande compassion & charité pour leur personne. Voilà les devoirs d'une dame de votre âge. Mais moi par exemple & les autres qui sont vieilles comme moi ou plus que moi, nous pouvons faire davanta-

ge. Notre caractère & notre réputation doivent être formés, & d'ailleurs, nous ne sommes plus d'âge à avoir des intrigues. Nous pouvons donc sans danger connoître des personnes dont la conduite n'est pas réglée, tâcher de gagner leur amitié, leur confiance, pour les remettre s'il est possible dans le bon chemin. Mais nous ne devons jamais oublier qu'on ne peut y réussir que par une grande douceur, beaucoup de patience, & une charité à l'épreuve des mauvais succès.

Lady LOUISE.

Que veut dire, une charité à l'épreuve des mauvais succès?

Madem. BONNE.

Il arrive très souvent, ma chère, qu'on ne réussit pas dans ses bons desseins. J'aurai fait mes efforts pour arracher vingt personnes au vice; elles n'auront payé ma charité

que d'une noire ingratitude ; il s'en présente une vingt & unième, & je me dis : Il en fera de celle-là comme des autres, j'y perdrai mes peines, il vaut autant l'abandonner à son mauvais sort. Vous voyez que ma charité n'est point à l'épreuve des mauvais succès, & c'est une marque certaine qu'elle n'étoit pas fort ardente. Si j'avois employé toute ma vie à ramener les pauvres pécheurs à la vertu, je serois payée de mes peines si je pouvois réussir seulement auprès d'une seule, si j'avois seulement fait éviter un seul péché. De plus, si j'agis vraiment par charité ; c'est-à-dire pour l'amour de Dieu, je ferai affligée de mes mauvais succès, mais ce sera seulement par rapport à ces pauvres malheureuses personnes qui refuseront le bien que je leur présente ; j'aurai fait de mon côté tout le bien que Dieu vouloit de moi, & cela suffira pour me rendre tranquille.

Lady LUCIE.

Qu'est-ce que vous entendez par les faux dévots ? est-ce des hypocrites que vous voulez parler ?

Madem. BONNE.

Et d'une grande quantité d'autres. Les vrais hypocrites, c'est-à-dire ceux qui sachant qu'ils vivent dans le crime, affectent d'être vertueux, ces gens-là sont des monstres, & grace à Dieu ils sont très rares, & je ne veux pas parler de ceux-là. Il est question des hypocrites de bonne foi, qui ne trompent les autres qu'après s'être trompez eux-mêmes, qui, parce qu'ils ne commettent pas de grands crimes, & qu'ils vont à l'église, font quelques aumônes, se croient très parfaits & en droit de dire : Seigneur, je vous remercie de n'être pas comme le reste des hommes. J'aurai bien des choses à vous dire sur cet article, & nous en aurons l'occasion en parlant du Saint Evangile. C'est là

où nous trouverons tous les caractères de la vraie piété & de la fausse. Adieu mes enfans, *Miss Frivole* peut venir avec ces dames à la conversation particulière, si cela lui fait plaisir.

~~~~~

## XXI. DIALOGUE.

*Lady LOUISE, Lady LUCIE, Miss ZINA, Miss FRIVOLE, Madem. BONNE, Lady SINCE'RE.*

*Lady LOUISE.*

**V**OUS savez, ma Bonne, que *Lady Lucie* devoit nous apprendre comment elle passoit sa journée, elle en étoit encore à sa prière du matin.

*Madem. BONNE.*

Elle va continuer, Mesdames.

*Lady LUCIE.*

En vérité, ma Bonne, je ne comprends pas pourquoi vous exigez cela.

de moi ; il me paroît fort sot, d'entretenir ces dames de ce qui me regarde.

*Madem.* BONNE.

Si j'étois flatteusement polie ; je ferois remarquer à ces dames combien vous êtes humble, puisque vous avez tant de répugnance à parler de vous ; mais ce n'est pas là mon emploi, ma chère, & pour m'acquitter de la parole que je vous ai donnée de ne vous rien déguiser ; voilà un amour propre masqué en humilité. Vous craignez moins d'être sotte en parlant de vous, que de le paroître, & vous vous dépêchez de nous prévenir là dessus. Pour vous punir de cette petite ruse d'orgueil dont vous avez été la dupe, j'exige que vous donniez satisfaction à vos amies sans répliquer un seul mot.

*Lady* LUCIE.

J'obéis, mais auparavant il faut que je vous remercie. Quel service



vous me rendez, en m'ouvrant mon propre cœur ! Combien de choses importantes y sont encore cachées, & que j'y découvrirai avec votre secours.

*Lady SINCÈRE.*

Permettez moi de vous interrompre un moment. De quelle utilité peut être pour nous cet examen perpétuel ? Vous voulez nous faire vivre comme on dit que les religieuses vivent dans les couvents ; mais, ma Bonne, nous sommes nées pour vivre dans le grand monde, à quoi bon nous alambiquer, l'esprit depuis le matin jusqu'au soir, sur nos motifs secrets ; faisons le bien tout bonnement sans tant de recherches.

*Miss FRIVOLE.*

*Lady Sincère* prend mon parti, je pensois tout comme elle à ce moment.

*Lady* SINCE`RE.

Permettez moi de m'expliquer, ma chère ; quand je fais des objections à ma Bonne, c'est pour obéir à ce qu'elle m'a commandé ; elle ne veut point que je la croye sur sa parole, par conséquent je dois lui demander des preuves, mais dans le fond quand elle avance quelque chose, je suis persuadée qu'elle a de bonnes raisons, & je suis toujours dans la disposition de renoncer à mes opinions aussi-tôt qu'elle me fait appercevoir qu'elles sont fausses.

*Madem.* BONNE.

C'est une bonne disposition, & je suis persuadée que vous allez convenir qu'il ne faut pas laisser aux religieuses ce soin & cette vigilance continuelle sur ce qui se passe dans notre cœur.

Vous voulez être heureuse, ma chère ; nous avons découvert que la source du bonheur est dans notre

cœur, que les obstacles au bonheur sont nos passions déréglées & surtout notre amour-propre mal entendu. A mesure que nous ôtons de notre cœur quelques unes des racines de l'amour propre & des autres passions ; nous en arrachons un obstacle au bonheur. Pour découvrir ces obstacles & les expulser, il faut une attention, une vigilance perpétuelles : donc, toutes les personnes qui veulent devenir heureuses, doivent pratiquer cette vigilance, car on ne peut détruire des ennemis qu'on ne connoit pas.

*Lady* SINCÈRE.

Je suis convaincue à présent de la nécessité de fouiller sans cesse dans les replis les plus cachez de mon cœur. Je vous prie, *Lady Lucie*, de continuer ce que vous vouliez nous dire.

*Lady* LUCIE.

J'emploie, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, une demie heu-

re à ma prière du matin ; & jusqu'au déjeûner qui se sert à une heure , je lis un livre de piété.

*Madem.* BONNE.

Et que faites vous pour tirer du fruit de cette lecture ?

*Lady* LUCIE.

Supposez que ce soit un sermon contre la vanité. Avant de le commencer je demande les lumières du St. Esprit, afin de profiter de ma lecture ; je me persuade que c'est Dieu qui va m'instruire, & cela me met dans la disposition respectueuse que demande ses paroles. Si je trouve qu'on ait touché dans ce sermon quelques unes des fautes que la vanité me fait commettre ordinairement, j'en demande pardon à Dieu, & je cherche les moyens de me corriger. Je réfléchis aussi sur les fautes où la vanité pourroit m'entraîner, si je lui laissois prendre un trop grand empi-



re sur mon cœur, & cela m'encourage à prendre de bonnes résolutions pour toute ma vie, & en particulier pour ce jour ; mais comme je connois ma foiblesse, je demande à Dieu par les mérites de Jésus Christ la force nécessaire pour accomplir mes bonnes résolutions. Je finis ma lecture en remerciant Dieu de tous les bons mouvemens qu'il m'a donnés en la faisant. Je fais la même chose lorsque je vais au sermon.

*Madem.* B O N N E.

*Miss Frivole* m'a promis qu'elle vouloit se corriger & vivre en chrétienne : en voici les moyens, avouez, ma chère, que vous n'aviez pas même l'idée de ce qu'il falloit faire pour se mettre en état de profiter de la parole de Dieu ?

*Miss* F R I V O L E.

Je vais vous faire le détail de la manière dont j'assiste au sermon, car

pour de bonnes lectures, j'avoue à ma honte que je n'en ai jamais fait. Mon premier soin, est qu'il ne manque de rien à mon ajustement ; je regarde l'église comme une salle de spectacle ; & comme je me désennuye à examiner & critiquer l'habillement des autres, je m'imagine qu'elles en font autant de leur côté. Quand je suppose qu'il y aura quelque Messieurs de ma connoissance au sermon, je m'ajuste beaucoup plus, mais cela est rare, car ils n'y viennent guère ; il n'y a que les vieux, & je ne me soucie pas de plaire à ceux-là.

*Madem. BONNE.*

Autrefois, ma chère, on voyoit beaucoup plus de jeunes cavaliers à l'église, & ils n'en étoient pas plus dévots pour cela. L'envie de voir les dames les y attiroit, car elles ne sortoient que pour aller là, & le reste du jour elles restoient dans leurs maisons. Aujourd'hui c'est tout autre chose ; on les voit par tout, elles sont de

tout. Le matin on n'a qu'à aller à Saint James, au parc, & dans tous les lieux publics, on en voit des nuées, & il n'est pas difficile de deviner en les regardant, qu'elles n'y viennent pas à dessein de prendre l'exercice nécessaire à la santé, mais pour se faire voir & être vues. Le soir elles fourmillent aux spectacles, aux assemblées; vous voyez bien qu'il seroit inutile d'aller les chercher dans les églises. Continuez, *Miss Frivole*.

### *Miss* FRIVOLE.

Si le prédicateur prêche mal, je baille & je m'endors. S'il peint les vices, je me dépêche d'appliquer le portrait qu'il fait à Madame ou à Mademoiselle une telle, & jamais je ne me suis avisée de rentrer en moi-même pour voir si cela ne me regardoit pas. Dans l'intervalle de ces applications je salue une personne à droite, je fais un coup d'œil à gauche, je m'occupe d'une comédie où

je de  
où j  
fais  
& a  
me

J  
cho  
J'éco  
fois  
mai  
les  
en f  
ven  
moi  
crit

J  
frui  
de  
app  
cée  
le n

je dois aller le soir, d'une assemblée où j'ai été la veille; en un mot je fais de mon mieux pour tuer le tems & accourir celui que je passe là qui me paroît bien long.

*Lady LOUISE.*

Je ne fais pas tout-à-fait la même chose, mais cela revient au même. J'écoute avec indifférence; quelquefois pourtant j'aide bons mouvemens, mais cela passe comme un éclair, & les distractions auxquelles je me livre en sortant de l'église, effacent le souvenir de ce que j'y ai entendu, à moins que je ne m'en souviennne pour critiquer le prédicateur.

*Madem. BONNE.*

Jugez après cela, Mesdames, du fruit que l'on peut tirer de la parole de Dieu : cependant l'écriture nous apprend qu'elle n'est jamais prononcée en vain ; elle endurecit ceux qu'elle ne convertit pas. C'est comme le



Soleil qui produit des effets bien différens suivant la nature des objets qu'il frappe de ses rayons. Il blanchit la cire, & noircit le visage ; il fond la glace, & endurecit la boue. Que faites vous après votre lecture, ma chère ?

*Lady* LUCIE.

Je descends pour déjeuner, & en chemin je prie Dieu de ne permettre jamais que j'oublie le soin de mon âme pour trop penser à mon corps. En me mettant à table je le remercie de la bonté qu'il a de me fournir des alimens, & assez d'appétit pour les manger avec plaisir.

*Miss* ZINA.

Est-ce qu'on peut offrir ses plaisirs à Dieu aussi bien que ses peines ?

*Madem.* BONNE.

Il faut tout lui offrir, Mesdames. D'ailleurs, les plaisirs innocens qu'il nous

nous permet de goûter, doivent exciter notre reconnoissance. Vous avez peut-être été dégoûtée quelquefois ; c'est un supplice alors de prendre de la nourriture ; que feroit-ce si nous étions toujours dans cette désagréable situation ? puisque Dieu a eu la bonté de nous l'épargner, & d'attacher au contraire un plaisir à la satisfaction de nos besoins , c'est bien la moindre chose de lui en marquer notre reconnoissance. Continuez, ma chère.

*Lady* LUCIE.

Après le déjeuner, je prens une heure de récréation, c'est-à-dire que je vais faire une promenade dans le jardin, ou bien je chante en travaillant, ou je joue du claveffin. De tems en tems, je me rappelle que Dieu est présent, je lui offre mon action, ou je fais d'autres prières fort courtes.

*Lady LOUISE.*

Mais cela ne vous empêche-t-il pas de vous divertir ? Cette pensée & les autres de cette espèce sont bien graves pour un tems de récréation ; d'ailleurs, il me semble que cela doit être pénible de rappeler ainsi son attention.

*Lady LUCIE.*

Point du tout, Madame. Cette pensée que Dieu est présent, est très consolante. Il me semble alors que je suis un enfant chéri qui s'amuse en présence d'un bon père ; ce père tendre le regarde avec complaisance, & est charmé de sa joye ; & comme les prières que je fais alors sont fort courtes, ce n'est qu'un vif mouvement du cœur vers le Seigneur. Dans le commencement j'avois besoin de faire tous mes efforts pour me rappeler ces bonnes pensées, à présent elles reviennent toutes seules, & sans qu'il m'en coûte la plus légère con-

trainte. A onze heure je remonte à ma chambre & je lis l'histoire, j'étudie la Géographie, j'écris ce qui me frappe dans mes lectures. Je m'occupe ainsi jusqu'à trois heures & demie que ma femme de chambre entre pour m'habiller. Ce tems a passé si vite que je crois toujours qu'elle se trompe d'heure. Quand je suis à la campagne ou qu'il fait beau en ville, je quitte une heure plutôt pour m'aller promener, mais cela me coute beaucoup, surtout si je lis un livre intéressant.

*Miss* FRIVOLE.

Et qui vous force à quitter votre lecture, si elle vous amuse plus que la promenade ?

*Lady* LUCIE.

Le désir d'accomplir la volonté de Dieu, & de ne pas prendre l'habitude d'agir par caprice.



*Mrs* FRIVOLE.

Est-ce que le bon Dieu s'embarasse que vous lisiez ou que vous aliez promener ; je crois que cela lui est fort indifférent ? Et puis je ne vois pas non plus la nécessité de contraindre ses caprices quand ils sont aussi innocens que ceux là, & qu'ils ne blessent personne ?

*Lady* LUCIE.

Dieu en me donnant un corps, m'a chargé du soin de ma santé, & je ne pourrois y nuire ou la négliger sans manquer à ce qu'il exige de moi ; or l'exercice est nécessaire à la santé, & si je restois toujours enfermée je deviendrois malade par ma faute, ce qui seroit certainement contraire à la volonté de Dieu. Vous dites qu'il n'y a point de mal à suivre ses caprices quand ils sont innocens ; j'en conviens, & c'est par amour-propre seulement que je m'applique à détruire les miens. Je ne fais ce que je de-

viendrai par la suite. Peut-être me marierai-je ; & malgré toutes mes précautions, il pourroit fort bien arriver que j'épouserai un mari qui aura des caprices d'une autre couleur que les miens. Il arriveroit si je m'étois trop accoutumée à les suivre, qu'il faudroit quéreller depuis le matin jusqu'au soir, ou souffrir beaucoup par la nécessité d'être toujours contredite. Ne vaut-il pas mieux en prendre l'habitude de bonne heure, & m'accoutumer à me contredire moi-même ?

*Miss* FRIVOLE.

Je vous admire de prendre la résolution de vous gêner pour un mari ; vous le gâterez, Madame. Je ne dis pas que je ne céderai jamais au mien, mais assurément il faudra qu'il m'en donne l'exemple ; je le mettrai sur ce pied là avant de l'épouser, & je lui déclarerai très formellement que je ne prétens pas devenir l'esclave de ses fantaisies.

*Madem. BONNE.*

Vous ferez de belle besogne, ma chère. Un amant vous promettroit de prendre la Lune avec les dents si vous l'exigiez, mais les promesses de ces Messieurs sont écrites sur des feuilles d'arbres, gare le premier vent. Vous me faites souvenir d'une demoiselle qui ne vouloit absolument point se marier sans avoir un carosse. Son amant promit de lui en donner un, & même s'y engagea par écrit, il lui tint parole, & lui acheta un fort beau carosse, mais jamais il ne voulut avoir de chevaux.

*Lady SINCE'RE.*

Si je croyois qu'il dût m'en arriver autant, je resterois fille toute ma vie. J'obéis depuis que je suis au monde, bien ou mal, & j'en suis si fort ennuyée, que je prétends à mon tour faire obéir les autres, & n'obéir à personne.

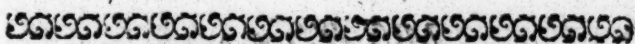
*Miss* ZINA.

Je vous avoue, ma chère, que je ne pense pas comme vous. Je fais qu'en prenant un mari, je me donnerai un maître, & je suis très déterminée à faire tous mes efforts pour régler mes volontés sur les siennes, petites & grandes ; je regarderai cela comme un devoir.

*Madem.* BONNE.

Il m'est très aisé sur cela de tirer votre horoscope, Mesdames. *Lady Sincère* sera la plus contredite de toutes les femmes, & par conséquent la plus malheureuse suivant ses principes ; & *Miss Zina* parviendra à gouverner absolument son mari. Ce n'est que par la complaisance qu'on parvient à s'affervir les cœurs. Dans quelques années, Mesdames, vous me pourrez rendre compte de mes prédictions.





## XXII. DIALOGUE.

*Madem.* B O N N E.

**C**ommençons par l'histoire de *Lady Mary*.

*Lady* M A R Y.

*Ciaxare* oncle de *Cyrus*, & que l'Ecriture appelle *Darius*, nomma un très grand nombre de Satrapes pour gouverner dans les différentes provinces de son empire, & il établit cinq hommes qui devoient veiller sur leur conduite. Un de ces cinq fut *Daniel* que *Darius* aimoit plus que les autres, ce qui fit naître la jalousie des Satrapes, c'est-à-dire, des grands seigneurs de la Cour. Ils mouroient d'envie de le perdre, mais *Daniel* s'acquittoit si fidèlement de son devoir qu'il n'y avoit pas moyen de l'accuser d'aucun crime. Ils résolurent donc de lui tendre un piège au sujet de

son attachement à la loi du Seigneur. Pour cela ils engagèrent le roi à donner un édit par lequel il étoit défendu de présenter requête ni prière à aucun autre qu'à lui, pendant trente jours ; & ceux qui n'observeroient pas cette défense, devoient être jettés dans une grande fosse où il y avoit des lions. Ce décret n'empêcha pas *Daniel* de prier trois fois par jour selon sa coutume, la face tournée vers Jérusalem. Les Satrapes en avertirent le roi, & lui représentèrent qu'il ne lui étoit pas permis de manquer à faire exécuter son arrêt. *Darius* fit ce qu'il pût pour sauver la vie à *Daniel* ; mais comme c'étoit un prince foible, il n'en pût venir à bout ; & par crainte il fit jeter *Daniel* dans la fosse aux lions. Il lui dit en pleurant : j'espère que le Dieu que vous servez si fidèlement vous préservera de ce danger. Comme ce prince craignoit plus pour son favori la rage de ses ennemis que celle des lions, il posa son sceau sur la pierre qui cou-

vroit la fosse, afin qu'on ne pût la lever. Il fut triste toute la journée, ne soupa point, il ne voulut pas entendre de musique, & passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain il courut à la fosse & cria à haute voix : *Daniel*, seroit-il bien possible que votre Dieu vous eut délivré de la dent des lions ? Oui, répondit *Daniel*, il m'a envoyé son ange, & je suis demeuré en sûreté au milieu de ces terribles animaux. *Darius* charmé, fit retirer *Daniel* de la fosse & y fit jetter ses accusateurs ; mais ils n'arrivèrent pas jusqu'au fond, car les lions s'élançèrent pour les prendre, & les mirent en pièces.

*Madem.* BONNE.

Si on traitoit ainsi les jaloux, les méchans & les calomniateurs, il n'y en auroit pas un si grand nombre.

*Lady* MARY.

Pour moi je pense que *Cixare Darius* étoit un grand lâche d'exposer à

la mort un homme qu'il favoit être innocent, & de ne pas punir ses envieux.

*Madem.* BONNE.

Voilà le fort des princes foibles, ils sont les ministres des passions de tous ceux qui les approchent. La foiblesse leur tient lieu de tous les autres défauts. Ce que je dis des princes, doit s'entendre de tous les hommes. Une ame foible est capable de tout le mal qu'on veut lui faire commettre ; j'aimerois mieux, je crois, avoir affaire à un méchant qu'à un homme de ce caractère, on ne peut compter un quart d'heure sur lui.

*Lady* SENSE'E.

Vous m'avez permis de dire à ces dames les histoires qui ont rapport à *Cyrus*, je vais leur prouver que ce *Cixare* n'avoit point d'esprit, car il étoit jaloux.



*Madem.* BONNE.

-Vous avez raison, ma chère, la jalousie est la marque infailible d'un petit génie. Il me semble pourtant qu'avant de parler de *Ciaxare*, il faudroit nous dire ce qu'étoit *Cyrus*. *Lady Spirituelle* va commencer, ensuite vous continuerez.

*Lady SPIRITUELLE.*

*Astiage* roi de Médie avoit une fille déjà grande, lorsque *Ciaxare* son fils vint au monde. Il maria cette fille qui se nommoit *Mandane* à *Cambyse* héritier du royaume de Perse. Ce royaume qui n'étoit pas fort étendu, étoit pourtant très considérable, parce qu'il étoit habité par des peuples vertueux. Ce n'étoit pas que les Perses eussent des inclinations différentes des autres peuples; ils ne venoient pas au monde plus honnêtes gens que leurs voisins, mais la bonne éducation qu'ils recevoient, corrigeoit leur défauts, & les faisoit paroître

comme des hommes d'une espèce différente. Ce n'étoient pas leurs parens qui leur donnoient cette bonne éducation ; il n'étoit pas permis à un père de garder son fils chez lui, & il falloit envoyer tous les enfans qu'on vouloit avancer, dans les écoles publiques. Il y en avoit de trois sortes. Dans la première qui étoit pour les petits enfans, on ne mangeoit jamais que du pain & du cresson, on ne buvoit que de l'eau. Les lits étoient des tapis étendus sur la terre, & quelque froid qu'il fit, on n'allumoit jamais de feu. Dans cette école on accoutumoit les enfans à respecter, à aimer & à pratiquer les devoirs de la religion ; on leur donnoit aussi l'habitude d'une très grande obéissance, & quand ils avoient passé plusieurs années dans cette école, on les envoyoit à quinze ans dans la seconde.

*Lady* MARY.

Vous savez bien, ma Bonne, que je ne suis pas gourmande, & je fais

bien que la vie dure prolonge les jours ; cependant je ne puis approuver la vie qu'on faisoit mener à ces pauvres enfans. Quoi, toujours du creffon ? Auroient-ils été moins forts quand on leur auroit donné de tems en tems un pauvre petit puding, ou un morceau de mouton bouilli ? Je me porte à merveille, & je mange fort souvent de cela.

*Madem.* BONNE.

Les Perses se portoient encore mieux, ma chère. Peut-être accorderoit-on cette petite douceur aux filles, mais il étoit bon d'accoutumer les garçons à quelque chose de plus ; ils s'en trouvoient mieux quand ils alloient à la guerre, où souvent on s'estime heureux d'avoir du pain & de l'eau.

*Lady* VIOLENTE.

Mais comment dormir sur la terre avec un simple tapis, cela est bien dût ?

*Madem.<sup>e</sup> BONNE.*

Je vous assure, Madame, comme Lady *Sensée* vous le disoit l'autre jour, que le corps s'accoutume à tout. J'ai couché dans ma jeunesse sur un lit aussi dût que le plancher, & cela m'a rendu un bon service. Je dors bien par tout, au lieu que je vois des gens qui, s'ils changent de lit, ne peuvent fermer l'œil; avouez que cela est bien incommode. Lady *Mary* ne souhaite aux Perses que ce qu'elle connoit & ce qu'elle aime; un enfant né dans les montagnes d'Irlande leur souhaiteroit des pommes de terre, & si l'école des Perses subsistoit encore, peut-être ces enfans vous trouveroient ils très mal nourries, parce que vous n'auriez pas de cresson à tous les repas. Tout ce qui regarde ce corps n'occupe pas l'attention d'une personne raisonnable; c'est un animal qu'on habitue comme on veut. Continuez, Lady *Spirituelle*, que faisoit-on dans la seconde classe?



## Lady. SPIRITUELLE.

On achevoit de former le corps des jeunes gens par des exercices pénibles. Enfin dans la troisième classe on s'appliquoit à leur enseigner les sciences convenables à la condition qu'ils vouloient embrasser. *Mandane* ayant eu un fils nommé *Cyrus*, il fut élevé comme les autres dans les écoles publiques ; mais quand il eut douze ans, sa mère le prit avec elle pour aller rendre visite à son grand père *Astiage*. C'étoit un voyage bien dangereux pour *Cyrus* ; on vivoit avec magnificence en Médie, & il y avoit à craindre que le luxe & la bonne chère, ne dégoutassent un enfant de douze ans de la simplicité & de l'austerité des mœurs des Perses. Le bon naturel de *Cyrus* le sauva de ce danger, & lorsque son grand père lui demanda ce qu'il pensoit de ces grands festins, il lui répondit : les Médes se fatiguent & font un grand chemin pour satisfaire aux besoins de la nature ; les

Perfes prennent un chemin plus court & plus facile ; un peu d'eau & de creffon leur fuffit.

*Madem.* BONNE.

Lady *Violente*, fi vous vous souvenez du feftin d'*Aftiage*, je vous prie de nous en faire le recit ?

Lady VIOLENTE.

*Aftiage* fe mit dans la tête d'éblouir *Cyrus* par la magnificence de fa Cour ; pour cela il invita les principaux de fa Cour à un grand feftin, & leur commanda de fe faire habiller superbement. Sur la fin du repas, le roi dit à fon petit-fils : je vous donne tout ce qui eft fur la table, vous pouvez en faire des préfens à ceux que vous aimez le mieux. *Cyrus* donna un plat à un officier, parce qu'il avoit remarqué qu'il obéiffoit de bon cœur à fon Grand-papa ; il donna un autre plat à l'officier qui avoit foin de fervir fa mère ; celui qui lui montrait à monter à cheval eut auffi un préfent ; en-

fin il ne donna rien qu'il n'eut une bonne raison à dire pour autôriser son présent. L'échançon du roi qui se nommoit *Sacas*, avoit aussi la charge d'ouvrir la porte de la chambre de ce prince, & il avoit empêché le jeune *Cyrus* d'y entrer quand son Grand-père étoit en affaire. *Cyrus* avoit cela sur le cœur, & pour s'en vanger il ne lui donna rien. Puisque vous récompensés le mérite, dit *Astiage*, vous auriez dû faire un présent à *Sacas* qui verse si bien à boire. Il ne faut pas être bien habile pour cela, dit *Cyrus*, je ne suis qu'un enfant, cependant je suis sûr de m'en acquitter aussi bien que lui. C'est ce qu'il faut voir, dit le roi. Aussi-tôt *Cyrus* prit tout ce qu'il falloit pour cela, & versa à boire de fort bonne grace. Comme il s'aperçut que son ayeul avoit l'air satisfait, il s'écria en riant : tu est perdu pauvre *Sacas*, j'aurai ta charge. Pas encore, dit *Astiage*, car vous avez oublié le principal, vous n'avez pas goûté le vin. C'est tout exprès que

je l'ai oublié, dit *Cyrus*, je n'avois garde de vouloir goûter du poison. Et pourquoi dites vous que le vin est du poison, demanda *Astiage*? *Cyrus* répondit; c'est qu'il fait perdre l'esprit à ceux qui en boivent. Je remarquai l'autre jour qu'après en avoir bû, vous oubliâtes que vous étiez roi, & les autres oublièrent qu'ils étoient vos sujets. Vous parliez tous ensemble, vous riez sans sujet, & quand vous voulûtes danser, vous alliez tout de travers. Mais, dit *Astiage*, la même chose n'arrive t-elle pas à votre père *Cambise*? non, répondit *Cyrus*. Quand mon père à bû, il n'a plus soif, voilà tout ce qui arrive.

*Miss* BELOTTE.

Ma Bonne, je pense qu'au lieu d'apprendre à *Cyrus* à ne vivre que d'herbe comme un animal; on auroit tout aussi bien fait de l'habituer à ne se pas fâcher mal-à-propos, &



à ne pas chercher à se vanger. Cela étoit fort vilain de se fâcher contre l'échançon, car enfin cet homme n'avoit fait que son devoir. Les vertus des Perses ne ressembloient-elles pas un peu à celle des Lacédémoniens.

*Madem.* BONNE.

J'avoue que votre réflexion est très bonne, Madame. La colère de *Cyrus* n'étoit pas juste, & la vengeance qu'il en tira étoit basse. Une personne qui a de la générosité ne se vange pas d'une autre qui ne peut se défendre contre elle. Au reste, ce n'étoit peut-être pas la faute de l'école de Perse, mais celle de *Cyrus*. N'avez vous jamais manqué, Mesdames, à observer les choses que je vous avois recommandées? Nous parlerons encore de *Cyrus* à la fin de cette leçon, si nous avons le tems; il nous reste des histoires par lesquelles il faut commencer. *Lady Violante*, c'est à vous.

*Lady* VIOLENTE.

Dieu parla un jour à un homme appelé *Jonas*, & lui dit : marchez vers Ninive pour lui annoncer qu'elle fera ruinée le quarantième jour après la prédiction. *Jonas* ne voulut point obéir à Dieu, & s'embarqua pour aller dans un autre endroit, car il disoit en lui-même : je sais que le Seigneur est bon & miséricordieux ; qu'il est prompt à pardonner, & lent à punir. Si les Ninivites se repentent, il leur pardonnera, & je serai trouvé menteur. *Jonas* s'embarqua donc dans un vaisseau pour fuir la présence du Seigneur, comme s'il y avoit aucun lieu où l'on pût se dérober à sa vue & à son pouvoir. Quand le vaisseau fut en pleine mer, il survint une grande tempête. Alors le pilote, les matelots & les passagers, prioient chacun leur Dieu de les préserver de ce danger. Le seul *Jonas* dormoit au fond du vaisseau, & le maître ayant appris que cet étranger

fuyoit son Dieu, l'éveilla & lui dit : que ferons nous pour nous préserver de ce danger ? *Jonas* lui dit : jetez moi dans la mer, car c'est moi seul que Dieu poursuit. Ces gens eurent beaucoup de peine à s'y résoudre ; mais comme la tempête augmentoit toujours, ils prirent *Jonas* & le jettèrent dans la mer. Dieu avoit envoyé là un grand poisson, une baleine sans doute, & le Seigneur conserva *Jonas* pendant trois jours dans le ventre de cet animal, où il composa un cantique. Au bout de trois jours la baleine vomit *Jonas* sur le sable, & il marcha vers Ninive. Cette ville étoit si grande qu'il falloit trois jours pour en faire le chemin, & *Jonas* la parcourut en criant : encore quarante jours & Ninive sera détruite.

Le roi & les habitans ayant entendu ces terribles paroles, se prosternèrent contre terre & se couvrirent de sacs & de cendres. Le roi même ordonna un jeûne très rigoureux en disant : que savons nous si

Dieu ne se laissera pas fléchir par nos pleurs, & s'il ne nous fera point miséricorde ? Dieu touché de leur humiliation leur pardonna, ce qui fâcha fort *Jonas*, parce que cela l'exposoit à passer pour un faux prophète. Dans sa colère il sortit de la ville & souhaita de mourir ; il passa la nuit sur la terre, & Dieu fit naître un arbre dans cet endroit, qui le garantissoit des ardeurs du Soleil. La naissance de cet arbre consolait un peu le prophète ; mais la nuit d'après, Dieu envoya un ver qui en picqua la racine, en sorte qu'il mourut. Le lendemain Dieu fit lever un vent chaud, & la chaleur fut si grande que le prophète qui n'avoit rien pour s'en garantir, tomba en foiblesse, & souhaita une seconde fois de mourir. Alors Dieu lui dit : tu n'avois point planté cet arbre, tu ne l'avois point arrosé : cependant sa mort t'afflige au point de te faire haïr la vie, tu aurois souhaité qu'il fût épargné. Combien ai-je plus souhaité le repentir de



ceux de Ninive, afin que ma justice pût me permettre de pardonner à cette ville dans laquelle j'ai six vingt mille créatures qui ne peuvent distinguer leur main droite de leur main gauche.

*Lady MARY.*

Fi, que cela étoit vilain à ce prophète, d'être fâché que Dieu pardonât à ces pauvres gens.

*Madem. BONNE.*

Il faut pourtant bien oublier sa faute, puisque Dieu l'a lui-même pardonnée, & à fait des miracles pour lui faire connoître sa faute, & justifier la conduite qu'il gardoit à l'égard de cette ville coupable & repentante. Admirez aussi l'excuse de Jonas pour se dispenser d'obéir. *Le Seigneur est prompt à pardonner & lent à punir.* Il punit pourtant à la fin quand on continue à abuser de ses grâces. C'est à vous Lady Charlotte.

## Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un homme qui s'appelloit *Job*, & qui demouroit au païs de Huts. Il craignoit Dieu, & le servoit si fidèlement, que le Seigneur le combloit de ses bénédictions. Il avoit sept fils & trois filles, & étoit extrêmement riche & puissant. Chaque jour un de ses fils donnoit un festin à ses frères & sœurs; & le huitième jour, *Job* les rassembloit chez lui pour les purifier, & demander pardon à Dieu des fautes qu'ils auroient pû commettre.

Un jour les enfans de Dieu se présentèrent devant l'Eternel, & satan avec eux; & Dieu dit à satan n'as-tu pas admiré la vertu de mon serviteur *Job*? Satan lui répondit, il ne vous sert pas pour rien, car vous l'avez comblé de biens: il n'est pas difficile de vous aimer & de bénir votre nom dans la prospérité; mais, frappez *Job*, ôtez lui ces biens que vous lui avez donnés & vous ver-

rez qu'il blasphémara votre nom. Je t'abandonne tous les biens de *Job*, dit Dieu; mais je te défens de toucher à sa personne. En même tems Satan descendit sur la terre, résolu de faire tant de mal à *Job* qu'il le forceroit à la fin à murmurer contre Dieu. Un jour donc que tous les enfans dînoient chez leur frère aîné, un des serviteurs de *Job* vint le trouver, & lui dit: les ennemis sont venus contre vos troupeaux, & ils les ont emmenés, & ont tué vos serviteurs: je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. Cet homme finissoit à peine de parler, lorsqu'un autre arriva qui lui dit: le feu du ciel est tombé sur vos chameaux & vos serviteurs; il a tout consumé, & il n'est échappé que moi. Un troisième lui dit: un grand vent à abatu la maison où tous vos enfans dînoient, & ils ont été écrasés sous les ruines avec leurs esclaves. Lorsque *Job* apprit tous ces malheurs, il déchira ses habits, pour montrer qu'il

n'étoit pas insensible à tant de pertes ; mais en même tems il proféra ces belles paroles : je suis sorti nud du sein de ma mère, & je rentrerai nud dans le sein de la terre. Le Seigneur m'avoit donné tous ces biens , il me les a ôtez ; que son saint nom soit béni. Voilà les seules paroles que l'affliction arracha de la bouche de *Job*, & jamais il ne murmura contre le Seigneur.

Satan ensuite demanda permission d'affliger *Job* en son corps, il l'obtint ; mais Dieu lui défendit de toucher à sa vie. A l'instant, le Diable couvrit le corps de *Job* d'un ulcère épouvantable ; & comme il ne lui restoit plus rien dans le monde, il étoit obligé de nettoyer l'ordure qui sortoit de ses playes, avec un morceau de pot cassé. Pour mettre le comble à ses maux satan qui lui avoit tout ôté, lui avoit laissé sa femme, parce qu'elle étoit méchante, & que le plus grand malheur de la vie est d'avoir une femme de mauvais ca-



raçtère. Cette méchante créature, tâchoit de le jeter dans le désespoir, elle lui reprochoit sa vertu qui ne lui avoit servi de rien, & lui disoit qu'il étoit un extravagant de se soumettre à la volonté de Dieu. Les amis de *Job* vinrent le voir comme pour le consoler ; mais au lieu de le faire, ils l'accablèrent de reproches sans que pour tous ces maux, la patience de ce saint homme fut altérée. Enfin Dieu voulut récompenser sa soumission. Il lui rendit la santé & des enfans plus beaux que ceux qu'il lui avoit ôtés & des richesses plus abondantes que celles qu'il avoit perdues ; & il en jouit pendant une longue & heureuse vieillesse.

*Madem.* BONNE.

Voilà un endroit de l'écriture qui nous présente un grand nombre de réflexions ; voyons, *Lady Sensée*, les sentimens que cette histoire à produit chez vous ?

## des ADOLESCENTES. 173

*Lady* S E N S E E.

Elle me remplit d'une grande confiance en Dieu. Il semble que les événemens qui paroissent fâcheux soyent produits par le hazard; je vois cependant que c'est Dieu qui les ordonne, qui les mesure, & qui mesure aussi la patience dont nous avons besoin pour les supporter; il me semble qu'il n'y a rien de plus consolant.

*Madem.* B O N N E.

Cela est vrai, ma chère; tous les cheveux de notre tête sont comptez, il n'en tombe pas un sans la permission du père céleste. Toutes les puissances de l'enfer ont beau s'unir contre nous, elles ne peuvent rien sans une permission expresse de Dieu qui ne l'accorde jamais que pour notre bien; c'est-à-dire, ou pour nous punir de nos fautes & nous engager à retourner à lui, comme nous l'apprenons de l'histoire de *Manassés* ou

pour nous procurer l'occasion de pratiquer de grandes vertus, comme celle de *Job* nous le prouve.

Il nous resteroit encore plusieurs choses à apprendre dans l'écriture, mes enfans ; mais ce que vous en savez suffit pour votre édification, & le reste demande quelques années de plus que vous n'avez. Les livres des prophéties, par exemple, vous les lirez vous mêmes, & je vous expliquerai du mieux que je pourrai ce que vous n'entendrez pas bien.

*Miss* MOLLY. -

Ma Bonne, j'ai dans ma bibliothèque une tragédie qu'on appelle *Esther*, & on dit dans la préface qu'elle est tirée de la Sainte Ecriture, cependant vous ne nous en avez pas parlé.

*Lady* VIOLENTE.

Et mon papa a un tableau qui représente *Tobie*, pourquoi ne nous en avez vous rien dit ?

*Madem.* BONNE.

Parce que je ne veux offenser personne, Mesdames. Il y a sur ces histoires & sur plusieurs autres deux sentimens. En Angleterre on dit qu'elles n'ont pas été écrites par l'inspiration du Saint Esprit, & qu'ainsi elles ne sont pas de la Sainte Ecriture, & pour cela on les met dans les bibles Angloises parmi les histoires Apocriphes, c'est-à-dire, qu'on les regarde comme l'histoire des Perses & des autres nations qu'on n'est pas absolument obligé de croire, parce que les hommes qui les ont écrites, ont pû se tromper. En France au contraire, en Espagne, en Italie on soutient que ces histoires ont été dictées par le Saint Esprit, & qu'ainsi il est nécessaire de les croire, parce qu'il n'est pas possible qu'il ait rien fait écrire qui ne soit vrai; c'est ce qui m'a engagé à ne point vous en parler; car si je vous eusse dit qu'elles étoient de la Sainte Ecriture, j'au-



rois offensé les Anglois & plusieurs autres qui ne le croient pas ; si au contraire je vous disoient qu'elles sont apocryphes, j'offencerois les François & plusieurs autres. Vous voyez donc que j'ai eu une très bonne raison de n'en pas parler.

*Miss* BELOTTE.

Je trouve un bon remède à cela, ma Bonne ; donnez les nous, & ne dites pas ce que vous en pensez, alors chacun les prendra pour ce qu'il voudra, & personne n'aura sujet d'être offensé.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère, ainsi je vous les donnerai pour la première fois. Mais vous baillez, Lady Mary. Le baillement est un effet, un accident de l'ennui ; ce que nous venons de dire vous auroit-t-il ennuyé ?

*Lady* MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, que le baillement est un effet de l'ennui ?

*Madem.* BONNE.

Cela va me jeter dans une grande explication, ma chère, & cela rendra notre leçon trop longue.

*Lady* VIOLENTE.

Et bien, ma Bonne, nous sortirons plus tard ; vous voyez bien qu'il pleut & que nous ne pouvons aller en aucun endroit : permettez nous de passer avec vous le tems des visites.

*Madem.* BONNE.

J'y consens, ma chère, à condition que celles qui s'ennuieront, auront la liberté de sortir. Il faut savoir premièrement qu'il n'y a point d'effet sans cause.

*Lady* MARY.

Je n'entens pas cela non plus, ma Bonne, donnez nous un exemple ; cela met d'abord dans ma tête les choses qui me paroissent les plus difficiles.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison. Il fait nuit à présent, parce que le côté de la terre où nous habitons n'est plus tourné du côté du Soleil, où pour me servir de termes géographiques, parce que le Soleil n'est plus sur notre horizon. Demain à dix heures il sera jour, parce que notre horizon sera tourné du côté du Soleil. Ce retour de la lumière me présente deux choses. Le Soleil qui produit la lumière, & la lumière qui est produite par le Soleil. Je vous demande à présent, *Lady Mary*, qu'elle est la cause de la lumière ?

*Lady* MARY.

Le Soleil, c'est lui qui est cause du jour.

*Madem.* BONNE.

Et quel est l'effet du Soleil, ou qu'est-ce que le Soleil produit ?

*Lady* MARY.

L'effet du Soleil est la lumière. J'entens à présent, ma Bonne, & je vais vous le répéter. Le Soleil est la cause & la lumière est l'effet.

*Madem.* BONNE.

On ne peut pas mieux dire, ma chère. Comprenez-vous à présent, Mesdames, qu'il n'y a point d'effet qui n'ait une cause ?

*Lady* VIOLENTE..

Oui je le comprends. Il seroit ridicule de dire, par exemple : c'est rien qui produit la lumière. Le rien ne



peut rien produire, autrement il donneroit ce qu'il n'a pas, ce qui est impossible.

*Madem. BONNE.*

Je vais vous donner un exemple de ce que vous venez de dire, *Lady Violente*. Je vous trouve malade, je vous tâte le poux, & je vois que vous avez une grosse fièvre. Vous me dites que vous avez un grand mal d'estomac, envie de vômir, & que cependant vous vous portiez fort bien ce matin, & que vous aviez un si grand appétit à dîner, que vous avez mangé deux fois plus qu'à votre ordinaire. Je connois par-là que vous avez une indigestion, & je dis : l'indigestion est un effet, il faut donc que cet effet ait une cause, & je la connois cette cause ; c'est qu'assurément *Lady Violente* a mangé quelque chose qui lui a fait mal. Ma conclusion est raisonnable.

D'un autre côté, *Lady Mary* a la même maladie que vous, & je lui dis,

ma chère, quelle est la cause de votre indigestion ? Elle me répond : rien, ma Bonne, car il y a plusieurs jours que je n'ai rien mangé. Vous sentez, ma chère, que j'aurois raison de croire que vous mentez.

*Lady* SENSE'E.

Affurément. Car enfin, qu'est ce qu'une indigestion ? C'est une maladie de l'estomac, qui n'ayant pas eu assez de chaleur pour cuire la nourriture, garde cette nourriture trop longtems dans l'état où elle étoit quand elle est arrivée chez lui. Où il y a de l'indigestion il y a toujours une nourriture mal digérée, le mot le dit. La nourriture mal digérée est donc nécessairement la cause du mal d'estomac qu'on nomme indigestion. Ce mal que l'on ressent, est l'effet de cette nourriture mal digérée. L'un ne peut aller sans l'autre. Quand on est trop longtems sans manger, cela produit un autre effet qui est la faim.

*Lady* LUCIE.

Par ce que vous venez de dire, je conçois, non seulement qu'il n'y a pas d'effet sans cause ; mais encore qu'on peut parvenir à connoître la cause par les effets.

*Madem.* BONNE.

Oui, toutes les fois qu'on connoît parfaitement les effets, on peut parvenir à connoître la cause. Je ne crains point de multiplier les exemples, Mesdames, cela sert à rendre les choses plus claires, & à les imprimer fortement dans l'esprit.

Je suppose que je n'ai jamais entendu parler de Dieu. J'ouvre les yeux pour contempler l'univers. Je remarque que le Soleil ne marche pas par fantaisie & par caprice, mais que sa course est parfaitement réglée : qu'il n'est placé ni trop haut ni trop bas. Je m'apperçois que les saisons sont réglées aussi, & que nous avons de la pluye en automne pour faire

germer le bled ; du froid en hyver, pour l'enfoncer dans la terre, afin qu'il y prenne de la force ; une chaleur modérée au printems pour le faire sortir de terre, une plus grande chaleur en été pour le meûrir. Je découvre que de tems en tems il fait de grands vents sur la terre pour la purifier. Ensuite j'observe la mer, & je m'étonne comment elle ne couvre point toute la terre, puisqu'elle n'a d'autres murailles pour la retenir que quelques grains de sable. J'admire la beauté de la Lune & des Etoiles, & mille autres spectacles tous plus beaux les uns que les autres. Si je ne suis plus stupide qu'un animal, quelles pensées cela doit-il faire naître dans mon esprit ?

*Lady* SENSE'E.

Vous direz : comme il seroit ridicule que le rien eut fait toutes ces choses, il faut que je dise qu'elles ont une cause dont elles sont l'effet. Et



comme toutes ces choses sont arrangées parfaitement bien, il faut que je pense que la cause qui les a produites, est très sage, car on doit juger de l'ouvrage par l'ouvrier.

*Miss* SOPHIE.

Voici une bague extrêmement jolie, & dont l'ouvrage est admirable. Cette bague est un effet, & par sa perfection je juge que l'ouvrier qui l'a faite est fort habile.

*Madem.* BONNE.

Fort bien, Madame, il me paroît que vous comprenez tout ceci parfaitement. Reprenons notre exemple. La lumière est l'effet du Soleil. Je puis donc assurer que le Soleil est un corps lumineux; parce que s'il n'étoit pas lumineux, il ne pourroit pas nous donner la lumière qu'il n'a pas.

*Lady LOUISE.*

On peut dire aussi : la chaleur est produite par le Soleil, donc le Soleil est un feu.

*Madem. BONNE.*

Remarquez, Mesdames, que je vous ai dit qu'on pouvoit connoître la cause par l'effet, pourvu qu'on connût parfaitement cet effet : or si je puis vous prouver que la chaleur n'est pas toujours produite par le Soleil, c'est-à-dire, qu'il y a des endroits où le Soleil darde ses rayons sans qu'il y fasse chaud, n'est-il pas vrai que vous ne pourrez plus penser que le Soleil est un feu ; car s'il étoit un feu, la chaleur seroit un effet nécessaire de sa présence.

*Lady LUCIE.*

Vous allez nous parler des montagnes des Cordelières dans l'Amérique, elles sont dans la Zone Torride &c. cependant il y fait très froid.

*Madem.* BONNE.

Justement, ma chère. Un feu qui n'échauffe point est un être de raison, c'est-à-dire une chose qui n'existe pas. Je fais que le feu doit échauffer, la chaleur est une qualité qui lui est essentielle, par conséquent il est ridicule de dire qu'une chose qui n'échauffe pas est un feu, car on ne peut ôter une qualité essentielle à un objet sans le détruire.

*Lady* L. O U I S E.

Je vous demande pardon de ma stupidité, ma Bonne, je n'entens pas ce mot de qualité essentielle.

*Madem.* BONNE.

Je crois pourtant l'avoir expliqué à ces dames, mais je n'en suis pas sûre ; en tout cas, je vais le répéter, ce sont de ces choses si nécessaires à savoir pour raisonner juste, qu'on ne risque rien à les dire plusieurs fois.

Il faut savoir, Mesdames, qu'il n'y a aucune chose dans le monde qui n'ait des qualités bonnes ou mauvaises : or, il y a de ces qualités qui tiennent si fort à cette chose, qu'on ne pourroit les ôter sans la détruire ; il y en a d'autres au contraire qu'on peut fort bien en ôter sans pour cela que la chose cesse d'exister. Il faut encore vous donner un exemple de cela.

Une qualité essentielle à la matière, c'est-à-dire à tout ce qui a plusieurs parties, est d'avoir une forme ronde, quarrée, pointue, large, crochue, n'importe quelle qu'elle soit. Voilà une chose qui ne peut se séparer de la matière ; où il n'y a point de forme, il n'y a point de matière. Une qualité essentielle à une montagne est d'être élevée. Elle ne seroit plus une montagne si on lui ôtoit son élévation. Une qualité essentielle à une pièce d'étoffe, est d'avoir de la largeur. Un fil qui a de la longueur & point de largeur, n'est pas une pièce d'étoffe. Je vous paroîtrois



ridicule si je vous disois le contraire.

Mais la couleur blanche, ou rouge ou verte, est une qualité accidentelle à cette étoffe. Elle est blanche aujourd'hui, je la ferai teindre en couleur de rose demain, & elle n'en sera pas moins une étoffe pour avoir changé de couleur. Qu'une montagne soit unie & sans cailloux, ou qu'elle soit toute raboteuse, elle n'en est pas moins une montagne; quand j'ôte-rois tous les cailloux qui la rendent difficile à monter, cela n'empêcheroit point qu'elle ne fût une montagne. Comprenez vous bien cela, Mesdames ?

*Miss* BELOTTE.

Je suis une fille ou un homme, c'est-à-dire, une créature composée d'un corps & d'une ame. Si on m'ôtoit mon corps ou mon ame, je ne serois plus une fille ou un homme, ces deux qualités me sont essentielles pour être une fille ou un homme.

Mais que je sois bonne ou méchante, cela n'y fera rien ; je ne suis pas moins une fille aujourd'hui que je suis bonne, que hier que j'étois méchante ; je n'ai fait que changer de qualités. Comment nomme-t on ces qualités qui ne sont pas essentielles, & qu'on peut perdre sans changer de nature ?

*Madem.* B O N N E.

On les appelle qualités accidentelles, & il faut bien les distinguer des autres. Or toutes les fois que vous voulez connoître un objet, il faut bien en examiner les qualités & mettre d'un côté les essentielles, & de l'autre les accidentelles. Dites moi à présent quelle est une qualité essentielle au feu ?

*Miss* B E L O T T E.

D'échauffer, de brûler, selon qu'on s'en approche plus ou moins.

*Madem.* B O N N E.

Voilà dans ce tableau un vaisseau qui brûle, si je vous disois que ce n'est

pas une peinture, mais un feu réel, que me répondriez vous ?

*Miss* BELOTTE.

J'approcherois ma main & je dirois : ce n'est point un feu, ma chère, car il n'échauffe point ma main, & la chaleur est une qualité essentielle au feu.

*Madem.* BONNE.

Et si nous étions sur les montagnes des Cordelières, beaucoup plus proche du Soleil qu'ici, & que nous sentissions un très grand froid, que diriez vous ?

*Miss* BELOTTE.

Je dirois : le Soleil n'est point un feu, car s'il étoit un feu il m'échaufferoit, il me brûleroit même en cette placé où je suis bien plus proche de lui qu'au bord de la mer où il fait une chaleur étouffante.

*Lady* LUCIE.

Ceci fait une grande contradiction dans mon esprit ; car, si le soleil n'est point un feu, pourquoi m'échauffe-t-il ; il n'y a que le feu qui puisse m'échauffer.

*Lady* VIOLENTE.

Pardonnez moi, Madame. Maman ne veut pas me permettre d'approcher du feu, & je m'échauffe bien sans lui. Quand j'ai froid, je saute, je dance, je cours, & quelque fois cela m'échauffe si bien que j'en sue.

*Madem.* BONNE.

Me diriez-vous bien qu'est ce qui vous échauffe alors ?

*Lady* VIOLENTE.

Le mouvement que je donne à tous mes membres, je n'ai qu'à frotter ma main bien fort & bien long-



tems ; elle est très froide, elle sera très chaude.

*Madem. BONNE.*

Voilà un effet du mouvement. Il cause la chaleur, cela est très sûr ; mais, Mesdames, je ne fais si vous êtes comme j'étois à votre âge, je ne pouvois avoir un moment de repos que je ne connusse la cause de la cause. Si on m'avoit dit que le mouvement produisoit la chaleur, j'aurois tourmenté tout le monde jusqu'à ce qu'on m'eut appris comment & pourquoi le mouvement produisoit cet effet.

*M<sup>rs</sup> CHAMPETRE.*

Je réponds pour ces dames & pour moi, nous avons aujourd'hui la même curiosité que vous aviez alors.

*Madem. BONNE.*

Je le ferai d'autant plus volontiers, que cela répondra en même tems aux difficultés de Lady *Louise*.

Vous

Vous souvenez vous, Mesdames, que je vous ai dit que notre corps étoit tout composé de fibres, &c. . . Ces fibres qui forment notre chair, ne sont pas extrêmement pressées les uns contre les autres, car vous voyez que notre chair est molle & flexible. Cette chair est couverte d'une peau un peu plus serrée, mais qui est percée d'une infinité de petits trous qu'on appelle *pôres*.

*Miss* SOPHIE.

Je vous assure, ma Bonne, que ma peau n'est pas trouée, regardez plutôt; elle est toute unie.

*Madem.* BONNE.

Voyez vous tous ces petits points qui sont presque imperceptibles, ce sont des pôres, & quand vous avez chaud, l'eau sort par ces pôres & produit ce que l'on nomme la *sueur*. Vous savez bien, Mesdames, que l'air a des parties, nous l'avons prouvé les années passées. Or cet air entre per-

pétuellement dans notre chair & remue nos fibres, & ce mouvement cause le mouvement de toutes nos liqueurs & les empêchent de se glacer. Quand il fait froid, l'eau qui est en repos se glace, & toutes ces parties se joignent ; si on remuoit l'eau incessamment & avec violence, ses parties ne pourroient se joindre. Or si l'air qui remue nos fibres est extrêmement fin & délié, c'est-à-dire, si ses parties sont trop petites, il traverse nos pores & nos fibres sans les remuer, les trous qu'il y trouve étant assez grands pour qu'il puisse entrer & sortir sans trouver aucune résistance. Si au contraire les parties de l'air sont grossières, elles poussent les fibres avec violence pour se faire un passage ; elles les mettent en mouvement, & par là produisent la chaleur.

C'est donc la grosseur ou la petitesse des parties de l'air qui nous pénètrent, qui occasionnent un grand mouvement, ou un petit ; le chaud

ou le froid dépendent donc de la qualité de l'air dans lequel nous vivons. Le savant auteur dans lequel j'ai lû cette remarque, dit.

Le Soleil met l'air en mouvement, mais il le mouve comme il le trouve. Sur le rivage de la mer dans le Pérou, l'air est extrêmement épais ; le Soleil lui donne le mouvement, & ce mouvement est si brutal qu'il presse nos fibres pour se faire un passage, & les remue si fort qu'il met toutes nos liqueurs en action. Au pied des montagnes, l'air n'est ni trop épais ni trop délié, ainsi il nous remue honnêtement, ni trop ni trop peu, en sorte qu'on n'y a jamais ni chaud ni froid. Sur les montagnes, l'air est si fin, si délié qu'il passe délicatement dans les fibres & les pores sans y toucher & sans y causer de mouvement ; alors les liqueurs se tranquilisent, leurs parties s'approchent, se glacent ; & comme notre vie ne s'entretient que par le mouvement, elle finit avec lui.



Ceci est bien difficile, n'est-ce pas, Mesdames ; l'avez vous bien entendu ?

*Lady* LUCIE.

Il me semble que je le comprends fort bien, pourvû qu'il soit sûr que le mouvement produise la chaleur... Mais oui, cela est sûr ; toutes les fois que je m'agitte je sens de la chaleur ; quand je suis en repos, j'en ai moins. Dites moi, ma Bonne, est-ce que l'air est plus fin & plus délié en hyver qu'en été ?

*Madem.* BONNE.

Je le croirois volontiers, mais comme je n'ai jamais fait aucun examen à ce sujet, je ne pourrois vous prouver par de bonnes raisons que cela soit ainsi ; par conséquent je ne puis vous en rien dire, du moins je ne dois pas vous l'affirmer. Mais quand même il seroit aussi épais en hyver qu'en été, puisque c'est le Soleil qui le met en mouvement, il doit en avoir

moins en hyver, parce que le Soleil ne le touchant pas perpendiculairement, mais de côté, il doit faire moins d'effet sur lui.

*Lady* MARY.

Je veux faire usage de ce que vous venez de dire pour me justifier, car enfin, vous m'avez calomniée, vous avez pensé que je m'ennuyois parce que j'ai baillé. Dites moi, ma Bonne, le baillement est il un effet essentiel de l'ennui, & ne peut-il pas avoir une autre cause ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, il peut être occasionné par le besoin de dormir.

*Lady* MARY.

Et voilà justement pourquoi j'ai baillé. C'est que je n'ai pas fermé l'œil la nuit passée, & que je mourrois d'envie de dormir.

*Madem.* BONNE.

Il faut donc vous renvoyer bien vite, ma pauvre enfant.

*Lady* MARY.

Oh, vous m'avez éveillée avec toute les belles choses que vous avez dites, j'attendrai ces dames, & vous avez promis de ne nous renvoyer qu'à huit heures.

*Madem.* BONNE.

Et bien en attendant, *Lady Spirituelle* nous en a quelque chose de *Cyrus*.

*Lady* SPIRITUELLE.

*Mandane* quitta bientôt la cour d'*Astiage* pour revenir en Perse, mais *Cyrus* lui demanda permission de rester encore en Médie. Ce n'étoit pas pour faire bonne chère & se divertir au moins, il ne se soucioit guère de tout cela. Voici quelle en étoit la raison.

La Perse est un païs rempli de montagnes ; or dans les montagnes une armée d'hommes à cheval ne peut pas combattre aisément : Ainsi les Perses n'avoient que de l'infanterie dans leurs armées, & ne se soucioient guère de savoir combattre à cheval. Ce fut pour apprendre cette science que *Cyrus* demanda permission de rester en Médie. Ce fut là qu'il fut à la guerre pour la première fois ; elle ne fut pas longue, car le roi d'Amenie qui étoit l'ennemi d'*Astiage* ayant été battu, il promit de payer un tribut & obtint la paix à cette condition.

*Cyrus* ayant appris à monter à cheval, revint en Perse & entra dans la seconde école. Ses compagnons pensoient qu'il auroit bien de la peine à vivre comme eux dans la pauvreté & l'obéissance, après avoir vécu plusieurs années dans le faste & dans l'indépendance ; ils se trompèrent, & *Cyrus* fut le premier à leur donner l'exemple de toutes sortes de vertus.



Cependant *Astiage* mourut, & laissa le royaume de Médie à son fils *Ciaxare* qui étoit oncle de *Cyrus*, & qui n'avoit que peu d'années plus que lui. Les rois de Babylone & de Lydie crurent cette occasion favorable pour s'emparer du royaume de Médie, & déclarèrent la guerre à *Ciaxare*. Ce jeune roi demanda du secours à *Cambyse* son beau frère, & *Cambyse* lui envoya une armée dont il donna le commandement à *Cyrus* malgré sa jeunesse.

Avant de partir *Cambyse* demanda à son fils comment il feroit pour se faire respecter & obéir par les officiers & les soldats. *Cyrus* lui répondit : je récompenserai ceux qui feront leur devoir, & je punirai ceux qui y manqueront. C'est là un bon moyen, dit *Cambyse*, mais il y en a un bien plus court. Tous ceux à qui vous commanderez vous obéiront promptement, & vous respecteront beaucoup, si vous pouvez leur persuader que vous êtes plus habile qu'eux.

Mais mon père, dit *Cyrus* : comment voulez vous que je réussisse à leur persuader cela. Il n'y a rien de plus facile, reprit *Cambyse* : devenez effectivement plus habile qu'eux. Vous y parviendrez si vous étudiez sans cesse les devoirs d'un général ; si vous vous plaisez à écouter les vieux officiers & à recevoir leurs conseils, & si vous ne négligez pas même l'avis d'un simple soldat.

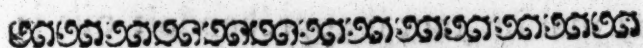
*Cyrus* suivit fidèlement les leçons de son père, il s'attacha aussi à gagner le cœur de ses soldats & à leur donner bon exemple, & cette conduite eut le succès qu'il s'en étoit promis.

### *Miss MOLLY.*

Voilà justement ce que dit mon histoire universelle. *Cyrus* étoit aimé de ses soldats, parce qu'il les aimoit. Il en étoit respecté parce qu'il étoit habile, & il étoit obéi, parce qu'il faisoit lui-même ce qu'il commandoit aux autres.

*Madem.* BONNE.

Cette réponse renferme le secret non seulement de devenir un bon général, mais aussi un bon maître, une bonne mère de famille, un bon roi même. Voulez vous vous faire aimer de vos soldats vous qui êtes un officier, de vos sujets vous qui êtes un roi, de vos enfans & de vos domestiques vous qui êtes à la tête d'une famille ? Aimés, & vous ferez aimés, c'est une récepte infailible. Voulez vous être respectés soyez plus habile & plus vertueux que les autres, le respect viendra tout seul. Voulez vous que vos inférieurs vous obéissent quand vous leur commanderez d'être doux, justes, craignant Dieu, attentifs à leurs devoirs ; qu'ils remarquent que vous ne leur commandez rien que vous ne fassiez vous-même. Adieu, Mesdames : la première fois nous finirons l'histoire de *Fidelia*.



XXIII. DIALOGUE.

*Madem. BONNE.*

**J**E vais vous raconter, Mesdames, la fin de l'histoire de *Fidelia*, ou plutôt elle va continuer de le faire elle même.

Je faisois les pitoyables raisonnemens dont j'ai parlé, & qui pourtant n'avoient rien d'absurde eu égard aux principes dans lesquels on m'avoit élevée, lorsque *George* qui avoit gagné une servante de la maison entra dans ma chambre, & il embrassoit mes genoux avant pour ainsi dire que je l'eusse apperçu. Je ne rappellerai point les discours qu'il me tint pour avancer ma défaite qui lui couta encore bien des combats ; il me fit consentir enfin à devenir aussi méprisable qu'il le souhaitoit, & craignoit mon repentir & mes remords ; il m'engagea à prendre un appartement dans



sa maison, tant il appréhendoit que je ne lui échappasse.

Me voici donc devenue la proie d'un nouveau genre de supplice que j'avois ignoré jusqu'alors. En vain mon séducteur s'efforçoit à me réconcilier avec l'infamie par ses caresses, ses louanges & ses profusions. Son bien étoit employé à me procurer des plaisirs que je ne pouvois goûter, & une magnificence qui aggravait ma honte en la rendant publique ; rien ne pouvoit me tranquiliser. En vain je me rappellois les argumens qui m'avoient autorisée à céder à ses poursuites ; ils faisoient à la vérité quelque impression sur mon esprit dont les lumières étoient obscurcies ; mais le *sens* de ma conscience (si je puis me servir de ce terme) n'étoit point émoussé. Mon orgueil & ma délicatesse suffisoient pour me tourmenter. Ce mot de délicatesse est assez mal employé en parlant d'une femme abandonnée au crime comme je l'étois ; il est vrai pourtant que j'en

avois conservé, non pas assez pour m'arracher à ma honte ; mais suffisamment pour en sentir toute l'horreur. Ces peines que je n'exprime que foiblement étoient déjà bien grandes, il m'en restoit pourtant de plus sensibles à essuyer.

L'amour que *George* avoit pour moi se soutint pendant huit mois, & c'étoit une espèce de dédommagement de mes peines. Comme je n'avois devant les yeux aucun objet qui pût attirer mon attention, aucun parent ou ami qui pût partager ma tendresse , tous les sentimens de mon cœur qui, naturellement étoit tendre, s'étoient concentrés en lui. Insensiblement son amour pour moi s'éteignit, & bientôt cette diminution devint si sensible qu'il ne me fut pas possible de me faire illusion sur son changement. Je devins donc la proie de la jalousie , du dépit & du désespoir. Cependant la crainte de le perdre tout-à fait, me donna la force d'étouffer mes soupirs en sa présence

pendant plusieurs mois ; mais ayant appris qu'il étoit prêt d'épouser une dame extrêmement riche, je résolus de le quitter. Je ne pû dans des circonstances si cruelles pour moi, me refuser la satisfaction de l'accabler des justes reproches qu'il méritoit, & il en fut si irrité qu'il oublia ce qu'il devoit à mon sexe ; non content de me traiter avec tout le mépris que je méritois, il ôsa me frapper d'une manière barbare. Je n'avois point été accoutumée à de pareils traitemens qui m'eussent été insupportables de la part de tout autre. Combien m'étoient-ils plus sensibles de la part d'un homme auquel j'avois tout sacrifié, & que je croyois avoir fixé pour jamais. Insensée ! qui ne réfléchissoit pas que l'amour ne peut pas continuer longtems quand on a perdu le droit d'être estimée, & que le dégoût d'un amant est le fruit inévitable de la foiblesse qu'on a pour lui.

Je tombai dans une telle fureur en me voyant meurtrie des mains de *George*, qu'après lui avoir jetté au visage tous les gages de mon crime, c'est-à-dire, tous les présens qu'il m'avoit faits ; je sortis de sa maison la rage dans le cœur. Je retournai à mon ancien logement où il ne me fut pas possible de me tranquiliser ; la scène que je venois d'essuyer me rappelloit d'une manière bien accablante, toutes les circonstances de mon crime, les suites humiliantes qu'il avoit eues, & qu'il auroit encore à mon égard ; je me trouvois si confondue que je n'osois lever les yeux sur les personnes qui m'avoient connue innocente. Tout à coup je conçus l'espoir de recouvrer quelque repos en m'éloignant des yeux des témoins de mon crime ; je me jettai dans une chaise de poste à deux heures du matin, & je commandai au postillon de marcher jusqu'à la nuit, lui laissant le choix du chemin.



Je passai tout ce jour dans une espèce d'insensibilité, & sans faire aucune réflexion sur le passé ni sur l'avenir. Le soir mon postillon voulut s'arrêter dans une ville & entrer dans une grande oberge, je le priai d'aller en un village qui n'étoit pas éloigné, & je descendis dans un mauvais cabaret sans avoir ni vue ni motif. Je m'enfermai dans une chambre & je passai la nuit sur une chaise toute habillée, j'en sortis à la pointe du jour aussi bien que du village.

Le hazard conduisit mes pas au bord d'une rivière ombragée de saules, que je suivis quelque tems sans savoir ce que je faisois. A la fin, la fraîcheur de l'air rappella mes sens, & avec eux ma raison, ma mémoire, ma situation & mon désespoir. Chaque circonstance de ma vie se peignit à mon imagination d'une manière accablante. Mais quelle fut ma frayeur au milieu de ces pensées désespérantes de retrouver l'amour au fond de mon cœur ? Mon perfide amant l'oc-

cupoit tout entier; & ce que je croyois l'horreur de mon crime, étoit le désespoir de n'être plus en état de le commettre. Cette disposition mettoit le siceau à ma misère, elle étoit à son comble, & je ne pouvois me flatter d'y trouver du remède.

Abatue par le poid de mon infortune, je tombai sur la terre sans avoir la force de me relever. Je levois machinalement les yeux & les mains vers le Ciel; hélas! ce n'étoit pas pour y chercher du secours, c'étoit au contraire pour le prendre à partie; murmurer contre Dieu, prononcer des blasphèmes. Je dis prononcer, car j'articulois mes pensées; & mes discours quoique sans suites, prouvoient l'excès de mon désespoir. Tout à coup je jette les yeux sur la rivière & je dis: qui m'empêche de terminer mes malheurs? la vie est devenue pour moi un fardeau insupportable, il faut m'en délivrer. Le moment de ma mort étant celui de

mon anéantissement, deviendra le commencement de mon repos.

Cette pensée me rendit ma tranquillité & assez de force pour me lever & courir vers la rivière dont je n'étois pas éloignée ; j'y touchois lorsque j'entendis pousser un grand cri assez proche de moi qui m'obligea de tourner la tête, & dans le même tems je me sentis saisie par un ecclésiastique qui avoit entendu mes plaintes, & connu mon dessein.

La honte que j'eus d'être vue dans un tel état, fut le premier sentiment que j'éprouvai. La reconnoissance le suivit bientôt. Cet homme me parla avec tant de douceur ; la pitié, la compassion, la bienveillance se peignirent avec tant de force sur son visage que mon cœur déchiré, s'ouvrit à un sentiment qui avoit quelque douceur : hélas ! depuis ma sortie de chez mon oncle c'étoit la seule personne en qui j'eusse découvert un sentiment d'intérêt réel à ce qui me touchoit.

Al  
actio  
Tou  
pas  
servé  
tend  
de v  
pas  
pern  
pos  
votre  
ma  
son :  
tre é  
peut  
conf  
seco  
pou  
C  
me  
offre  
mon  
péra  
se fi  
non  
les

Ah, Madame ! me dit-il, quelles actions de grâces ne dois-je pas au Tout-puissant pour avoir dirigé mes pas vers cet endroit. Je vous ai observée depuis quelque tems, j'ai entendu vos plaintes, vous accusez Dieu de vos peines ; toutefois il ne vous a pas encore abandonnée, puisqu'il a permis que je me sois trouvé à propos pour vous empêcher de perdre votre pauvre ame. Revenez à vous, ma chère dame, rappelez votre raison : quelque misérable que soit votre état ne perdez point courage, il peut changer sans doute ; & si mes conseils, mon amitié & mes foibles secours peuvent y contribuer, vous pouvez y compter sûrement.

Que la charité est séduisante, qu'on me passe ce terme. La sincérité des offres qui m'étoient faites, pénétra mon cœur. Je ne pû rejeter les espérances qui m'étoient offertes, & il se fit en moi un changement qui s'annonça par un déluge de larmes. Elles me mirent hors d'état de remoi-



gner ma reconnoissance à mon libérateur ; il entendit pourtant leur langage.

Ma chère dame, me dit-il, les plus grands malheurs vous ont sans doute réduite à la triste situation dans laquelle je vous ai trouvée ; mais si vous voulez me suivre, je vous montrerai que le bonheur & les souffrances ne sont pas incompatibles. En disant ces paroles, il me prit par la main, & je le suivis sans résistance. Nous entrâmes dans une pauvre maison où il me présenta à son épouse qui étoit couchée. C'étoit une femme entre deux âges, pâle, & extrêmement maigre, en sorte qu'il étoit aisé de voir qu'elle étoit malade. Cependant on eut pû croire en la voyant que sa maladie n'étoit point aiguë, & que c'étoit plutôt un état de langueur que de souffrance. La sérénité, la paix, la joye même paroissoient sur son visage, & annonçoient la tranquillité de son ame. La situation de la mienne n'étoit pas équivoque, le

désespoir étoit encore peint dans mes yeux, & mes larmes continuoient à couler avec abondance. Cette dame y mêla les siennes, & cette manière de me consoler fut plus efficace que celle qu'on employe ordinairement dans ces occasions. Elle m'exhorta ensuite à me calmer, & ce fut avec un ton de voix si doux, si touchant, si affectueux, qu'il ne me fut pas possible d'y résister. J'ai souvent entendu parler de la politesse ; c'est un art, dit-on, qu'il faut étudier : quiconque auroit vû cette femme eut changé de sentiment. Elevée loin du grand monde, elle en ignoroit les usages ; la source de sa politesse étoit dans la charité qui possédoit son cœur, & en vérité elle eut pû passer pour un modèle en ce genre. Il n'étoit pas possible que mon désespoir pût tenir contre de tels consolateurs ; je commençai à respirer, & après avoir pris quelque rafraichissement, j'eus la force de raconter mes tristes aventures.

Ma chère dame, me dit-elle, vos fautes sont la suite nécessaire de votre éducation ; aussi la bonté de Dieu y a-t-il eu égard, & vous a préparé un remède dans les excès mêmes où vous vous êtes livrée. Il ne falloit pas moins que les tristes aventures que vous avez subies pour vous découvrir la fausseté des principes de votre père. Il parloit juste lorsqu'il disoit que la vertu seule suffit au bonheur de l'homme, & que la pauvreté, les souffrances & les mépris des hommes ne peuvent alterer la paix d'une ame vertueuse ; mais ce n'est pas la vertu stoïcienne qui peut produire ces admirables effets, c'est celle qui a pour principe la connoissance & la pratique des vérités du christianisme. C'est celle qui connoissant son impuissance, se tourne à tout moment vers Dieu pour en obtenir un secours qu'il ne refuse jamais, & qui élève les plus foibles au dessus des peines de la vie. Permettez moi de vous en donner en ma personne un exem-

ple d'autant plus frappant, que ma vertu est des plus médiocres.

Il y a aujourd'hui dix jours que j'ai perdu mon fils unique, & c'est le huitième que je perds depuis trois ans. Ce dernier enfant a souffert depuis un an des maux bien propres à déchirer le cœur d'une mère tendre, & pour aggraver mes peines, je me suis vue souvent hors d'état de lui procurer les secours que demandoient sa situation & ses souffrances, quoique je m'épuisasse au travail des mains pour le soutenir, car mon mari quoique bon gentil homme n'a aucune fortune. La force du travail joint à la délicatesse de ma complexion & au manque des choses nécessaires, a corrompu mon sang. Je suis attaquée d'un cancer qui me dévore toute vive, & me fait sentir des douleurs au dessus de l'expression. Rien ne peut me sauver la vie ; il est vrai que je pourrais adoucir mes maux si j'avois le moyen de me procurer quelque secours, mais ma pauvreté m'en



empêche. En finissant ces mots, elle me découvrit son sein, & offrit à mes yeux un spectacle qui me glaça d'effroi. Comment pouvez vous supporter un tel supplice, lui dis-je ? Pourquoi ne cherchez vous pas à vous en garantir par une mort volontaire ? Comment se peut-il faire qu'au milieu de chagrins si insupportables, vous ayez pu conserver cette sérénité qui se remarque dans vos discours & sur votre visage ?

La source de ma tranquillité est dans ma foi, me répondit cette digne femme ; c'est elle qui nourrit dans mon cœur l'espérance qui produit une joye pure & douce ; elle en a banni la terreur, le dépit & le désespoir. N'allez pourtant pas croire que je trouve ces dispositions dans mon caractère ; je suis née foible, impatiente & sensible. Prenez & lisez, ajouta-t-elle, en me présentant les Saintes Ecritures : voilà le docteur qui m'a enseigné le grand art d'être heureuse. C'est là que j'ai appris qu'une

qu'  
tou  
sup  
que  
ma  
for  
div  
la r  
pèr  
geu  
réfu  
ma  
ma  
Trè  
pen  
pou  
qui  
des  
F  
cett  
feu  
elle  
visa  
Je  
cap  
dis  
T

qu'une gloire éternelle est la fin de toutes les souffrances de ceux qui les supportent avec résignation. C'est là que j'ai trouvé à qui je pouvois demander de la résignation & de la force. C'est par la lecture de ce livre divin que je me suis convaincue que la main qui me frappe, est celle d'un père qui connoit ce qui m'est avantageux, & qui est trop bon pour me le refuser. Oui, Madame, ma pauvreté, ma maladie, la perte de mes enfans, ma mort même, sont des bienfaits du Très-haut qui plein de bonté, récompense ma soumission à ses ordres, qui pourtant est son ouvrage, par une joye qui peut être goûtée, mais qui est au dessus de toute expression.

Pendant ce discours les yeux de cette femme s'étoient animés d'un feu divin ; cette joye intérieure dont elle parloit, s'étoit répandue sur son visage abattu, elle étoit éblouissante. Je résolus d'examiner une religion capable d'opérer de tels miracles ; je dis miracle & je ne crois pas le terme

trop fort. La résurrection d'un mort n'est pas plus au dessus des forces de la nature, qu'une telle joye dans un état si déplorable. Ces bonnes gens applaudirent à ma résolution & me pressèrent si affectueusement de rester chez eux en attendant que je fusse déterminée à quelque chose, que j'acceptai leurs offres ; & avec l'assistance de cet ecclésiastique j'étudiai l'écriture. D'abord je lui répétai les objections des Déistes que je n'avois que trop étudiées, & il y répondit avec une force qui ne me laissa pas le moindre doute, & qui me mit dans une disposition d'esprit propre à lire avec respect des écrits qui venoient de Dieu, comme l'examen que j'avois faite de leur divinité m'en avoit convaincue. Nous faisons avant nos lectures une prière ardente pour obtenir de Dieu par les mérites de Jésus Christ ce bon esprit qu'il a promis à ceux qui le demande en son nom. Le fruit de mes méditations sur l'écriture, fut la connoissance de mes erreurs

& une ferme résolution de ne rien épargner pour réparer le passé par une vie nouvelle.

Pendant mon séjour dans cette maison, je fus témoins de la mort de mon hôtesse. Qu'on ne me vante plus la fermeté des philosophes en pareil cas, je ne vois en eux qu'une tranquillité stupide, produite par l'ignorance des suites de la mort. Ici c'étoit de la joye, une espèce de ravissement, d'extase. Ce n'étoit point un sentiment douloureux qui se faisoit sentir à la vue de cette agonisante, c'étoit un mouvement d'envie, on eut souhaité d'être en sa place; en sorte que je ne pû m'empêcher de m'écrier: *O tombeau, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon.*

Aussi-tôt après je quittai mon généreux bienfaiteur qui me procura une place dans une famille du voisinage. Cet état de servitude qui d'abord me parut extrêmement mortifiant, s'adoucit bientôt par la diminution de mon orgueil, auquel seule,



ment il étoit insupportable. Le christianisme vainquit en peu de tems un ennemi qui avoit résisté à toutes les forces de la philosophie. En qualité de pénitente je devois me soumettre à tous les désagrémens de mon nouvel état ; mais bientôt comme chrétienne, je sentis que rien ne devoit m'humilier & me faire souffrir que le souvenir de mes crimes. Ce souvenir étoit la seule chose qui troubloit ma paix ; mais l'express commandement que me faisoit le Sauveur du monde d'espérer le pardon de la Divine Miséricorde, rappelloit le calme dans mon esprit. Je suis depuis plusieurs années dans cette situation heureuse, toujours pauvre, toujours contente, & toujours prête à quitter cette vie quand il plaira à Dieu de m'en retirer pour continuer & augmenter ma béatitude.

*Lady* LOUISE.

Mon Dieu que cette histoire est touchante, je n'ai pû retenir mes larmes en l'écoutant.

*Madem.* BONNE.

Rappelez vous, Mesdames, à quel sujet je vous l'ai racontée. Il s'agissoit qu'il n'y a point de vertu réelle & constante sans Christianisme. Je défie de trouver un Dèiste plus attaché à la vertu morale que *Fidelia*; cependant cet attachement ne pû tenir contre les circonstances fâcheuses où elle se trouva exposée, & contre la violence d'une passion. Si toutes les personnes qui pensent comme elle en matière de religion, vouloient nous faire leur histoire, nous connoîtrions clairement que leur vertu est de la fausse monnoye. Retenez bien ceci, Mesdames. Vous entrez, ou vous êtes prêtes d'entrer dans le monde où vous ne trouverez que trop de gens de cette espèce; vous entendrez des raille-

ries contre les ames simples qui se soumettent humblement à la parole de Dieu ; vous aurez les oreilles rabatue des mauvais raisonnemens des libertins à ce sujet, on vous excitera à lire des livres pernicioeux. Regardez ceux qui vous parleront ainsi, ou qui voudront vous prêter de tels livres comme des empoisonneurs, des pestes publiques ; ne craignez point de penser que ce sont de malhonnêtes gens, si leur cœur pouvoit vous être dévoilé, vous verriez que ce jugement n'est point trop rigoureux.

*Lady* LUCIE.

*Fidelia* dit qu'elle se convainquit par la raison de la divinité des Ecritures saintes, est-ce que cela est possible ? J'avois toujours cru qu'il n'y avoit que la foi qui pût nous engager à soumettre notre esprit à des choses si contraires à la raison.

*Madem.* BONNE.

Vous n'y pensez pas, ma chère ; avez vous oublié que Dieu est la sou-

veraine raison, que toutes ces œuvres sont infiniment sages & raisonnables ?

*Lady* LUCIE.

Je fais cela, ma Bonne, mais pourtant il y a bien des choses dans l'écriture qui sont contraires à ma raison. Par exemple, je ne puis concevoir la nécessité de l'incarnation ; Dieu ne pouvoit-il pas sans envoyer son Fils sur la terre se réconcilier avec les hommes ? On croit ces choses par la foi, je le répète, mais c'est tout.

*Madem.* BONNE.

Je pourrois répondre directement à votre question par rapport au mystère de l'incarnation ; mais il n'en est pas tems & cela viendra une autre fois. Je veux parler en général de toutes les vérités contenues dans la Sainte Ecriture. Vous dites qu'elles sont contraire à la raison, & vous dites mal, mais il est vrai qu'il y a bien des choses incompréhensibles à la rai-



fon. Dites moi, ma chère, y a-t-il rien qui paroisse plus ridicule au premier coup d'œil que de penser que de l'autre côté de la terre, précisément vis-à-vis de la place que vous occupez, il y a des hommes dont les pieds toucheroient à vos pieds si vous pouviez percer la terre & arriver jusques là ?

*Lady* LUCIE.

Cela me paroissoit absurde avant qu'on me l'eut expliqué, à présent cela me paroît tout naturel.

*Madem.* BONNE.

Mais avant cette explication, pouviez vous croire qu'il y eut une Amérique, ou comme l'on parle communément, des Antipodes ?

*Lady* LUCIE.

Je le croyois sans examen, parce que je ne pouvois me persuader que tant de voyageurs se fussent accordez pour me tromper.

*Madem.* BONNE.

Vous aviez donc une bonne raison pour croire qu'il y eut des Antipodes. Et dites moi, je vous prie, si vous trouviez une personne qui ne fût jamais sortie de l'Angleterre, & qui vous soutint que cette île comprend le monde entier, qu'il n'y a que la mer au de-là, & que tous ceux qui reviennent de quelque voyage sont des imposteurs qui cherchent à vous tromper par des fictions ; que lui diriez vous ?

*Lady* LUCIE.

Qu'elle est folle, & que s'il ne fa-  
loit croire que ce qu'on auroit vû, on  
croiroit bien peu de chose.

*Madem.* BONNE.

Et si je vous disois qu'il y a dans  
une tasse de vinaigre qui vous paroît  
bien clair, une grande quantité de  
vers, & même de petits serpens.

son. Dites moi, ma chère, y a-t-il rien qui paroisse plus ridicule au premier coup d'œil que de penser que de l'autre côté de la terre, précisément vis-à-vis de la place que vous occupez, il y a des hommes dont les pieds toucheroient à vos pieds si vous pouviez percer la terre & arriver jusques là ?

*Lady* LUCIE.

Cela me paroissoit absurde avant qu'on me l'eut expliqué, à présent cela me paroît tout naturel.

*Madem.* BONNE.

Mais avant cette explication, pouviez vous croire qu'il y eût une Amérique, ou comme l'on parle communément, des Antipodes ?

*Lady* LUCIE.

Je le croyois sans examen, parce que je ne pouvois me persuader que tant de voyageurs se fussent accordez pour me tromper.

*Madem. BONNE.*

Vous aviez donc une bonne raison pour croire qu'il y eut des Antipodes. Et dites moi, je vous prie, si vous trouviez une personne qui ne fût jamais sortie de l'Angleterre, & qui vous soutint que cette île comprend le monde entier, qu'il n'y a que la mer au de-là, & que tous ceux qui reviennent de quelque voyage sont des imposteurs qui cherchent à vous tromper par des fictions ; que lui diriez vous ?

*Lady LUCIE.*

Qu'elle est folle, & que s'il ne fa-  
loit croire que ce qu'on auroit vû, on  
croiroit bien peu de chose.

*Madem. BONNE.*

Et si je vous disois qu'il y a dans  
une tasse de vinaigre qui vous paroît  
bien clair, une grande quantité de  
vers, & même de petits serpens.



*Lady* LUCIE.

Je vous demande pardon, ma Bonne, j'y regarderois de bien près & si je n'y voyois rien, je prendrois la liberté de douter au moins de ce que vous m'auriez dit.

*Madem.* BONNE.

Il est aisé d'en faire l'expérience. J'ai du vinaigre blanc dans ce cabinet, je vais en mettre dans une tasse à café, . . . regardez bien.

*Lady* LUCIE.

J'ai beau regarder, il n'y a rien que quelques ordures imperceptibles. Quelques grains de poussière que j'apperçois à peine, tant ils sont petits. Il n'est pas possible de supposer des vers plus petits que ces grains de poussière, s'il y en avoit je les appercevroient; je ne les vois pas, donc il n'y en a point.

*Madem. BONNE.*

Je vois *Lady Sensée* qui sourit de votre *donc*, je lui laisse le soin de vous dire pourquoi elle sourit ?

*Lady SENSE'E.*

Pardonnez moi, ma chère *Lady Lucie*, je ne suis pas assez vaine pour croire avoir plus de lumière que vous; mais il y a si longtems que ma Bonne m'instruit qu'il n'est pas surprenant que je me sois apperçue de votre erreur. Votre *donc* pose sur un principe faux, ou plutôt il en est la conséquence ; vous en pourriez dire cent de cette espèce sans rien prouver comme il faut. Vous n'êtes pas fâchée au moins.

*Lady LUCIE.*

Pardonnez moi, chère amie ; je suis vraiment fâchée de ce que vous craignez de m'avoir offensée. Je ne suis pas assez stupide pour cela ; je cherche à m'instruire, & on peut le

faire hardiment, surtout quand on si prend avec autant de politesse & de ménagement que vous l'avez fait. Ayez donc la bonté de me montrer la fausseté de mon principe ?

*Lady* SENSE'E.

C'est que vous avez supposé qu'il ne pouvoit y avoir aucun animal plus petit que ces grains de poussière. Si ma Bonne veut nous prêter son microscope, vous verrez des animaux auprès desquels ce grain de poussière paroitra une montagne, & j'ai oui dire à des savans qu'il y a des animaux beaucoup plus petits encore que les verres les plus parfaits ne peuvent faire appercevoir.

*Madem.* B O N N E.

Voilà mon microscope, Mesdames, regardez à présent dans la tasse.

*Lady* L U C I E.

Miséricorde ! Voilà une fourmilière d'animaux de toutes sortes de formes. Je me rends, ma Bonne, c'étoit la fau-

te de mes yeux si je ne voyois pas tout cela. Ils ne sont pas assez perçants.

*Madem.* BONNE.

Et c'est la faute des yeux de votre raison, si elle ne comprend pas les choses qui vous paroissent incompréhensibles dans les Saintes Ecritures, elle est trop foible pour cela.

*Lady* LOUISE.

Ma Bonne, je cherche à m'instruire aussi bien que *Lady Lucie*, ainsi ayez la patience d'écouter une question qui est bien impertinente. Puisque Dieu vouloit que je crusse les mystères renfermés dans la Sainte Ecriture, pourquoi ne m'a-t-il pas donné une raison assez éclairée pour cela, ce présent ne lui auroit pas coûté plus que l'autre? Cette raison qu'il m'a donnée, me devient inutile dans les choses qui sont de la dernière conséquence pour moi, & elle est si foible qu'elle ne peut me servir au plus qu'à découvrir des bagatelles qui ne m'importent guère.



*Madem.* BONNE.

La raison doit vous servir à croire ces choses incompréhensibles sans les concevoir. Ecoutez moi bien attentivement, Mesdames.

Il ne peut y avoir de contradiction dans les œuvres de Dieu. Il nous a donné un entendement, & dès là, c'est une marque certaine qu'il veut que nous nous en servions pour régler notre foi & notre conduite. Il n'y a que deux façons d'être chrétienne & de croire les écritures. La première, c'est de soumettre son esprit, parce que nos pères ont soumis le leur sans examiner s'ils ont eu raison de le faire ; c'est là la façon commune, & qui multiplie le nombre des mauvais chétiens ou du moins des chrétiens foibles.

*Lady* SPIRITUELLE.

J'ai entendu dire cela bien des fois à des gens d'esprit : je suis

Chrétien parce que je suis né Chrétien, si j'étois né Turc, je resterois Turc, car un honnête homme ne doit pas changer de religion.

*Madem.* BONNE.

Ceux qui tiennent ce discours ne sont pas Chrétiens à Londres, non plus qu'ils ne feroient pas Turcs à Constantinople. Une telle foi n'honore point Dieu. Ces gens là ne sont d'aucune religion. Je le répète, Dieu ne nous a donné la raison que pour nous en servir. Dites moi, Lady *Lucie*, pourquoi vous ai-je prié de ne me jamais croire sur ma parole, ni moi ni les autres ?

*Lady* LUCIE.

Parce que vous nous avez fait remarquer que tous les hommes peuvent se tromper où chercher à nous tromper, & qu'ainsi il est raisonnable d'examiner ce qu'ils nous disent.

*Madem.* BONNE.

Fort bien, mais si vous étiez sûre que je ne pusse me tromper ni vous tromper, seroit-il nécessaire d'examiner ce que je vous dirois ?

*Lady* LUCIE.

Non assurément, la raison m'enseigneroit à vous croire au premier mot, & je cesserois d'agir en créature raisonnable, si j'avois besoin d'examen pour cela.

*Madem.* BONNE.

Et bien, Mesdames, pour savoir si la raison nous permet d'être chrétienne, si vous devez croire aveuglement tout ce qui est contenu dans les Saintes Ecritures, il n'y a qu'une chose à examiner qui est celle-ci. Puis je me convaincre par ma raison que c'est Dieu qui a dicté ce qui est contenu dans ces livres ? Si ma raison peut me donner cette preuve, elle

m'enseignera en même tems que je ne suis plus en droit d'examiner ce que Dieu m'ordonne de croire, parceque je suis bien sûre qu'il ne peut se tromper, ni me tromper. Voilà, Mesdames, la seconde façon d'être chrétienne, & ce fut celle là que choisit *Fidelia*. Sa foi étoit aveugle, c'est-à dire, qu'elle croyoit les mystères sans les comprendre ; mais les motifs de sa foi étoient raisonnables, car ils étoient fondés sur l'examen qu'elle avoit fait de la divinité des Ecritures.

*Lady* LOUISE.

Que j'aurois de satisfaction si j'étois en état de faire le même examen !

*Madem.* BONNE.

Nous le ferons ensemble quand nous répéterons l'histoire du Nouveau Testament, c'est-à-dire, la vie de Jésus-Christ. Il n'y a rien dans le monde de plus capable de nous



attacher sincèrement au Christianisme. Un chrétien dont la foi n'est pas fondée sur la raison, ne mérite pas de porter ce nom. D'ailleurs rien de plus aisé que de faire la preuve que j'exige ; il ne faut que lire la Sainte Ecriture avec quelque attention. Revenons à l'histoire de *Fidelia*, & aux sentimens qu'elle fait naître chez nous.

*Miss* FRIVOLE.

Pour moi, je suis d'une si grande colère contre *George* que je l'étranglerois si je le pouvois. Qu'elle indignité de battre cette pauvre fille !

*Madem.* BONNE.

Il est vrai que c'est une chose infâme ; mais, Madame, les hommes se croient autorisés à tout vis-à-vis d'une femme qui s'est deshonorée ; les hommes surtout du caractère de *George*.

*Lady SPIRITUELLE.*

J'en ai été la dupe, & dans le commencement j'aurois juré qu'il étoit le plus honnête homme du monde.

*Madem. BONNE.*

Pouviez vous penser comme cela, ma chère ? tout homme qui cherche à détourner une femme de son devoir, est un fourbe auquel il ne faut non plus se fier qu'à un voleur. Dites moi, ma chère, qu'elle est la chose du monde la plus précieuse, des biens, de la vie même, ou de la grace de Dieu & d'une bonne réputation ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Assurément, ma Bonne, ce sont ces deux dernières choses, & je conçois fort bien que celui qui voudroit me les faire perdre, seroit plus méchant qu'un autre qui vou-

droit me prendre mon argent ou même m'ôter la vie.

*Miss* Z I N A.

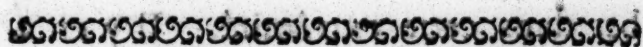
Pour moi, j'ai été véritablement touchée de la constance & de la charité de cette pauvre dame qui avoit un cancer. Combien de pauvres personnes sont tombées dans le désespoir & se sont perdues, faute d'avoir de pareils consolateurs.

*Madem.* B O N N E.

Vous avez raison, ma chère ; mais je vous le répète : ce n'est point à votre âge, qu'on doit entreprendre de tels actes de charité, ils seroient dangereux. Il viendra un tems, où vous pourrez à cet égard suivre les mouvemens de votre zèle ; en attendant, lorsque vous serez en situation de disposer de quelque argent, souvenez vous qu'une des plus grandes charités que vous puissiez faire, est d'empêcher de pauvres filles de tom-

ber dans cette extrémité. Il y en a plusieurs qui ne sachant aucune profession & n'ayant pas de quoi vivre, sont exposées à la même tentation de *Fidelia*. Hélas ! une petite somme suffiroit pour leur faire apprendre à travailler. Qu'elle joye n'auriez vous pas, si vous pouviez vous dire à vous même : voilà une honnête personne qui gagne sa vie en travaillant ; peut-être doit-elle la conservation de sa vertu au petit secours que je lui ai donné. Je connois un négociant qui depuis six mois a trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre de cette espèce ; les parens de la fille qu'il avoit sauvée, lui écrivirent l'autre semaine pour le remercier, & lui dirent qu'elle se comportoit avec beaucoup de sagesse. Ce pauvre homme pleûroit de joye en lisant cette lettre, & n'avoit garde de regretter quelques guinées qu'il lui en avoit coûté. Adieu, Mesdames, nous nous reverrons tantôt.





## XXIV. DIALOGUE.

*Madem. BONNE.*

**M**Is *Molly*, dites nous le commencement de l'histoire d'*Esther*.

*Miss MOLLY.*

Il y avoit un roi d'Assirie qui se nommoit *Assuerus*, & sa femme se nommoit *Vastby*. Un jour que le roi donnoit à souper à tous les grands de sa Cour, il fit prier la reine de descendre dans la salle du festin. Elle le refusa parce que cela étoit contre la coutume du païs. Aussi-tôt le roi se mit dans une grande colère, & tous les seigneurs lui dirent : Sire, si vous ne punissez pas la reine, nos femmes suivront son mauvais exemple, & aucune ne voudra plus nous obéir. Le roi chassa donc son épouse; mais comme il avoit peine à l'oublier, on chercha de tous les côtés les plus belles

filles  
qu'  
elle  
I  
tifs  
eux  
qui  
voi  
nié  
me  
non  
fent  
cha  
pein  
pag  
Voi  
elle  
ma  
gra  
Jér  
von  
avo  
été  
Am  
me.

filles, & on les présenta au roi afin qu'il pût choisir une femme parmi elles.

Dans ce tems les Juifs étoient captifs en ce païs, & il y avoit parmi eux un homme nommé *Mardochée* qui craignoit le Seigneur, & observoit fidèlement sa loi. Il avoit une nièce nommée *Esther* qui étoit extrêmement belle, & qui fut mise au nombre des filles qu'on devoit présenter au roi. Ce prince fut si enchanté en la voyant qu'il dédaigna à peine de jeter ses yeux sur ses compagnes, & la choisit pour sa reine. Voilà donc *Esther* sur le trône; mais elle ne se laissa point éblouir par la magnificence; elle soupiroit dans sa grandeur en pensant que le temple de Jérusalem étoit détruit; car nous avons vu que les ordres que *Cyrus* avoit donnés pour cela n'avoient point été exécutés.

*Assuerus* avoit un favori nommé *Aman* qui étoit un très méchant homme. Il avoit toutes sortes de mauvai-

ses qualités, l'orgueil étoit surtout sa passion dominante. *Assuerus* qui avoit pour lui une complaisance aveugle, fit publier un édit par lequel il étoit ordonné à tous ses sujets de se prosterner devant *Aman*. Tout le monde obéit à cet ordre excepté le seul *Mardochée*, parce qu'il ne vouloit se prosterner que devant Dieu. Il se tenoit à la porte du palais revêtu d'un sac & couvert de cendre, & quand *Aman* passoit il se tenoit debout. Le favori qui ne savoit pas que *Mardochée* étoit oncle de la reine, conçut une grande rage contre lui, & devint tout mélancolique ; sa femme & ses amis lui ayant demandé la cause de sa tristesse, il leur répondit que c'étoit le refus que faisoit *Mardochée* de se prosterner devant lui. Vous n'y pensez pas, lui dirent ses amis ; toute l'Assirie s'abaisse devant vous, devez vous vous embarrasser du mépris d'un seul homme ? Apprenez, leur dit *Aman*, que je suis moins flatté de tous les honneurs qu'on

qu'o  
pris  
serai  
ne l'

V  
cœur  
qui  
sion  
suffi  
certe  
dans  
il y  
peut  
à m  
poss  
Con

Ma  
Pou  
& f  
mis

7

qu'on me rend, que piqué des mépris de ce seul homme, & que je ne serai jamais content à moins que je ne l'aye fait périr.

*Madem.* BONNE.

Voilà une image bien sensible du cœur de l'ambitieux, & de tous ceux qui se laissent gouverner par une passion violente. La moindre bagatelle suffit pour troubler leur bonheur, & cette bagatelle se rencontre toujours dans leur chemin. Je vous le disois il y a quelque tems, Mesdames : on peut parvenir avec la grace de Dieu à modérer ses desirs; mais il n'est pas possible de les satisfaire pleinement. Continuez, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

*Aman* ne pouvant pardonner à *Mardochée*, résolut donc de le pendre. Pour cela, il se leva de grand matin & fut chez le roi pour demander permission de faire pendre ce Juif; &



comme la porte du roi étoit encore fermée, il fut obligé d'attendre dans l'anti-chambre.

Il y avoit eu quelque tems auparavant une conspiration contre la vie du roi, *Mardochée* l'avoit découverte, mais comme on oublie facilement les bonnes actions d'un homme quand il n'a pas de protecteur à la Cour, *Mardochée* n'avoit reçu aucune récompense de ce service. Il arriva par l'ordre de Dieu qu'il ne fut pas possible au roi de dormir cette nuit dans laquelle *Aman* avoit résolu de perdre l'oncle d'*Esther*. Comme *Assuerus* s'en-nuyoit dans son lit, il commanda à ses officiers de lui faire la lecture d'un grand livre dans lequel on écrivoit tous les jours les choses remarquables. Quand le lecteur vint à l'endroit de la conspiration, le roi l'interrompit pour lui demander si celui qui l'avoit découverte avoit été récompensé ? Non seigneur, lui répondit l'officier, & il est tout le jour à la porte de votre palais dans un état

très  
justi  
qu'  
ficie  
le r  
& lu  
N  
droi  
que  
pre  
leux  
ne  
pon  
I  
vot  
vot  
fur  
tou  
seig  
dun  
c'el  
veu  
Ass  
& l  
tu  
ten

très misérable. C'est une grande injustice, dit le roi ; voyez s'il y a quelqu'un dans mon anti-chambre. L'officier lui ayant dit qu'*Aman* y étoit, le roi commanda qu'on le fit entrer & lui dit :

Mon ami, que pense tu qu'il faudroit faire en faveur d'un homme auquel je voudrois donner une grande preuve de mon amitié. L'orgueilleux *Aman* pensa que cette question ne pouvoit regarder que lui, & il répondit au roi :

Il faudroit, seigneur, le revêtir de votre habit royal, & mettre sur sa tête votre diadème ; qu'en cet état, monté sur un cheval magnifique, il fit le tour de la ville, & que le plus grand seigneur du royaume après vous conduisît le cheval par la bride en criant : c'est ainsi que le roi traite celui qu'il veut honorer. Cela est fort bien, dit *Assuerus*. Prends le Juif *Mardochée* & l'habille comme tu l'as prescrit, & tu le conduiras par toute la ville, en tenant la bride de son cheval. Le su-

perbe *Aman* pensa tomber mort lorsqu'il entendit ces paroles ; mais il n'y avoit pas moyen de reculer sans s'exposer à la disgrâce du roi. Il sortit donc la rage dans le cœur, & servit lui-même au triomphe d'un homme dont il avoit juré la perte.

*Miss* BELOTTE.

Pour cela *Aman* fut bien attrapé ; je vous avoue, ma Bonne, que j'en fais bien aise ; il y a un grand plaisir quand on voit les gens qui sont si orgueilleux bien punis.

*Lady* LUCIE.

C'est ce que je vous représente tous les jours, Mesdames. Si cela fut arrivé à un honnête homme, vous en seriez fâchées. Tâchez d'intéresser tout le monde en votre faveur par des manières douces & polies. C'est à vous, *Lady Mary*.

## Lady MARY.

*Aman* outré de l'aventure qui lui étoit arrivée, résolut de perdre tous les Juifs afin d'envelopper *Mardochée* dans leur perte. Pour cela il fit au roi mille calomnies contre cette nation, & le roi qui ne voyoit que par ses yeux, crut aisément ce qu'il lui disoit, & résolut de faire massacrer dans un seul jour tous les Juifs qui étoient dans ces états. *Mardochée* ayant appris cet ordre cruel, vint trouver *Esther* & lui commanda de parler au roi pour l'engager à révoquer cet arrêt.

*Esther* lui répondit qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir exécuter ses ordres, mais que ceux qui entroient dans l'appartement du roi sans son ordre étant punis de mort, à moins qu'il ne les touchât de son sceptre, elle ne pouvoit s'exposer à ce danger. *Mardochée* lui répondit avec sévérité, qu'elle ne devoit pas craindre d'exposer sa vie pour sauver sa



nation ; que Dieu ne l'avoit placée dans ce haut rang que pour cette fin ; qu'il fauroit bien sans elle sauver son peuple, & qu'elle ne devoit pas espérer de se sauver du massacre général. *Esther* se retira dans son appartement après avoir promis d'obéir, & elle se prépara à paroître devant son époux par le jeûne & la prière. Ce fut dans cette occasion qu'elle dit à Dieu : *Seigneur, vous savez que j'ai regardé avec horreur la pompe & la magnificence qui m'environnent.*

Lorsqu'elle entra dans la chambre du roi, les yeux de ce prince parurent étincellans de colère, & *Esther* en fut si effrayée qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ses femmes. *Assuerus* frémit du danger où elle étoit, & descendant de son trône avec précipitation, il la toucha de son sceptre d'or & lui dit : rassurez vous, *Esther*, la loi n'est pas faite pour vous. La reine étant revenue de sa foiblesse conjura son époux de lui faire la grâce de souper chez elle, & d'amener

*Aman* à ce festin. Le favori fut fort content d'apprendre la faveur que lui faisoit la reine, & il n'eut garde de manquer à ce festin. Lors que le roi & le favori furent entrés, la reine se jeta à genoux, & lui demanda la vie & celle de sa nation. *Assuerus* ne comprenoit rien à ce discours, car il ignoroit que son épouse fut Juive. Le roi parut frappé de cette nouvelle, & étant entré dans le jardin, il s'y promena quelque tems fort rêveur. Pendant ce tems, *Aman* qui comprit le danger où il étoit, se jeta aux genoux d'*Esther*, & la conjuroit d'avoir pitié de lui. Le roi entra dans ce moment, & croyant qu'il insultoit son épouse, il entra dans une furieuse colère, & commanda qu'on le tirât de la salle pour le faire mourir. Alors un de ceux qui étoient présens dit au roi qu'*Aman* a fait élever une potence de quarante coudées pour y faire pendre *Mardochée*. *Assuerus* commanda qu'on y attachât *Aman*, ce qui fut exécuté.

*Lady SPIRITUELLE.*

Je ne conçois pas comment *Aman* pouvoit avoir l'effronterie de faire périr *Mardochée* après ce qui s'étoit passé ; ne devoit-il pas croire que le roi feroit fort en colère quand il apprendroit cela ?

*Madem. BONNE.*

Bon, ma chère, est-ce que les rois ont des yeux ; ils ne voyent que ce qu'il plaît à leurs favoris de leur montrer. Comme ils ne sont environnés que de vils esclaves, personne n'ose s'exposer à la colère de ces petits tyrans.

*Lady CHARLOTTE.*

Et celui qui avertit le roi de la potence qu'*Aman* avoit fait dresser, étoit-il son ennemi ?

*Madem. BONNE.*

C'étoit peut-être un homme qui une heure auparavant s'étoit prosterné

né devant lui, & lui avoit fait offre de service. Vous ne connoissez pas encore la Cour, Mesdames ; on y embrasse celui qu'on voudroit étrangler. Si un homme est dans la faveur, tout le monde l'enseigne ; tombe-t-il dans la disgrâce, chacun le fuit comme s'il avoit la peste, & ceux qui faisoient profession d'être de ses amis, croient êtres fort généreux s'ils ne lui font point de mal.

*Miss* CHAMPETRE.

Voilà un étrange país ; si j'étois obligée d'y vivre, je ne pourrois jamais m'accoutumer à trahir ainsi mes sentimens.

*Madem.* BONNE.

Je l'espère au moins, mais cela est beaucoup plus difficile que vous ne pensez. On y respire un air contagieux dont on a bien de la peine à se préserver. On le peut pourtant. La Cour à ses phénomènes en probité ; cess



*Lady SPIRITUELLE.*

Je ne conçois pas comment *Aman* pouvoit avoir l'effronterie de faire périr *Mardochée* après ce qui s'étoit passé ; ne devoit-il pas croire que le roi feroit fort en colere quand il apprendroit cela ?

*Madem. BONNE.*

Bon, ma chère, est-ce que les rois ont des yeux ; ils ne voyent que ce qu'il plaît à leurs favoris de leur montrer. Comme ils ne sont environnés que de vils esclaves, personne n'ose s'exposer à la colere de ces petits tyrans.

*Lady CHARLOTTE.*

Et celui qui avertit le roi de la potence qu'*Aman* avoit fait dresser, étoit-il son ennemi ?

*Madem. BONNE.*

C'étoit peut-être un homme qui une heure auparavant s'étoit prosterné.

né devant lui, & lui avoit fait offre de service. Vous ne connoissez pas encore la Cour, Mesdames; on y embrasse celui qu'on voudroit étrangler. Si un homme est dans la faveur, tout le monde l'enseigne; tombe-t-il dans la disgrâce, chacun le fuit comme s'il avoit la peste, & ceux qui faisoient profession d'être de ses amis, croient êtres fort généreux s'ils ne lui font point de mal.

*Miss* CHAMPETRE.

Voilà un étrange país; si j'étois obligée d'y vivre, je ne pourrois jamais m'accoutumer à trahir ainsi mes sentimens.

*Madem.* BONNE.

Je l'espère au moins, mais cela est beaucoup plus difficile que vous ne pensez. On y respire un air contagieux dont on a bien de la peine à se préserver. On le peut pourtant. La Cour à ses phénomènes en probité; cess

gens là plaissent moins que les autres, mais à coup sûr, ils sont beaucoup plus estimés.

*Lady* MARY.

Qu'est-ce qu'un phénomène, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

C'est une chose extraordinaire. Une éclipse, une comette, l'électricité, enfin tout ce qui paroît sortir des loix ordinaires de la nature.

*Lady* MARY.

Je suis tout aussi savante qu'auparavant. Je connois les éclipses, mais je n'ai jamais entendu parler des comettes & de l'électricité.

*Madem.* BONNE.

En vérité, ma chère, je ne sais si je pourrai vous en donner une définition bien exacte. Je fais ce que c'est qu'une comette, mais pas assez pour vous

l'expliquer clairement. Faites moi crédit de cette explication jusqu'à demain, & je vous dirai tout ce que j'en aurai appris.

*Lady SPIRITUELLE.*

J'admire une chose, ma Bonne, & je veux en profiter. Quand j'ai la plus petite idée d'une chose & qu'on en parle devant moi, j'en raisonne hardiment comme si j'étois bien habile, surtout si je suis avec des personnes que je crois plus ignorantes que moi ; j'ai une grande répugnance à convenir que je ne fais pas les choses sur lesquelles on m'interroge, & vous qui êtes dix mille fois plus habile que moi, vous dites bonnement : Je ne fais pas cela, je le fais imparfaitement. Comment avez vous fait pour n'avoir plus du tout de vanité ? car je me persuade que c'est la vanité qui me fait parler de tout, bien ou mal.



*Madem.* BONNE.

Cela signifie au contraire, que j'ai beaucoup plus de vanité que vous. Il n'y a rien, ce me semble, de plus mortifiant pour l'amour-propre que d'entendre dire : cette personne n'a point de jugement ; elle veut parler de tout, & la moitié du tems elle ne fait ce qu'elle dit. Je fais qu'on ne parlera pas ainsi devant moi, mais on le pensera, & c'est toujours la même chose. Ainsi votre babil & mon silence ont tous deux la même cause. La vanité & l'amour-propre ; & en l'examinant bien on peut dire que mon orgueil est plus sérieux & plus grand que le votre. D'ailleurs, ma chère, il y a de deux sortes de sciences, & par conséquent de deux sortes d'ignorances. La première est celle qui comprend les choses nécessaires & convenables à notre état. Il est très-honteux d'ignorer les sciences qui y ont rapport. Les autres sciences sont seulement des sciences d'agrément.

qu'il est fort avantageux de posséder, mais qu'il n'est pas honteux d'ignorer. Si cela étoit en mon pouvoir je saurois toute les langues, je n'ignore-rois aucune des parties des mathéma-tiques ; cependant je n'ai pas de honte de ne pas savoir l'Hébreux, ni l'Astronomie, ni quantité d'autres belles choses que je ne saurai jamais ; au lieu que je mourrois de honte si je ne savois pas lire & écrire, parce qu'il est supposé qu'on m'a donné des maîtres pour apprendre ces choses qui convenoient à mon état, & que si je les ignore, c'est que je suis une paresseuse qui ai négligé de m'appliquer quand j'étois jeune.

Il y a quelque tems qu'un officier déjà d'un certain âge demanda dans une compagnie : Monsieur, quand on veut aller en Angleterre par terre, ne faut-il pas passer par la Hollande ? Ce vieux ignorant ne savoit pas que l'Angleterre est une île. On se moqua de lui & avec raison, parce que la Geographie fait une science abso-

lument nécessaire à un officier, & qu'il n'est pas en situation de bien remplir les devoirs de son état, s'il l'ignore.

*Lady* SINCÈRE.

Je vous prie, ma Bonne, dites nous quelles sont les sciences qu'il est honteux à une fille de qualité d'ignorer ?

*Madem.* BONNE.

La demande est d'une fille de bon sens, & je vais y répondre. Elle doit premièrement savoir très bien lire, & écrire nettement & correctement ; c'est-à-dire, que son écriture soit lisible & bien orthographiée. Il n'y a rien de plus ignoble que d'ignorer ces deux choses. Il vint dans une ville où j'étois une dame qui se disoit de grande qualité ; tout le monde le crut, & il n'y eut que moi qui soutint qu'elle étoit une personne du commun. Au bout de quelque tems, on découvrit que je ne m'étois pas trompée. Savez vous comment je connus

qu'elle n'étoit pas de qualité ? C'est qu'elle lisoit fort mal, & qu'elle savoit à peine signer son nom. Il est arrivé plusieurs fois au contraire, qu'on s'est obstiné à me croire d'une grande qualité dans les endroits où je n'étois pas connue. J'avois beau dire qu'on se trompoit, on ne vouloit pas me croire parce qu'on disoit que j'avois trop d'éducation pour une fille du commun.

*Miss* BELOTTE.

Est-ce que vous n'êtes pas de qualité, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Non en vérité, ma chère. Je suis née bourgeoise, c'est-à-dire, fille d'un marchand, non pas d'un de ces marchands tels qu'on les voit à Londres, qui ont des carrosses & qui sont regardés comme des seigneurs ; mais d'un marchand qui avoit une boutique ; il est vrai qu'il étoit à son aise, & c'est



ce qui lui a donné le moyen de me faire avoir une bonne éducation.

*Lady* LUCIE.

Voilà la première fois que je trouve une personne venue de loin, qui avoue qu'elle n'est pas de qualité. J'ai eu plusieurs gouvernantes qui avoient chacune une histoire toute prête pour prouver qu'elles descendoient d'une grande maison, & si j'en juge par leur ignorance, elles devoient être bien roturières.

*Madem.* BONNE.

Je vous répéterai ici ce que j'ai déjà dit plusieurs fois. La noblesse est un avantage, parce qu'on suppose qu'elle a été le prix des belles actions, je ne donnerois pas un fol de celle qui a une autre origine ; mais quoique je respecte beaucoup cette première noblesse, ce n'est qu'à condition que les sentimens & les vertus des ayeux, aient passé en héritage à

leurs descendans aussi bien que leurs titres. D'ailleurs, quelque vénération qu'on doive aux familles anciennes, je suis du sentiment qu'il est bien glorieux d'être le premier noble de sa famille, & si on ne parvient point à le devenir, de mériter au moins de l'être. Continuons à examiner ce qu'une fille de qualité doit nécessairement savoir.

Elle doit savoir sa langue par principes afin de la parler comme il faut. Elle doit apprendre à se présenter de bonne grace dans une compagnie, à saluer comme il faut, & pour cela elle a besoin de prendre pendant quelque tems un maître à danser. Elle doit savoir la Géographie, & avoir au moins une idée générale de l'histoire, savoir dicter une lettre. Voilà les sciences que je ne pardonne pas à une fille de qualité d'ignorer. J'ajoute la langue Françoisé qui est absolument nécessaire depuis qu'elle est devenue la langue de toutes les Cours. Je vois tous les jours des dames d'un

certain âge, mortifiées de ne la pas savoir, parce qu'elles se trouvent dans la nécessité de voir des étrangers de toutes nations, qui parlent François.

Outre les sciences dont je viens de parler, il en est d'autres dont je conseille l'étude aux jeunes dames, comme la musique, le dessein, & les petits ouvrages des mains. Elles ne peuvent prendre trop de précaution contre l'ennui & l'oisiveté qui produisent la plus grande partie de leurs fautes.

Remarquez, Mesdames, que je ne parle que des sciences d'agrément & de convenance. Il en est d'autres bien plus essentielles. Comme chrétienne on doit étudier sa religion à fond, la savoir par principes ; comme destinée à être mère de famille, elles doivent apprendre l'économie, la manière de régler une maison, d'élever leurs enfans.

*Lady LOUISE, en riant.*

Vous avez oublié une science très nécessaire aux dames, puisqu'il s'agit d'une chose où elle employent une partie de leur vie, c'est la science des cartes; faute de s'en être instruites, elles perdent leur argent.

*Madem. BONNE.*

Il est vrai que l'article est important; mais je ne conseille pourtant pas aux jeunes dames que j'aime, d'employer bien du tems à cette étude.

*Miss FRIVOLE.*

Je vous avoue, ma Bonne, que j'aime le jeu à la folie, & que j'aurois bien de la peine à me priver d'un amusement si général: il est donc nécessaire que j'apprenne à jouer; si je ne le savois pas, je perdrois tout mon argent, comme dit fort bien *Lady Louise.*



*Madem.* BONNE.

Je vais vous faire ma confession, ma chère; j'ai la foiblesse d'aimer beaucoup le jeu, & il m'a rendu souvent de bons services quand j'étois dans une société de sots. J'ai joué toute ma vie quelques heures par jour, je ne me suis jamais appliquée à jouer comme il faut; cependant je gagerois bien de n'avoir pas perdu deux guinées depuis que je suis au monde.

*Lady* LOUISE.

Vous gagnez donc toutes les fois que vous jouez.

*Madem.* BONNE.

Si cela étoit je ne jouerois jamais, cela m'ennuyeroit à mourir.

*Lady* LOUISE.

Voilà ce que je ne comprends pas; quand je joue, je suis charmée de ga-

gner, & je ne saurois m'empêcher d'avoir un mouvement de mauvaise humeur quand je perds sans cesse.

*Madem. BONNE.*

Tout le monde est comme vous, ma chère; quand on ne joueroit que des épingles, on est piqué de perdre toujours. Or je vous demande: Si nous jouions ensemble, & que je gagnasse tous les coups, vous seriez donc de mauvaise humeur?

*Lady LOUISE.*

Affurément, mais vous qui gagnez, vous auriez occasion d'être de bonne humeur.

*Madem. BONNE.*

Vous ne me croyez guère d'humanité, ma chère: quoi, vous pensez que je pourrois prendre plaisir à une chose qui chagrinerait les autres; il y auroit à cela une grande barbarie. Quand nous ne jouions que des

épingles, je ne devrois pas souhaiter d'être contente à vos dépens.

*Lady* LOUISE.

Voilà une réflexion que je n'avois jamais faite. Le jeu rend véritablement barbare, puisqu'on n'y a de plaisir, qu'à proportion que les autres ont du chagrin, cela suffiroit seul pour m'en dégouter. Mais vous qui aviez fait cette réflexion, ma Bonne, comment avez vous pu continuer à aimer le jeu ?

*Madem.* BONNE.

Avant de vous répondre là dessus, faisons encore quelques remarques. Nous avons supposé que nous ne jouions que des épingles, & dans ce cas, c'est l'orgueil qui nous met de mauvaise humeur lorsque nous perdons; mais supposons présentement ce qui est très ordinaire, que nous jouons de grosses sommes, où du moins des sommes capables de nous incommo-

der si nous perdions tous les jours ; n'est-il pas vrai que la mauvaise humeur seroit fondée ?

*Lady* VIOLENTE.

Quand on ne fait pas perdre sans se fâcher, il n'y a qu'à ne jouer jamais ; cela n'est pas si difficile. Si je joue malheureusement quand je serai grande, je vous jure que je ne toucherais jamais les cartes, car alors, le jeu au lieu de m'amuser, me feroit faire bien du mauvais sang.

*Miss* SOPHIE.

Mais, Madame, on ne joue jamais que dans l'espérance de gagner.

*Madem.* BONNE.

Ecoutez moi bien, Mesdames. Il est certain que celles qui jouent un jeu considérable, commettent un grand nombre de fautes que je vais vous détailler. Cela est de la der-



nière conséquence, aujourd'hui que la fureur du jeu est universelle.

Quand on s'assoit à une table de jeu, c'est par l'espoir de gagner, où seulement par complaisance pour les autres. Si c'est par le premier motif, il y a de la barbarie, puisqu'on se propose de s'amuser de la douleur des autres, & non seulement de leur douleur, mais encore de leur mauvaise situation. Cette femme que vous venez de dépouiller avec tant de satisfaction, avoit peut-être besoin de l'argent qu'elle vient de perdre pour payer de malheureux ouvriers qui attendent après cet argent pour vivre. Vous la mettez hors d'état de se procurer mille petites commodités dont la privation lui causera beaucoup de chagrin. Vous lui enlevez un surperflu qu'elle doit au pauvres. Vous ferez cause qu'elle jouera le lendemain pour rattrapper s'il est possible l'argent qu'elle a perdu, & peut-être qu'elle perdra davantage, qu'elle sera obligée de mettre

mettre ses bijoux en gage ou de les vendre, ce qui la brouillera avec son mari, ou, ce qui est encore pis, elle écoutera un amant généreux qui lui offrira de l'argent pour dégager ses bijoux & cacher ses pertes à son mari. Voilà à quoi vous exposez celle à qui vous gagnez un argent considérable.

*Lady LOUISE.*

Ce n'est pas ma faute, je ne me soucie pas de son argent, je ne joue que par complaisance. Ne pourroit-on pas répondre cela, ma Bonne ?

*Madem. BONNE.*

Non, ma chère ; il est fort mal de profiter du foible d'une personne pour la dépouiller, il y a là dedans une vraie bassesse ; mais vous ne vous souciez pas de son argent & vous ne jouez que par complaisance, car naturellement le jeu vous ennuye. Et si cette personne vous prioit de lui

prêter votre canif pour se couper la gorge, vous croiriez vous obligée de le lui donner? Vous jouez par complaisance, & le jeu ne vous amuse pas, vous êtes donc une grande dupe de faire le mal sans plaisir & avec répugnance? Car enfin vous vous exposez à tous les inconvéniens que je viens de citer, si vous perdez. Vous avez beau être riche, ce superflu ne vous appartient pas, c'est la substance des pauvres, vous leur volez cet argent, & vous rendrez un compte très rigoureux du mauvais usage que vous en aurez fait.

*Lady LOUISE.*

Ne nous avez vous pas dit qu'il étoit permis de se divertir honnêtement, & que c'étoit même un devoir; ne puis-je en conscience dépenser une partie de mon bien à cet usage?

*Madame BONNE.*

Ecoutez, Mesdames; je ne veux pas avoir avec vous une morale trop

severe: sans doute qu'il vous est permis de sacrifier quelque argent pour vos plaisirs honnêtes; mais si vous joués pour gagner beaucoup d'argent, nous avons montré que ce plaisir n'est pas honnête; que si vous jouez avec dégoût, ce n'est plus un plaisir.

*Lady LUCIE.*

Je pense comme vous, ma Bonne; mais cela n'empêche pas que je n'agisse tout autrement. Que voulez vous que je fasse, quand je suis avec des dames qui ont coutume de jouer gros jeu, & qui me proposent de faire leur partie, voulez vous que je la fasse manquer faute de complaisance?

*Madem. BONNE.*

Oui, Madame, il n'est pas permis de pousser la complaisance trop loin. D'ailleurs, vous n'avez qu'à vous mettre sur ce pied là, on y sera bientôt accoutumé. Fixés votre jeu à fort



peu de chose ; celles qui feront comme vous du jeu un simple amusement, seront charmées de faire votre partie, & il y a un grand nombre de dames qui n'attendent qu'un bon exemple sur ce sujet pour le suivre. J'avoue que celles qui font du jeu un trafic honteux, ne s'accommoderont point de cela ; elles vous tourneront en ridicule, elles diront que vous n'êtes bonne à rien dans la société ; & que vous importe ces fots discours, il faut être aussi stupide que celles qui les tiennent pour s'en embarrasser.

*Lady* LOUISE,

J'en reviendrai toujours à ma question. Comment avec ces pensées là, pouvez vous jouer tous les jours ?

*Madem.* BONNE.

Je vais vous répondre ; je regarde le jeu comme un délassement ; par conséquent je n'ai garde d'en faire une étude, & d'être assise gravement

autour d'une table, sans ôser lever les yeux ; c'est un travail qu'un tel jeu ? Je veux, pour m'amuser en jouant, avoir la liberté de parler, de rire. Vous concevez qu'il faut que le jeu soit bien petit, car on n'a pas envie de rire quand on perd beaucoup d'argent, & il ne seroit pas honnête de rire devant ceux qui auroient sujet d'être fâchés d'une grosse perte : ainsi je me suis mise sur le pied de ne jamais jouer les jeux de hazard, & de ne jouer qu'une bagatelle aux jeux de commerce. On a eu beau me presser là-dessus, ma résolution a été inviolable & j'ai répondu à ceux qui me persécutaient à ce sujet : vous êtes de beaux joueurs, qui perdriez vos oreilles sans vous fâcher ; pour moi qui suis mauvaise joueuse, je ne veux pas avoir occasion de faire la grimace si vous me gagniez beaucoup d'argent. En tournant ainsi la chose en raillerie, & en réjettant la faute sur moi, je n'ai

fâché personne, & j'ai été en état de tenir ma résolution.

*Lady* LUCIE.

Et j'en prends une très ferme de vous imiter. Si les grandes joueuses veulent que je fasse leur partie, elles auront la bonté de descendre jusqu'à moi, car assurément je ne m'élèverai pas jusqu'à elles.

*Lady* SENSE'E.

Vous nous avez dit que c'étoit par orgueil & amour propre qu'on étoit fâché de perdre quand on joue peu de chose ; expliqués moi cela s'il vous plaît. Je croyois que c'étoit toujours par intérêt, grand ou petit ?

*Madem.* BONNE.

Il faudroit qu'une femme de qualité eut l'ame bien basse & bien intéressée, pour être fâchée de la perte de quelque shelins. Cependant la

plus généreuse sent un mouvement de dépit en perdant ces shelins dont elle ne se soucie guère ; c'est que l'amour propre veut toujours avoir le dessus. Est-il question de la promenade, on se pique d'être la meilleure marcheuse ; parle t-on de monter à cheval, on se fait honneur de sauter les fosses mieux qu'un autre. Est ce l'habillement qui est sur le tapis, on prétend avoir là dessus un goût délicat, on montre l'étoffe qu'on a choisie, on diroit que c'est celle qui l'a achetée qui en est l'ouvrière, tant elle se plaît à en voir admirer le dessein & les nuances. Est-il question du jeu, on veut le savoir mieux qu'un autre, on prétend même au fond du cœur que le hazard est injuste d'en favoriser un autre à notre préjudice. Gagner, est une petite supériorité de fortune, de bonheur, & on veut être supérieur à son voisin en tout & par tout ; dans les petites choses comme dans les grandes.



*Lady LOUISE.*

Il faut avouer que notre cœur est un vrai labyrinthe, qui a mille tours & détours dans lesquels l'amour propre se cache si bien, qu'il n'est presque pas possible de le déterrer.

*Lady LOUISE.*

Vous en voulez beaucoup à ce pauvre amour propre, Madame; il semble que vous vous soyez donné le mot avec ma Bonne, pour le persécuter. Quand elle a fini de lui donner un coup, vous vous dépêchez de lui en donner un autre; pour moi je suis plus accommodante, & je lui accorde quelque trêve.

*Madem. BONNE.*

C'est que vous ne le connoissez pas; si vous le voyez tel qu'il est, vous en auriez horreur.

*Lady LOUISE.*

Mais enfin, qu'a-t-il donc de si épouvantable?

*Madem. BONNE.*

Il est méchant, cruel, barbare ; il ne se nourrit que des chagrins & des peines des autres.

*Lady LOUISE.*

Je crois avoir une bonne dose d'amour propre ; cependant j'ose vous assurer qu'il ne ressemble point du tout au vilain portrait que vous en faite.

*Madem. BONNE.*

Nous y voilà ; c'est que vous ne le connoissez pas, il ne se présente à vos yeux que sous un masque agréable, voulez vous que je vous prouve qu'il vous rend barbare & cruelle ?

*Lady LOUISE.*

De tout mon cœur, mais je me flatte que vous ne pourrez y réussir.

*Madem. BONNE.*

Vous avez beaucoup de diamans, ma chère, & vous vous en servez avec plaisir. Cherchez avec soin au fond de votre cœur, qu'elle est la cause de ce plaisir, est-ce qu'une coëffure de diamans sied mieux à votre visage qu'un ajustement de fleurs ? N'avourez vous pas même que cette parure a de grandes incommodités, votre tête est accablée sous le poid, la crainte de perdre vos diamans vous donne un certain soin, & toujours une forte d'inquiétude ?

*Lady LOUISE.*

Je vais être de bonne foi en vous répondant. Il est certain qu'une fleur, une plume, ou autre semblable bagatelle, va mieux à l'air du visage qu'un diamant. Il est encore vrai que les diamans sont fort lourds & très difficile à attacher comme il faut. Mais une petite bourgeoise peut avoir une fleur, une aigrette, une plume, & elle

ne peut pas avoir un diamant. Cette parure me distingue d'elle & on aime à être distinguée des autres. Voilà l'amour propre je l'avoue, mais je ne vois pas en quoi il est cruel & barbare?

*Madem. BONNE.*

Croyez vous que les autres n'aient pas de l'amour-propre aussi, & qu'elles ne souhaitent pas d'avoir ce moyen de se distinguer. Si les diamans étoient aussi communs que les fleurs, n'est il pas vrai que vous n'en porteriez jamais ?

*Lady LOUISE.*

J'en conviens, car alors il ne pourroient plus servir à me faire distinguer.

*Madem. BONNE.*

Qu'est-ce que cela veut dire se distinguer, ma chère ? n'est-ce pas s'élever au dessus des autres, chercher à se mettre sur leur tête, & à les met-



tre à nos pieds ? Vos diamans n'ont d'autre prix à vos yeux que celui qu'ils tirent de la douleur & du dépit de celles qui n'en ont pas. Vous vous plaisez à les étaler à leur yeux pour les humilier, pour leur prouver que leur opulence n'approche point de la votre, & qu'elles sont pauvres à votre égard. Appellerez vous ces sentimens là des sentimens humains & généreux ?

*Lady* LOUISE.

Cela est bien singulier, mon cœur étoit méchant, & je n'en avois pas le moindre doute. Je vous conjure, ma Bonne, d'achever de me brouiller avec l'amour-propre en lui ôtant le masque qui me cache sa laideur.

*Madem.* BONNE.

Je ne perdrai aucune occasion de le faire. Mais, Mesdames, nous avons oublié une réflexion importante que nous présente *Esther*. Au milieu d'une Cour toute Payenne elle con-

serve la pureté de ses mœurs. Cela est bien consolant pour vous qui êtes destinée à vivre dans le grand monde. Quel secret cette sainte reine avoit-elle employé pour cela ? elle vous l'apprend elle-même : Seigneur, ôse-t-elle dire à Dieu qu'elle en prend à témoin, j'ai toujours regardé avec horreur la pompe dont je suis environnée. C'est comme si elle eût dit : Seigneur, votre Divine Providence en me plaçant sur le trône, m'a assujétie au pénible soin d'être parée, de me trouver dans des fêtes, des festins, vous savez que je n'ai point attaché mon cœur à toutes ces choses, au contraire, je les ai en horreur, & si j'étois la maîtresse, je préférerois la simplicité & la retraite à la magnificence & aux plaisirs auxquels je ne me prête que pour accomplir votre volonté & remplir les devoirs de mon état. Quand vous serez en état d'en dire autant, Mesdames, je vous regarderai comme des saintes, & vous le serez en effet. Lady *Sensée*, conti-

nuez à nous instruire sur les parties de l'Amérique.

*Lady* SENSE'E.

L'air est très doux & très sain dans le nouveau Mexique, & quoiqu'il y ait un grand nombre de montagnes, la terre y est fertile. On y trouve des mines d'argent & d'autres métaux, des Turquoises, c'est-à-dire des pierres bleues, des émeraudes, & du cristal. On y voit beaucoup de gibier & de poisson. Elle est habitée par un grand nombre de peuples qui sont traitables & bien policés; ils sont gouvernés par des princes qu'on nomme *Caciques*, & ils les choisissent parmi les plus forts & les plus vaillans d'entr'eux. Les Espagnols y ont plusieurs établissemens, & leur ville capitale est Santa-Fé.

La seconde partie de l'Amérique septentrionale, est la nouvelle France qu'on divise en deux parties, la Louisiane & le Canada,

La Louisiane est bornée au Nord par le Canada ; à l'Est par le Mariland, la Virginie & la Floride ; au Sud par le golfe du Mexique, & elle a un grand nombre de bornes à l'Ouest.

L'air y est pur & tempéré, la terre fertile, & on y recueille deux tois par année. La rivière du Micissipi traverse ce país.

Les naturels du país sont doux. Ils naissent blanc, mais par la suite ils deviennent olivâtres à force de se frotter de graisse pour se garantir du froid. Ils aiment la guerre, marchent tous nuds. Les François y ont plusieurs habitations dont la principale est celle de la nouvelle Orléans située sur le rivage du Micissipi à l'Est ; mais les naturels du país possèdent encore le dedans des terres. Ces peuples n'ont point de rois, mais ils élisent des capitaines dans chaque bourg ou village, ils nomment ainsi leurs habitations.



*Madem. BONNE.*

Je dois vous avertir, Mesdames, qu'il arrive de jour à autres de grands changemens dans ce païs, & qu'il y a aussi de grandes disputes entre les Anglois & les François sur les bornes ; je n'ai garde de vouloir les décider. Lady *Sensée* vous dit ce qu'elle a appris il y a plusieurs années & avant qu'il fut question de ces disputes ; ainsi il pourroit bien arriver qu'elle ne parlât pas au gré des deux partis. Nous ne cherchons pas, je pense, à devenir les arbitres de ces querelles, mais seulement à nous instruire de la position des lieux.



XXV. DIALOGUE.

*Lady LOUISE, Lady LUCIE, Miss  
ZINA, Madem. BONNE.*

*Lady LUCIE.*

**M**iss *Frivole* m'a dit de vous faire  
des excuses de ce qu'elle vien-  
droit un peu plus tard, elle est allée  
avec une de ses amies choisir des  
étoffes.

*Madem. BONNE.*

Vraiment, c'est une affaire de con-  
séquence ; nous commencerons sans  
elle. Dites moi, Mesdames, j'ai ap-  
pris qu'elle est bien moins dissipée, &  
qu'elle commence à s'appliquer à des  
choses louables ?

*Lady LUCIE.*

Cela est vrai, ma Bonne. En vé-  
rité elle n'a pas un mauvais caractè-

re, & le public est bien méchant de la traiter si mal, elle ne le mérite pas.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison de dire qu'elle n'a pas un mauvais caractère, je la connois mieux que personne, & je puis assurer qu'elle est fort sage ; elle a de la douceur & ne manque pas d'esprit ; mais cela ne suffit pas pour se faire une bonne réputation. Les filles qui n'ont point de mères, ont besoin de mille fois plus de précautions que les autres pour conserver & établir la leur. Or ces précautions, notre amie n'a jamais pensé à les prendre ? Elle me fait pitié, parce qu'elle a fort peu de secours ; son malheur est d'être liée avec de jeunes folles qui fournissent à parler au public par leurs étourderies. Par charité, Mesdames, redoublez vos caresses & vos amitiés pour elles, afin de l'arracher à ces dangereuses sociétés. Si nous y parvenons, elle deviendra une fille très estimable. On dit qu'elle

se mariera bientôt, je lui souhaite un mari raisonnable, s'il fait la prendre comme il faut, il en fera tout ce qu'il voudra.

*Miss ZINA.*

Je vous assure, ma Bonne, que je connois une demoiselle qui a eu le bonheur de s'attacher à un honnête homme qu'elle épousera bientôt ; il a trouvé le moyen de changer tout son caractère.

*Madem. BONNE.*

Il n'y a rien de si heureux que de jeter les yeux sur un homme estimable. Comme on connoit qu'il n'a de goût que pour la vertu ; le désir de lui plaire, engage à faire des efforts pour se corriger de ses défauts & devenir vertueuse. J'espère, ma chère, que vous êtes contente du caractère de Milord . . . .

*Miss ZINA.*

Oui, ma Bonne. Il a beaucoup d'estime pour la vertu, & n'a aucun



défaut dans le caractère qui l'empêche de la pratiquer, il est vrai qu'il est encore bien jeune.

*Madem.* BONNE.

S'il étoit question de *Miss Frivole*, je dirois que c'est un défaut, elle auroit grand besoin d'un mari qui eut le caractère formé, & qui fut capable de la conduire avec adresse & sans qu'elle s'en apperçût. Le Ciel vous a favorisée d'un esprit plus mûr, & il vous destine sans doute à former le caractère de votre mari.

*Miss* ZINA

Comment cela se pourroit-il, n'est ce pas moi au contraire qui dois conformer mon caractère au sien, & l'obéissance ne sera-t-elle pas mon premier & mon principal devoir ?

*Madem.* BONNE.

Je n'ai garde de vous dire le contraire, car c'est par l'obéissance & la

complaisance qu'il faudra gagner son cœur. Or quand vous aurez fait cette conquête, vous le conduirez sans qu'il s'en apperçoive, à tout le bien que vous souhaiterez. Quand vous en serez là, nous en parlerons plus particulièrement. Continuez à nous répéter le réglemeut de votre journée, Lady *Lucie*.

*Lady* LUCIE.

Après le dîner, je monte pour m'habiller, & je tâche en le faisant de m'occuper de quelque bonne pensée. Si je dois faire ou recevoir des visites ce jour là, je prens un demi quart d'heure pour demander à Dieu la grace de ne point l'offenser dans le monde. Lorsque je suis malheureusement avec des personnes qui ont une conversation trop libre, je tâche de me distraire en pensant à quelque autre chose, & Dieu me fait la grace d'y réussir ; il est vrai que cela me donne un air distrait que quelques uns attribuent à la hauteur, & les au-

trés à stupidité, mais c'est de quoi je ne me soucie pas absolument beaucoup. Si on parle de puérilité, j'offre à Dieu la violence que je suis obligée de me faire pour en parler comme les autres. Si on parle contre la charité & que ce soit des personnes de mon âge, je prens la liberté de les prier bien honnêtement de changer de discours.

*Lady LOUISE.*

Comment ôsez vous faire cela, ma chère, n'avez vous pas peur de fâcher ces dames ?

*Lady LUCIE.*

Cela ne m'est arrivé qu'une fois, une de celle à qui je remontrai que nous devions ménager le prochain, m'appella méthodiste, & voilà tout le mal qui m'en arrive. Les autres fois j'ai trouvé des dames qui avoient l'esprit bien fait, & qui ont eu la bonté de me savoir gré des précautions que je prenois pour ne les point fa-

cher. Il est même arrivé quelquefois aussi qu'elles m'ont remerciées, parce que c'étoit par légèreté qu'elles le faisoient.

*Miss ZINA.*

Et je suis une de celle-là. C'est une chose si ordinaire de s'entretenir de son prochain qu'on médit sans s'en appercevoir, & j'ai beaucoup d'obligation à Lady *Lucie* qui m'a aidé à me corriger de cette faute.

*Madem. BONNE.*

Voilà les fruits de l'amitié quand elle est réelle & sincère ; on s'avertit mutuellement de ses fautes avec bonté, charité, politesse. Continuez, Mesdames, à cultiver les sentimens qui vous attachent l'une à l'autre. Votre amitié deviendra le charme de votre vie.

*Lady LUCIE.*

Mais quand ce sont des personnes au dessus de vous qui médisent, apparemment vous ne les reprenez pas ?



*Miss* ZINA.

Je vais vous dire ce qu'elle fait, car je m'y suis trouvé plusieurs fois ; elle prend alors un air glacé & si sérieux qu'il est aisé de s'appercevoir que la conversation n'est pas de son goût, & si on l'interroge, elle dit tout le bien qu'elle fait de la personne qu'on déchire.

Nous étions l'autre jour chez une dame où l'on mit en pièce une demoiselle fort connue. On disoit qu'elle étoit avare, méchante, quérelleuse, & mille autres choses ; on ne l'attaquoit pas du côté de la sagesse, car on disoit qu'elle étoit trop laide pour en manquer, & que jamais elle n'en avoit trouvé l'occasion. Vous savez combien Lady *Lucie* est timide, elle ne le fut pas ce jour-là, je vous jure, à chaque histoire qu'on disoit contre cette fille, elle en avoit une toute prête pour la justifier. Enfin elle sortit, & la maîtresse de la maison dit, pour cela, il faut avouer que Lady

*Lucie*

*Lucie* est une amie bien chaude; avec quelle vivacité n'a-t-elle pas pris le parti de Mademoiselle D... apparemment qu'elles sont fort intimes? Je vous assure, Madame, lui répond-je, que Lady *Lucie* ne l'a jamais vue. Ce n'est point l'amitié qui a excité son zèle; c'est la charité; elle ne peut souffrir qu'on parle mal de personne, & elle a toujours vingt histoires en poche pour justifier les absens.

Il faut avouer que voilà un caractère bien respectable, dit la maîtresse du logis. Je regardois Lady *Lucie* comme une fille aimable, aujourd'hui je la regarde comme très estimable. Elles nous a pourtant fait à toutes notre procès, mais dans le fond a-t-elle tort, avons nous fait autre chose que de déchirer le tiers & le quart?

*Lady* LUCIE.

Mademoiselle ne vous dit pas qu'il ne m'arrive que trop souvent de tomber moi-même dans la médisance & dans quantité d'autres fautes. Mais

laissons cela là, crainte de l'humilité à crochet. Quelquefois je joue, & je perds mon argent avec beaucoup de répugnance, je l'avoue, car je n'en ai pas la moitié de ce qu'il me faudroit pour les choses essentielles. Je me retire à dix heures, & avant de me coucher, j'examine ma conscience, je m'accuse de mes fautes en la présence du Seigneur, je lui en demande le pardon ; & pour l'obtenir, je lui offre les mérites de Jésus Christ. Ensuite je prends des résolutions pour le lendemain & je me couche.

*Madem.* B O N N E.

Et de quoi vous occupez vous en vous deshabillant, ma chère ?

*Lady* L U C I E.

Tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, mais le plus souvent je pense qu'il viendra un jour où je me deshabillerai pour la dernière fois, & où je ne sortirai de mon lit que pour entrer dans le tombeau.

*Lady LOUISE.*

Et cette pensée ne vous empêche-t-elle pas de dormir ?

*Lady LUCIE.*

Non, ma chère, elle me procure au contraire plusieurs autres bonnes pensées dans lesquelles je m'endors. Je vous ai obéi, ma Bonne, j'ai assez parlé de moi, je pense.

*Lady LOUISE.*

N'en ayez point de regret, ma chère, ce que vous nous avez dit ne fera pas inutile ; j'ai déjà commencé à vous imiter en quelque chose, & j'espère que Dieu me fera la grace de vous imiter tout-à-fait ; mais voici *Miss Frivole.*

*Miss FRIVOLE.*

Je vous demande pardon, ma Bonne, d'être venue si tard, mais une de mes amies m'a prié de l'accompa-



gner chez son marchand ; ah que nous avons vû de riches étoffes !

*Madem. BONNE.*

Ne pourriez vous pas ajouter ? Ah que j'en ai fouhaité ! ah que je me suis trouvé malheureuse de ce que mon père ne me donne pas assez d'argent pour satisfaire mon goût à cet égard.

*Miss FRIVOLE.*

Vous avez deviné tout juste, ma Bonne ; je vous assure pourtant que je commence à profiter de vos leçons, j'ai eu tous ces mouvemens, mais ils n'ont pas été de moitié aussi vifs qu'ils l'auroient été l'année passée ; à la fin la folie des habillemens me passera tout-à-fait. Mais, ma Bonne, j'ai une grace à vous demander ; mon père dînera ici aujourd'hui, ne lui dites pas, je vous prie, que je suis venue si tard, car il me gronderoit.

*Madem.* BONNE.

Et pourquoi vous gronderoit il, ma chère, ce n'est pas un crime d'avoir été voir des étoffes, c'est une enfance, & il faudra bien vous en passer d'autres.

*Miss* FRIVOLE.

Il faut vous dire tout, ma Bonne ; c'est qu'il n'aime pas que je sois dans la compagnie de cette dame là qui pourtant est fort sage. Je l'aime beaucoup, & je vous avoue que je la vois fort souvent sous prétexte d'aller en d'autres endroits.

*Madem.* BONNE.

Vous avez grand tort, ma chère. Vous manquez au respect que vous devez à votre père en lui désobéissant. Quoiqu'il ne vous dise pas les raisons qu'il a de vous empêcher de voir cette dame, vous devez penser qu'il en a de bonnes. Mais je sup-

pose que c'est un caprice; n'êtes vous pas faites pour lui obéir ? Ne savez vous pas que vous l'affligeriez s'il découvroit votre peu de complaisance pour lui, & mille choses peuvent le lui découvrir; votre femme de chambre ou quelques uns des domestiques qui vous accompagnent.

*Miss* F R I V O L E.

Ces gens là sont absolument dans mes intérêt; je pourrois faire toute chose au monde qu'ils ne me trahiroient pas, & quand je leur ai commandé de dire une chose à mon père, il l'a soutiennet pour toujours.

*Madem.* B O N N E.

Voilà mon étourdie, pardonnez moi cette injure. Et avez vous jamais réfléchi sur les conséquences d'une telle conduite ?

*Miss* F R I V O L E.

Et quel grand mal y a-t-il à cela, ma chère ? Ce n'est pas en des choses

de conséquence que je voudrois tromper mon père ; il n'est jamais question que de bagatelles que vous me permettriez vous même, & je n'ai point cru que cela pût tirer à conséquence. S'il y a quelque faute, c'est que je suis obligée de mentir quelquefois, mais ces mensonges ne font tort à personne.

*Madem.* BONNE.

Quand il n'y auroit que ce mal, il feroit trop grand. Le mensonge offense Dieu, & par-là seul il doit nous être odieux ; mais laissons cela à part. Le mensonge a les effets les plus pernicieux ; si votre père s'appercevoit de cela, vous perdriez sa confiance, ce qui vous seroit très préjudiciable. D'ailleurs vous prenez l'habitude de tromper les personnes avec lesquelles vous vivez, & cela peut avoir les suites les plus funestes dans le cours de votre vie. Faites moi souvenir de vous dire à cette occasion, une histoire que nous avons traduite de



l'Adventurer ; je veux que nos jeunes dames en profitent , ainsi ce sera pour la leçon générale, & la première fois que nous nous reverrons en particulier, je vous détaillerai les inconvéniens de cette conduite.

*Miss FRIVOLE.*

Faites les dès aujourd'hui, ma Bonne ; il est vrai qu'il est un peu tard, mais sacrifiez moi un quart d'heure.

*Mademoiselle BONNE.*

Je le veux bien, mais c'est à condition que vous obéirez sans réplique à ce que j'exigerai de vous.

*Miss FRIVOLE.*

Cela sera peut-être bien difficile ; mais n'importe, je vous le promets ; je sens que j'ai bien besoin de vos conseils, & je suis déterminée à les suivre.

*Madem.* BONNE.

Il n'y a rien de plus dangereux, ma chère, que d'avoir la puissance de faire le mal. Vous me dites que tous les domestiques de la maison sont dans vos intérêts, & que vous êtes sûre de leur discrétion. Je sais que vous ne la mettez à l'épreuve que pour des bagatelles ; mais que savez vous s'il ne vous prendra pas envie un jour de vous en servir pour des choses d'une plus grande conséquence. Nous ne pouvons avoir trop de barrières pour nous empêcher de faire le mal, & loin de chercher à les rompre, il faudroit les multiplier s'il étoit possible. La crainte que des domestiques ne vous trahissent en révélant des actions que vous voudriez tenir secrètes, est un frein salutaire ; pour les mettre hors d'état de vous nuire, vous êtes dans l'obligation de ne faire que des actions louables. Or vous avez rompu ce frein ; c'est un obstacle de moins que vous auriez à

surmonter, si vous vouliez devenir méchante. Ce n'est pas tout ; ces domestiques si fidèles à garder votre secret tant qu'ils sont dans votre maison, s'en croient dispensés aussi-tôt qu'ils en sont sortis : c'est l'un d'eux qui l'année passée vous décria, & qui loin de dire les choses comme elles étoient, les empoisonna. Ils perdent le respect qu'ils vous doivent aussi-tôt qu'ils vous voyent manquer à celui que vous devez à votre père ; ils vous regardent comme une menteuse, comme une fille indocile, habile à tromper. Cette femme de chambre dont vous craignez l'indiscrétion ne manquera pas de devenir insolente avec vous. Elle vous servira mal sans craindre que vous ôsiez la chasser ou même la reprendre. Je ne finirois pas si je voulois vous détailler tous les dangers que vous courez, ce que je vous en ai dit suffit sans doute pour vous obliger à tout sacrifier pour vous corriger.

*Miss* FRIVOLE.

J'avoue, ma Bonne, que je n'ai rien à dire à cela. Je ne vous cacherais pas que j'ai commencé à éprouver l'impertinence de ma femme de chambre ; elle me parla hier d'un ton si haut que je ne pû m'empêcher de la menacer de la chasser.

*Madem.* BONNE.

Vous m'avez promis d'être docile à mes conseils. Je vais vous mettre à l'épreuve. J'exige absolument que vous déclariez dès aujourd'hui à votre père les fautes que vous avez faites sur cet article.

*Miss* FRIVOLE.

Vous n'y pensez pas, ma Bonne : mon père ne me le pardonneroit jamais, si vous saviez combien il est sévère ?

*Madem.* BONNE.

Je le connois mieux que vous, ma chère, & je suis sûre au contraire que cette action vous gagnera son cœur ;



elle doit produire cet effet sur un honnête homme & votre père l'est. Je suis caution des suites de cette démarche.

*Miss FRIVOLE.*

J'obéirai, mais s'il se fâche trop fort, je me sauverai ici, je vous en avertis.

*Madem. BONNE.*

Encore une fois, ma chère, je le prens sur moi, & je ne vous le conseillerois pas, si je n'étois sûre qu'il ne vous fera aucun tort. Dieu bénira cette démarche, mais ayez soin de la lui offrir pour réparer tous les mensonges que vous avez fait à cette occasion.

*Fin du Troisième Tome.*



n  
.:  
e

p  
n

le  
n-  
il  
i-  
de  
es  
te

i  
n  
i

do  
m

elle doit produire cet effet sur un honnête homme & votre père l'est. Je suis caution des suites de cette démarche.

*Miss FRIVOLE.*

J'obéirai, mais s'il se fâche trop fort, je me sauverai ici, je vous en avertis.

*Madem. BONNE.*

Encore une fois, ma chère, je le prens sur moi, & je ne vous le conseillerois pas, si je n'étois sûre qu'il ne vous fera aucun tort. Dieu bénira cette démarche, mais ayez soin de la lui offrir pour réparer tous les mensonges que vous avez fait à cette occasion.

*Fin du Troisième Tome.*



n  
t.  
e

p  
n

le  
n-  
pil  
i-  
de  
es  
te

i  
n  
i

b  
d